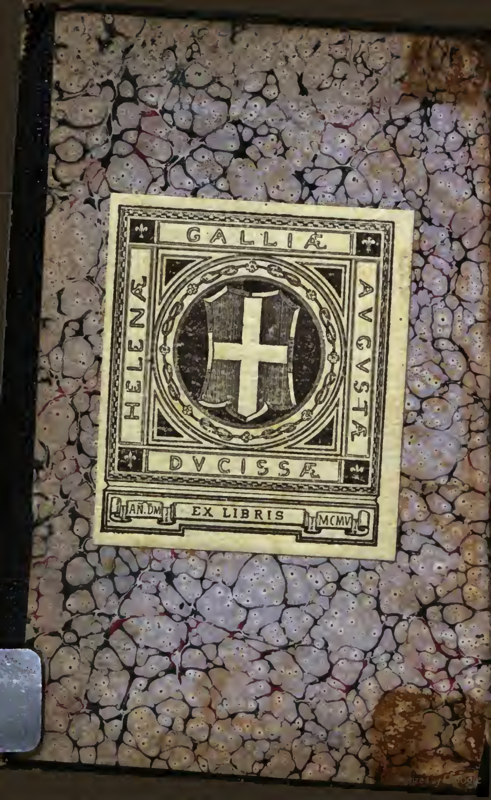
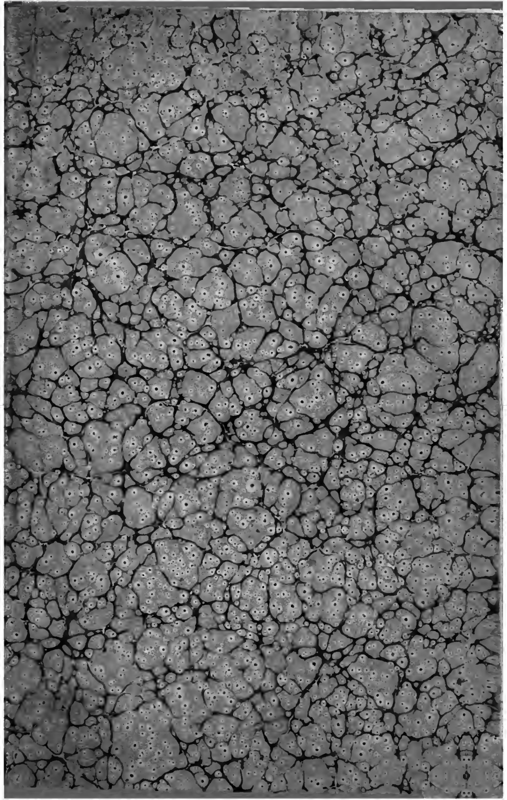
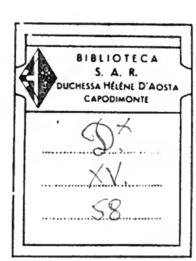



GALLIÆ
HELENÆ
AVGVSTÆ
DVCISSÆ
AÑ.DM
EX LIBRIS
MCMV





SERMONS CHOISIS

DE BOSSUET, DE BOURDALOUE ET DE MASSILLON

DE L'IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
rue de Fleurus, 9

SERMONS CHOISIS

DE BOSSUET, DE BOURDALOUE ET DE MASSILLON

CONTENANT

LES PRINCIPES DE LA FOI
ET LES RÈGLES DE LA VIE CHRÉTIENNE

AVEC UNE PRÉFACE

PAR M. SILVESTRE DE SACY
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE

TOME PREMIER



PARIS
J. TECHENER, LIBRAIRE
RUE DE L'ARBRE-SEC
PRÈS LA COLONNADE DU LOUVRE
M DCCC LIX





PRÉFACE.

Le titre qu'on lit en tête de ce recueil indique assez le but que je m'y suis proposé. En faisant un choix parmi les sermons de Bossuet, de Bourdaloue et de Massillon, ce ne sont pas des modèles d'éloquence que j'ai voulu mettre sous les yeux du lecteur, mais plutôt une suite d'instructions solides et touchantes sur les principaux points de

la foi et de la morale chrétiennes. Je n'avais pas à m'inquiéter du talent littéraire avec de pareils hommes : j'étais sûr de le rencontrer partout dans leurs œuvres. Bien loin donc de m'attacher à l'art et à la rhétorique, j'ai laissé les orateurs dans l'ombre le plus qu'il m'a été possible, pour mettre en relief les docteurs et les maîtres de la vie spirituelle, désirant que ces trois volumes pussent devenir une sorte de manuel religieux, un de ces livres de tous les jours que l'on ouvre et que l'on ferme sans cérémonie, et auxquels on demande une réponse à la difficulté du moment, une consolation à la peine qui se fait sentir, un remède à la disposition de son âme. J'ai poussé le scrupule si loin à cet égard qu'il s'en est peu fallu que je n'écartasse

de ce recueil le chef-d'œuvre de Massillon, son sermon *sur le petit nombre des élus*, non assurément que je partage l'opinion de ceux qui reprochent à Massillon d'y avoir outré la sévérité chrétienne : je n'étais en garde que contre la célébrité oratoire de ce morceau : je l'ai relu, mes scrupules sont tombés. L'éloquence, après tout, ne pouvait pas être un titre d'exclusion.

Il n'en est pas moins vrai qu'il y a presque toujours dans la solennité du discours public quelque chose d'un peu théâtral dont le lecteur isolé s'étonne et se rebute aisément. Il voit venir de trop loin les coups qu'on lui porte, pour ne pas les parer par un mouvement naturel à l'esprit humain. Ces ressorts de l'art, qui échappent à l'attention de l'auditeur, ces espèces de piéges ora-

toires dans lesquels il est comme impossible qu'une foule émue ne se laisse pas prendre, ne sont plus pour le lecteur qu'un mécanisme assez grossier dont il saisit le jeu du premier coup d'œil. On ne l'enlace pas dans les filets d'une logique captieuse. Si vous êtes subtil, il sera plus subtil que vous. Contre le pathétique et les grandes figures, son âme s'arme de froideur et d'indifférence. Son admiration, vous la lui arracherez peut-être ; son cœur, vous ne l'aurez pas. Pour foudroyer, il faut que ces grands éclats de parole roulent, pour ainsi dire, sous les voûtes du temple et tombent du haut de la chaire sur une multitude consternée. Comment se fait-il, que de tant de prédicateurs qui ont honoré la chaire française, trois seulement, Bossuet, Bour-

daloue et Massillon, aient conservé une renommée populaire ? Encore ne rechercherai-je pas si on lit beaucoup leurs œuvres. Que sont devenus tant d'autres orateurs qui ont vu, eux aussi, tout Paris accourir pour les entendre : un P. Cheminais, un P. de La Neuville, un abbé Poule ? Leurs sermons sont imprimés. Qui les lit, excepté peut-être les prédicateurs de profession ? Et cependant ils ont ému, ils ont ravi le public de leur temps ! J'ai vu plus d'une fois des personnes pieuses, au retour d'un sermon dont elles paraissaient contentes, se recueillir néanmoins dans une lecture plus modeste et y chercher l'aliment de leur âme, comme si leur esprit seul avait assisté au sermon. Dépouillé de tout faste oratoire, le livre, le simple livre de piété, va plus droit

au cœur. Il ne tonne pas, il ne foudroie pas. Il conseille, il exhorte, il console. Ce n'est pas un adversaire ou un juge. C'est un ami auquel on s'abandonne avec confiance. Il n'est pas nécessaire de l'aller chercher bien loin : on l'a toujours sous la main. Il a pour lui les bonnes heures, celles où l'âme va d'elle-même au-devant de ce qui peut l'instruire ou la toucher.

Cette position modeste, mais privilégiée pourtant, du petit livre qui porte sur sa reliure et sur ses tranches les traces d'une lecture habituelle, est précisément celle que je désirerais pour ces trois volumes. Sans faire descendre Bossuet, Bourdaloue et Massillon de cette chaire où ils ont régné avec tant d'éclat, je m'estimerais heureux de les avoir rapprochés du public, du public

qui va au sermon, et de celui qui n'y va pas. Leurs noms imposent trop ; leur célébrité oratoire est une espèce d'épouvantail qui glace le cœur. Sans les admirer moins, je voudrais qu'on les aimât davantage, qu'on les lût plus souvent, et qu'il ne fût pas toujours question du génie de Bossuet, de la logique de Bourdaloue, des grâces et de l'élégance de Massillon. L'orateur a presque fini par éclipser en eux l'apôtre. C'est l'âme qu'ils demandaient, et c'est l'âme qu'on leur refuse. Défaisons-nous de ce respect qui nous gêne et qui les importune. Adressons-nous tout simplement à eux comme à des guides pleins de lumière et d'expérience. Un commerce plus familier nous fera découvrir dans leurs écrits des trésors de bon sens et de sagesse que la beauté même de leur

style nous dérobe trop souvent. Il y a deux choses que personne n'a jamais plus étudiées et mieux connues qu'eux, deux choses qui sont aujourd'hui et qui seront toujours ce qu'elles étaient de leur temps : le christianisme et le monde.

Le christianisme ne changera pas, ou s'il changeait, si, pour retenir les esprits dans l'obéissance, en resserrant le lien de l'autorité on relâchait celui de la morale, et qu'en refusant tout à la liberté d'examen et de critique on se crût obligé d'accorder beaucoup aux faiblesses de la nature, à l'amour du bien-être et des plaisirs, à la soif de l'argent et des honneurs, ce christianisme nouveau serait-il autre chose qu'un paganisme mal déguisé? Une superstition étroite et mesquine, propre seulement à énerver les esprits et les

âmes, ne remplacerait-elle pas cette foi qui s'alliait dans les hommes du XVIIe siècle à une raison si ferme et à une pensée si libre? Personne n'oserait plus peut-être raisonner sa croyance et porter un œil scrutateur jusque sur les principes de la foi; mais personne aussi ne prendrait la peine de chercher dans sa croyance la règle de sa vie et de faire éclater sa foi dans ses actes. La religion se réduirait à une espèce d'acquiescement général, donné de confiance. On se soumettrait à tout pour avoir le droit de ne réfléchir à rien, et de vivre à sa fantaisie en acceptant, les yeux fermés, un symbole qui gênerait d'autant moins qu'on se ferait un devoir de ne l'examiner jamais.

Nos pères l'entendaient autrement. Ils savaient bien qu'une foi sans in-

telligence ne produit qu'une vertu sans courage. Ce qui éclate, avant tout, dans Bossuet, dans Bourdaloue et dans Massillon, c'est une science profonde de la religion. La morale, dans leurs sermons, se rattache toujours étroitement au dogme. Ils ne craignent pas de sonder la sublime obscurité de ces mystères qui jettent une lueur si vive sur la destinée humaine. Sans prétendre expliquer ce qui est au-dessus de toute explication, ils justifient leur foi par les lumières qu'ils répandent avec son secours sur toutes les questions que soulève notre condition ici-bas, et qu'il faut résoudre si l'on ne veut pas que les sociétés s'ébranlent, qu'une sorte de vertige s'empare de l'humanité tout entière et la fasse chanceler. Là est, en effet, la plus solide apologie du

christianisme. Faibles humains, nous ne pouvons pas percer la profondeur des cieux et pénétrer jusqu'au trône éternel pour y contempler la vérité face à face. A la vie future seule est réservée cette claire vision. Quelle sera donc la religion la plus vraie pour nous, la seule vraie, sinon celle qui s'adapte, en quelque sorte, d'elle-même à notre nature, qui répond à tous les vœux de notre cœur, et résout toutes les questions dans le sens le plus conforme à l'ordre et à la justice; celle qui ne pourrait pas périr sans faire périr avec elle l'espoir de tout homme sensé, honnête, équitable, sans plonger le monde dans le chaos de l'anarchie morale, ou le fixer à jamais dans une immobilité corruptrice?

Pour moi, je l'avoue : quand je lis les

ouvrages de ces grands hommes d'un siècle qui n'est plus, je ne me sens pas le courage de leur opposer les chicanes de mon scepticisme ; ils m'élèvent trop l'âme pour que j'aie envie de compter avec eux ; je suis heureux de me rendre à tant de raison et de vertu.

La sévérité de leur morale ne m'effraye pas : car je sais, et ils m'apprennent eux-mêmes, que si *tout est impossible à l'homme, tout est possible à Dieu ;* à côté de cette justice redoutable dont ils réveillent l'idée salutaire dans mon âme, ils m'offrent l'image d'une miséricorde sans bornes ; et à ma faiblesse, qu'ils connaissent et qu'ils partagent, ils promettent le secours d'une puissance infinie. Leur foi ne m'abat pas le cœur, car cette foi n'a rien de servile et de lâche. C'est une règle, ce n'est pas un

joug. C'est une loi, ce n'est pas l'arbitraire. La soumission qu'elle exige n'est pas une soumission sans garanties et sans droits. Eux-mêmes, ils ont l'esprit libre et hardi. Ils distinguent nettement la religion des superstitions et des fables que l'ignorance et la crédulité y ont ajoutées. Bien loin de repousser la critique et de la craindre, ils l'appellent à leur secours pour chasser de l'histoire ce cortége ridicule de légendes controuvées, de merveilles sans preuve, d'inventions politiques, qui semblent se tenir à la porte du sanctuaire, comme de sinistres fantômes, pour en interdire l'entrée à quiconque ne veut pas, en soumettant son esprit, hébéter sa raison et sacrifier le sens commun à la foi. Sacrifice abominable et impie ! Car sur quoi la foi s'appuiera-t-elle quand elle

aura renversé le sens commun? où allumera-t-elle son flambeau quand elle aura éteint cette lumière que tout homme apporte en naissant, et qui n'est sans doute qu'un rayon de la vérité éternelle? La philosophie ne leur inspire pas je ne sais quelle haine petite et jalouse. Ils la surveillent sans l'asservir. Au fond, Bossuet est cartésien. Fénelon, dans son *Traité de l'existence de Dieu*, emprunte à Descartes ses principes et le cite souvent. Tous ces grands chrétiens sont assez sûrs de la supériorité de leur foi pour ne pas redouter la concurrence du paganisme et de la sagesse antique. Ils aiment les anciens, ils les savent par cœur; ils mêlent, quoique avec sobriété, leurs sentences les plus graves aux passages des Pères et de l'Écriture sainte, et s'ils rejettent la science profane bien

au-dessous de la science révélée, c'est après avoir reconnu que tout ce que la raison, livrée à elle-même, pouvait faire pour le bonheur des hommes et pour la vertu, les anciens l'ont fait en posant les fondements inébranlables de la justice naturelle.

Ainsi se réalise dans leurs écrits, autant du moins que cela est possible, l'alliance de la raison et de la foi. On peut voir si cette alliance coûte quelque chose à la religion sous leur plume, si Bourdaloue rougit de la folie de la croix, si Massillon cherche à adoucir par des interprétations suspectes la rigoureuse doctrine de l'Évangile sur le petit nombre des élus, si Bossuet dissimule aux grands qui l'écoutent la nécessité de la pénitence, et pare de couleurs plus riantes la tristesse des mystères chré-

tiens ! Il est vrai que l'auditoire lui-même ne l'aurait pas souffert. Les plus mondains alors connaissaient trop bien le christianisme pour qu'il fût possible de leur en faire recevoir une idée fausse ou incomplète. Leur bon goût, à défaut de piété, et la justesse toute seule de leur esprit en auraient été trop choqués. Reportez-vous, pour un moment, à cette grande époque ; entrez avec Bossuet dans la chapelle de Versailles; faites-vous une place dans la foule qui se presse autour de la chaire de Bourdaloue un vendredi saint ou un jour de Pâques ; suivez Massillon dans un des temples les plus fréquentés de Paris. Au premier coup d'œil vous croirez voir là peu de chrétiens ; c'est le monde avec toutes ses vanités et toutes ses pompes qui se déploie devant vous : à

Versailles Louis XIV et sa cour, Mme de Montespan dans tout l'éclat de sa faveur et de sa beauté, des généraux, des ministres, des grands seigneurs vieillis dans l'intrigue et rompus à tous les manéges de l'ambition; à Paris, des esprits fins, des lettrés délicats, des pécheurs célèbres, des femmes connues par leurs faiblesses et, quelquefois, par le scandale de leur vie. Entre l'église et le théâtre, c'est le hasard qui fait choisir à un fermier général l'église où Massillon va prêcher; le grand Condé ou le maréchal de Grammont président l'assemblée qui se prépare à écouter Bourdaloue. Qu'y a-t-il de commun entre un pareil auditoire et l'Évangile? De quel air cette foule brillante et corrompue entendra-t-elle les dures vérités qui vont sortir de la bouche du ministre

de Jésus-Christ? De quelles précautions ne faudra-t-il pas envelopper la sainte doctrine pour la faire recevoir par des oreilles si mondaines? Ne vous y trompez pas, cependant : parmi ces auditeurs voués aux plaisirs ou aux affaires, il n'y en a peut-être pas un qui ne connaisse la religion aussi bien que le prêtre qui la prêche. Ces femmes frivoles, dans la dissipation de leur vie, ont trouvé le temps de lire et de méditer l'Évangile. Sur leur table, à côté des fables et des contes peut-être de La Fontaine, vous trouveriez des livres de controverse, des traductions des saints Pères, les essais de morale de Nicole. Si leurs mœurs ne répondent pas à leur foi, elles savent du moins, pour me servir d'une expression de Mme de Sévigné, ce dont il s'agit. Rien ne les étonnera, rien ne les

rebutera dans ce que le christianisme a de plus rigoureux et de plus effrayant. Les incrédules eux-mêmes ne demandent pas qu'on leur aplanisse le rude sentier de la foi, et qu'on voile les mystères pour ne pas effaroucher leur raison. S'ils se soumettent, ils se soumettront tout entiers.

Dieu me garde de faire la critique de mon siècle. Où en prendrais-je le droit? On a beau faire, on est toujours de son temps. Du moins faut-il tâcher de sauver du naufrage une certaine justesse de pensée, un certain tact que le faux offense en toutes choses. Heureux ceux qui sont chrétiens comme l'étaient nos pères! Heureux encore ceux qui, sans être chrétiens autant qu'ils le voudraient peut-être, connaissent et aiment le christianisme, nourrissent leur esprit de sa

doctrine, et la vont chercher aux sources les plus pures ! Que de fautes prévenues, que d'erreurs évitées par cela seul ! Je ne connais pas en politique, en philosophie, en littérature même, une idée fausse, une théorie chimérique, une espérance insensée, qui ne fonde, pour ainsi dire, et ne se dissipe aux premiers rayons du christianisme. Je ne connais pas un esprit juste, un cœur droit et honnête qui ne soit chrétien, à son insu même ! c'est une étincelle qui brille encore, un reste du feu sacré qu'il faut entretenir par de bonnes lectures. Sans avoir besoin d'une grande érudition, pourquoi, nous, simples gens du monde, n'aurions-nous pas aussi nos Pères de l'Église ? Pourquoi Bossuet ne serait-il pas notre saint Augustin, Massillon notre

saint Chrysostome, Bourdaloue notre saint Basile? Lisez les deux sermons de Bourdaloue intitulés *De la force et de la sainteté de la loi chrétienne*, *De la sagesse et de la douceur de cette loi;* le sermon de Massillon *Sur le véritable Culte*, chef-d'œuvre de raison et de saine philosophie; les sermons de Bossuet *Sur le véritable esprit du christianisme*, *Sur la mort et l'immortalité de l'âme*, *Sur la nécessité de la pénitence*, *Sur l'importance du salut;* croyant ou non, ne sentirez-vous pas je ne sais quelle lumière divine se répandre dans votre âme et y porter la sérénité et la paix? Quelle droiture de sentiments! Quelle belle et pure doctrine! Ce qui m'effraye dans la plupart des systèmes de philosophie, c'est qu'en voulant éclaircir les principes, ils abou-

tissent trop souvent à des conséquences désastreuses. Le mystère n'est plus dans le point de départ; il est dans les conclusions qui nous touchent de beaucoup plus près. La république de Platon, formée sur le plan d'une vertu idéale, exige la dissolution des liens les plus sacrés de la famille, et se termine à la communauté des femmes. Le panthéisme, en divinisant tout, abolit la distinction du bien et du mal. Le sensualisme, si simple et si clair en apparence, va se perdre dans un égoïsme grossier. Le scepticisme n'échappe aux erreurs des autres systèmes qu'en se tenant suspendu dans un doute impossible, et en démentant la nature humaine qui a soif de vérité, et ne peut pas plus se passer de savoir et de croire, que de respirer, de penser et d'agir. Le christianisme, quelle que soit

l'obscurité de quelques-uns de ses dogmes, résout tous les doutes, sanctionne tous les droits et tous les devoirs, jette un jour immense sur la morale ; et nous enseigne, avec la science de Dieu, la science de l'homme et du monde ; deux sciences qui se lient étroitement l'une à l'autre, et que le temps, dans son progrès ou dans sa marche, n'ébranlera pas : l'homme et le monde ne changeront pas plus que le christianisme.

Je sais bien que notre époque s'est flattée du contraire, et qu'il a été question un moment de réformer du même coup le monde, l'homme et la morale : mais je sais aussi que cette prétention n'a enfanté que l'impuissance et qu'elle est tombée sous le ridicule. Avant d'entreprendre de réformer le ciel et la terre, nous aurions sagement

fait de nous étudier un peu nous-mêmes. Nous nous connaissons mal; je n'en veux qu'une preuve, nous nous admirons, j'allais presque dire, nous nous adorons. Mauvais symptôme! l'écrivain qui se complaît dans la page qu'il vient d'achever, l'artiste qui reste ébahi devant son tableau ou devant sa statue, me donne une méchante idée de son génie. Sans doute la médiocrité de son âme ne lui permet pas d'entrevoir ce type du beau qu'il faut poursuivre toujours et qu'on n'atteint jamais. La même règle, je suis tenté de le croire, s'applique aux différents âges de l'humanité: les meilleurs sont ceux où l'homme n'est pas si content de lui-même. Je préfère cent fois à l'orgueilleuse satisfaction de notre siècle la modeste naïveté de ce bon vieux temps, toujours

grondeur contre le présent quel qu'il fût, toujours prêt à s'humilier devant un passé qu'il n'avait pas vu. Le XVIIe siècle aurait bien eu quelques raisons d'être fier de sa civilisation et de ses progrès : il en parlait peu ; ses défauts le frappaient plus que ses qualités; les idées qu'il se faisait du beau, du vrai et du bien, restaient trop au-dessus du peu qu'il en avait réalisé; il était trop grand pour ne pas se trouver petit. Ce n'est pas seulement dans les sermons de Bossuet, de Bourdaloue et de Massillon que le XVIIe siècle se plaint de ses misères ; le même gémissement éclate partout. La Bruyère et La Rochefoucault renchérissent sur Bossuet et sur Bourdaloue. Qu'en conclure? Que les mœurs du XVIIe siècle étaient pires que les nôtres? Oui, s'il faut tenir pour un scélérat

l'homme qui avoue ses fautes, et pour un homme de bien l'homme qui les nie !

On aimait l'argent et les plaisirs dans ce temps-là comme aujourd'hui, je n'en doute pas ; mais on ne croyait pas que le premier devoir d'un honnête homme fût de s'enrichir et de s'amuser. Mme de La Vallière et Mme de Montespan s'affichaient avec scandale ; mais, en sacrifiant l'honneur à la passion, elles ne se croyaient pas des héroïnes et presque des saintes. La licence s'appelait la licence, et le mal s'appelait le mal. Ainsi l'ordre se conservait jusqu'au milieu du désordre, et la même justesse que nos pères avaient dans le goût pour apprécier les œuvres de l'esprit, ils la retrouvaient dans leur cœur pour juger le monde et se juger eux-

mêmes. Cette lumière morale, où l'avaient-ils puisée, sinon dans le christianisme ? Où avaient-ils appris à se connaître, sinon dans ce miroir qui reflète jusqu'aux moindres taches de la conscience et ne permet pas à l'homme le plus honnête de se contempler avec satisfaction ? Ce que Bourdaloue leur disait dans la chaire, ils se l'étaient déjà dit à eux-mêmes. Ils s'étaient condamnés avant que Massillon les condamnât ; et si les voûtes du temple s'étaient ouvertes à la voix de l'orateur, si le juge suprême était descendu sur l'autel, ils auraient mérité peut-être sa miséricorde en courant au-devant de sa sentence la plus rigoureuse. Bossuet ne leur apprenait rien sur les vanités du monde. Sa voix éloquente n'était que l'interprète du cri universel. Personne ne se

plaignait de la sévérité évangélique : en morale, sévérité et beauté sont une seule et même chose pour les âmes sincères et fortes !

Chose digne de remarque pourtant ! Il n'y a de compassion et de charité que dans cette morale, si rigoureuse en apparence ! quand le cœur souffre, c'est auprès d'elle qu'il va chercher des consolations. La morale cruelle, c'est la morale frivole et mondaine ! Elle suppose, supposition barbare, que tout le monde est riche, jeune, bien portant. Et les pauvres, les affligés, les malades, les âmes que martyrise leur propre sensibilité, les esprits ardents qui étouffent dans les bornes étroites de ce monde, c'est-à-dire les meilleurs et les plus intéressants entre tous, j'ajoute, les plus nombreux, que leur fait votre épicu-

réisme? Quel remède leur apporte-t-il? Seule, la morale chrétienne a réponse à tout. Rabattez-en ce qu'il vous plaira. Le sermon de Bourdaloue *Sur les divertissements du monde* n'empêchera personne de se divertir, je le sais bien, et c'est pour cela que je l'ai reproduit. La morale sévère a cela de bon qu'on peut toujours en retrancher beaucoup. Il est plus difficile et plus rare d'ajouter quelque chose à la morale indulgente. Le sermon de Massillon *Sur le danger des prospérités temporelles* choquera davantage encore peut-être nos mœurs et l'esprit de notre temps. Tant mieux; la morale qui ne choque personne est une morale suspecte. Le danger des prospérités temporelles fera toujours fuir peu de gens. Mais si quelqu'un reproche à Massillon d'avoir outré,

dans son admirable sermon *Sur l'aumône*, les obligations du riche, sera-ce le pauvre ? Quel est le cœur brisé par le chagrin qui n'oubliera pas un moment ses peines, en lisant le sermon du même écrivain *Sur les afflictions ?* Quel compatissant langage ! avec quel art l'orateur élégant et pathétique baisse la voix et réduit son style à une simplicité pleine de tendresse et de mélancolie ! Toute la fraternité chrétienne ne respire-t-elle pas dans le sermon de Bourdaloue *Sur le pardon des injures ?* Qu'ajouter ou que retrancher aux sermons de Bossuet *Sur la justice*, *Sur l'honneur*, *Sur l'amour des plaisirs ?* Rien n'y a vieilli, pas même les plus petits détails. Les sermons qui terminent chacun de ces trois volumes, le sermon de Bossuet *Sur les conditions nécessaires*

pour être heureux, celui de Bourdaloue *Sur la paix chrétienne*, et celui de Massillon *Sur le bonheur des justes*, m'ont paru le couronnement naturel de l'œuvre. L'âme s'y repose avec délice. Tous les trois sont excellents. Celui de Bossuet est merveilleux. C'est, à mon avis, le chef-d'œuvre de cette collection.

Il y a pourtant quelque chose, je veux le dire en finissant, que je place bien au-dessus de Bossuet, de Bourdaloue et de Massillon, c'est l'institution même de la chaire chrétienne, la plus belle des créations dont le christianisme a doté le monde ! Cette tribune-là, du moins, le temps et les révolutions ne la renverseront pas! L'antiquité n'a rien connu de pareil. Socrate et Platon philosophaient pour les riches et pour les savants ; personne, avant l'Évangile, n'a-

vait philosophé pour les pauvres et pour les ignorants. Ils croupissaient dans leurs vices et dans leurs misères sans qu'on songeât seulement à leur tendre une main secourable. Un autre spectacle se déploie à nos regards; nous le voyons et nous n'y pensons pas ! Quand la vapeur nous emporte, chacun de ces villages qui passent rapidement sous nos yeux, a son église et son clocher. On admire le caractère presque toujours original et pittoresque du monument. Ce qu'il faudrait admirer, c'est la pensée qui, dans le moindre hameau, a élevé un temple à Dieu, un autel à la miséricorde, une tribune à la morale la plus pure qu'aient jamais ouïe les hommes ! A ce signe, il faudrait se dire avec reconnaissance, qu'au lieu d'une fourmilière d'hommes, compo-

sée comme autrefois d'esclaves et d'oppresseurs, il y a là une société chrétienne et libre. Ces pauvres enfants en haillons qui jouent sur la prairie, ils savent déjà qu'ils ont une âme créée à l'image de Dieu, rachetée du sang d'un Dieu, une âme immortelle et dont le prix ne dépend pas des distinctions de ce monde. Le dimanche, toute la communauté se réunit et se confond au pied de la même chaire. L'Évangile qu'on y prêche est le même que Bossuet prêchait à Versailles. La parole qu'on y entend, avec moins d'élégance et de parure, mais plus touchante dans sa simplicité peut-être, est la même que Massillon et Bourdaloue annonçaient aux riches et aux puissants du siècle. Là est la merveille de l'égalité chrétienne. Bienheureux ceux qui sont pau-

vres ! bienheureux les petits et les humbles d'esprit ! bienheureux ceux qui souffrent et qui pleurent ; ils seront consolés ! Miséricorde aux pécheurs qui se repentent ! Justice à tous ! Voilà les paroles qui retentissent d'échos en échos et qui se répondent, pour ainsi dire, d'une église à l'autre, dans trente mille communes, un jour de dimanche. Ah ! c'est à juste titre qu'une doctrine si favorable à la nature humaine a été appelée *la bonne nouvelle*, l'Évangile, et celui qui l'a apportée sur cette terre méritait bien le nom de Sauveur des hommes !

S. DE SACY.

SERMONS

DE BOSSUET



SERMON

SUR

LE VÉRITABLE ESPRIT

DU CHRISTIANISME.

POUR LE JOUR DE LA PENTECÔTE

dans une église de religieuses.

Spiritum nolite extinguere.
N'éteignez pas l'esprit. (*I Thessal.* v, 19.

Cette joie publique et universelle, qui se répand par toute la terre dans cette auguste solennité, avertit les chrétiens de se souvenir que c'est en ce jour que

l'Église est née, et que nous sommes nés avec elle par la grâce de la nouvelle alliance. Il n'est point de nations si barbares, ni de peuples si éloignés qui ne soient invités par le Saint-Esprit à la fête que nous célébrons. Si étrange que soit leur langage, ils pourront tous l'entendre aujourd'hui dans la bouche des saints apôtres ; et Dieu nous montre, par ce miracle, que cette Église si resserrée, que nous voyons naître en un coin du monde, remplira un jour tout l'univers, et attirera tous les peuples, puisque déjà dès sa tendre enfance elle parle toutes les langues : afin, mesdames, que nous entendions que, si la confusion de Babel les a autrefois divisées, la charité chrétienne les unira toutes, et qu'il n'y en aura point de si rude ni de si irrégulière en laquelle on ne prêche le Sauveur Jésus et les mystères de son Évangile. Que reste-t-il donc maintenant, sinon que parti-

cipant de tout notre cœur à la joie commune de tout le monde, nous tâchions de nous revêtir de l'esprit de cette Église naissante, c'est-à-dire du Saint-Esprit même, après que nous aurons imploré sa grâce par l'intercession de Marie, qui le reçoit aujourd'hui avec tous les autres ; mais qui étoit accoutumée dès longtemps à sa bienheureuse présence, puisqu'il étoit survenu en elle lorsque l'ange la salua par ces mots : *Ave*, *Maria*.

Puisque cette sainte journée fait revoir à tous les fidèles la solennité bienheureuse en laquelle l'Esprit de Dieu se répandit avec abondance sur les disciples de Jésus-Christ, et sur son Église naissante, je me persuade aisément, âmes saintes et religieuses, que, rappelant en votre mémoire une grâce si signalée, vous aurez aussi préparé vos cœurs pour la recevoir en vous-mêmes, et pour être

les temples vivants de ce Dieu qui descend sur nous. Que si je ne me trompe pas dans cette pensée; s'il est vrai, comme je l'espère, que le Saint-Esprit vous anime, et que vous brûliez de ses flammes, que puis-je faire de plus convenable, pour édifier votre piété, que de vous exhorter, autant que je puis, à conserver cette ardeur divine, en vous disant avec l'apôtre : *Spiritum nolite exstinguere :* « Gardez-vous d'éteindre « l'Esprit?» Car, mes sœurs, ce divin Esprit qui est tombé sur les saints apôtres, sous la forme visible du feu, se répand encore invisiblement dans tout le corps de l'Église ; il ne descend pas sur la terre pour passer légèrement sur les cœurs; il vient établir sa demeure dans la sainte société des fidèles, *apud vos manebit*[1]. C'est pourquoi nous appre-

[1] Joan. XIV. 17.

nons, par les Écritures, qu'il y a un esprit nouveau [1], un esprit du christianisme et de l'Évangile, dont nous devons tous être revêtus : et c'est cet esprit du christianisme que saint Paul nous défend d'éteindre. Il faut donc entendre aujourd'hui quel est cet esprit de la loi nouvelle qui doit animer tous les chrétiens; et, pour le comprendre solidement, écoutez, non pas mes paroles, mais les saints enseignements de l'apôtre que je choisis pour mon conducteur. Grand Paul, expliquez-nous ce mystère.

Nous voyons par expérience que chaque assemblée, chaque compagnie a son esprit particulier; et quand nos charges ou nos dignités nous donnent place dans quelque corps, aussitôt on nous avertit de prendre l'esprit de la

[1] Ezech. XI. 19; XXXVI. 26.

compagnie dans laquelle nous sommes entrés. Quel est donc l'esprit de l'Église, dont notre baptême nous a faits les membres? et quel est cet esprit nouveau qui se répand aujourd'hui sur les saints apôtres, et qui doit se communiquer à tous les disciples de l'Évangile? Chrétiens, voici la réponse de l'incomparable docteur des gentils : *Non dedit nobis Deus spiritum timoris, sed virtutis et dilectionis*[1] : « Sache, dit-il, mon cher « Timothée, » car c'est à lui qu'il écrit ces mots, « que Dieu ne nous donne pas « un esprit de crainte, mais un esprit de « force et d'amour ; » par conséquent saint Paul nous enseigne que cet esprit de force et de charité, c'est le véritable esprit du christianisme.

Mais il faut entrer plus avant dans le sentiment de l'apôtre ; et pour cela re-

[1] II. Tim. I. 7.

marquez, messieurs, que la profession du christianisme a deux grandes obligations que Jésus-Christ nous a imposées. Il oblige premièrement ses disciples à l'exercice d'une rude guerre ; il les oblige secondement à une sainte et divine paix. Il les prépare à la guerre, quand il les avertit en plusieurs endroits que tout le monde leur résistera ; c'est pourquoi il veut qu'ils soient violents : et il les oblige à la paix, lorsque, malgré ces contradictions, il leur ordonne d'être pacifiques. Il les prépare à la guerre, quand il les envoie « au milieu des loups, » *in medio luporum ;* et il les oblige à la paix, quand il veut « qu'ils soient des brebis, » *sicut oves* [1] : il les prépare à la guerre, quand il dit dans son Évangile qu'il jette un glaive au milieu du monde pour être le signal

[1] Matth. x. 16.

du combat : *Non veni pacem mittere, sed gladium*[1] ; et il les oblige à la paix, quand il promet d'allumer un feu pour être le principe de la charité : *Ignem veni mittere in terram*[2]. Il y a donc une sainte guerre pour combattre contre le monde, et il y a une paix du christianisme pour nous unir en Notre-Seigneur. Pour soutenir de si longs combats, nous avons besoin d'un esprit de force ; et pour maintenir cette paix, l'esprit de charité est nécessaire : c'est pourquoi saint Paul nous enseigne que « Dieu ne nous donne pas un esprit de crainte, mais un esprit de force et de charité[3] ; » et tel est l'esprit du christianisme dont les apôtres ont été remplis.

En effet, considérons attentivement l'histoire de l'Église naissante ; qu'y

[1] Matth. x, 34.—[2] Luc. xii, 49.—[3] II. Tim. i, 7.

voyons-nous d'extraordinaire, et en quoi y remarquons-nous cet esprit du christianisme? En ces deux effets admirables, je veux dire, en la fermeté invincible et en la sainte union de tous les fidèles; et vous le verrez clairement, si vous voulez seulement entendre ce que saint Luc a dit dans les Actes : « Ils « furent remplis de l'Esprit de Dieu : » *Repleti sunt omnes Spiritu sancto;* et de là qu'est-il arrivé? Deux choses que saint Luc a bien remarquées : *Loquebantur cum fiducia* [1]; premièrement, « Ils parlèrent avec fermeté : » voyez-vous pas cet esprit de force? Et il ajoute aussitôt après : « Et ils n'étoient tous « qu'un cœur et une âme, » *cor unum et anima una* [2]; et c'est l'esprit de la charité. Voilà donc, et n'en doutez pas, quel est l'esprit du christianisme; voilà

[1] Act. IV. 31.— [2] Ibid. 32.

quel étoit l'esprit de nos pères; esprit courageux, esprit pacifique; esprit de fermeté et de résistance, esprit de charité et de douceur; esprit qui se met au-dessus de tout par sa force et par sa vigueur; « esprit qui se met au-dessous « de tous par la condescendance de sa « charité : » *Per charitatem servite invicem*[1]. Tel est l'esprit de la loi nouvelle : « Chrétiens, ne l'éteignez pas : » *Spiritum nolite exstinguere*[2]. Imitez l'Église naissante, et la ferveur de ces premiers temps, dont je vous dois aujourd'hui proposer l'exemple. Conservez cet esprit de force, par lequel vous pourrez combattre le monde; conservez cet esprit d'amour, pour vivre en l'unité de vos frères dans la paix du christianisme : deux points que je traite en peu de paroles, avec le secours de la grâce.

[1] Gal. v. 13. — [2] II. Tim. v. 19.

PREMIER POINT.

Disons donc, avant toutes choses, que les chrétiens doivent être forts, et que l'esprit du christianisme est un esprit de courage et de fermeté : car si nous voyons dans l'histoire que des peuples se vantoient d'être belliqueux, parce que dès leur première jeunesse on les préparoit à la guerre, on les durcissoit aux travaux, on les accoutumoit aux périls; combien devons-nous être forts, nous qui sommes dès notre enfance enrôlés par le saint baptême à une milice spirituelle, dont la vie n'est que tentation, dont tout l'exercice est la guerre, et qui sommes exposés au milieu du monde comme dans un champ de bataille, pour combattre mille ennemis découverts et mille ennemis invisibles! Parmi tant de difficultés et tant de pé-

rils qui nous environnent, devons-nous pas être nourris dans un esprit de force et de fermeté, afin d'être toujours immobiles malgré les plaisirs qui nous tentent, malgré les afflictions qui nous frappent, malgré les tempêtes qui nous menacent? Aussi voyons-nous dans les Ecritures que Dieu, prévoyant les combats où il engageoit ses fidèles, « leur « ordonne de se renfermer et de de- « meurer en repos, jusqu'à ce qu'il les « ait revêtus de force : » *Sedete in civitate, quoadusque induamini virtute ex alto* [1]; leur montrant par cette parole, que, pour soutenir les efforts qui attaquent les enfants de Dieu en ce monde, il faut une fermeté extraordinaire.

C'est ce qui m'oblige, messieurs, à vous proposer aujourd'hui trois maxi-

[1] Luc. xxiv. 49.

mes fondamentales de la générosité chrétienne, lesquelles vous verrez pratiquées dans l'histoire du christianisme naissant, et dans la conduite de ces grands hommes que le Saint-Esprit remplit en ce jour : voici quelles sont ces maximes, que je vous prie d'imprimer dans votre mémoire. Mépriser les présents du monde, ses richesses, ses biens, ses plaisirs ; voilà la première maxime. Mais parce qu'en refusant les présents du monde, on encourt infailliblement ses disgrâces ; non-seulement mépriser ses biens, mais encore mépriser sa haine, et ne pas craindre de lui déplaire ; voilà la seconde maxime. Et comme sa haine étant méprisée se tourne en une fureur implacable, non-seulement mépriser sa haine, mais sa rage, mais ses menaces, et enfin se mettre au-dessus des maux que la fureur la plus emportée peut faire souf-

frir à notre innocence ; voilà la troisième maxime : c'est ce qu'il nous faut expliquer par ordre.

La première maxime de force que nous donne l'esprit du christianisme, c'est de mépriser les présents du monde ; et la raison en est évidente : car c'est un principe très-indubitable que notre estime ou notre mépris suivent les idées dont nous sommes pleins, et les espérances que l'on nous donne. Voyons donc de quelles idées nous remplit l'esprit du christianisme, et quels désirs il excite en nous. Il faut que vous l'appreniez de saint Paul, par ces excellentes paroles qu'il adresse aux Corinthiens : *Non enim Spiritum hujus mundi accepimus :* « Nous n'avons par reçu l'es-« prit de ce monde ; » et par conséquent concluez que le chrétien véritable n'est pas plein des idées du monde. Quel esprit avons-nous reçu ? *Sed Spi-*

ritum qui ex Deo est : « Esprit qui est « de Dieu, » dit saint Paul, et il en ajoute cette raison : « Afin que nous « sachions, poursuivit-il, toutes les « choses que Dieu nous donne : » *Ut sciamus quæ a Deo donata sunt nobis* [1]. Quelles sont ces choses que Dieu nous donne, sinon l'adoption des enfants, l'égalité avec les anges, l'héritage de Jésus-Christ, la communication de sa gloire, la société de son trône? Voilà quelles sont les idées que le Saint-Esprit imprime en nos âmes : il y grave l'idée d'un bien éternel, d'un trésor qui ne se perd, d'une vie qui ne finit pas, d'une paix immuable et perpétuelle. Si je suis plein de ces grandes choses, et si j'ai l'esprit occupé d'espérances si relevées, puis-je estimer les présents du monde? Car, ô monde, qu'opposeras-tu

[1] I. Cor. II, 12.

à ces biens infinis et inestimables? Des plaisirs? mais seront-ils purs? Des honneurs? seront-ils solides? La faveur? est-elle durable? La fortune? est-elle assurée? Quelque grand établissement? es-tu capable de m'en garantir une jouissance paisible, et me rendras-tu immortel pour posséder ces biens sans inquiétude? qui ne sait qu'il est impossible? La figure de ce monde passe; tout ce que les hommes estiment n'est que folie et illusion; et l'esprit de grâce que j'ai reçu, me remplissant des grandes idées des biens éternels qui me sont donnés, m'a élevé au-dessus du monde, et ses présents ne me sont plus rien. Telle est la première maxime de la générosité chrétienne.

Mais, fidèles, ce n'est pas assez : si vous n'aimez pas le monde, il vous haïra; ceux qui méprisent les présents du monde encourent infailliblement sa

disgrâce; et il faut ou s'engager avec lui, en recevant ses faveurs, ou rompre ouvertement ses liens, et ne pas craindre de lui déplaire: et c'est la seconde maxime de l'esprit du christianisme. Car c'est une vérité très-constante, que jamais les hommes ne produiront rien qui soit digne de l'Évangile et de l'esprit de la loi nouvelle, tant qu'on n'aura pas le courage de renoncer à la complaisance, et de se résoudre à déplaire aux hommes. En effet, considérez, chrétiens, les lois tyranniques et pernicieuses que le monde nous a imposées contre les obligations de notre baptême. N'est-ce pas le monde qui dit que de pardonner, c'est foiblesse; et que c'est manquer de courage, que de modérer son ambition? N'est-ce pas le monde qui veut que la jeunesse coure aux voluptés; et que l'âge plus avancé n'ait de soin que pour s'établir, et que

tout cède à l'intérêt? N'est-ce pas une loi du monde, qu'il faut nécessairement s'avancer, s'il se peut par les bonnes voies, sinon s'avancer par quelque façon ; s'il le faut, par la flatterie ; s'il est besoin, même par le crime? N'est-ce pas ce que dit le monde? ne sont-ce pas ses lois et ses ordonnances? Et pourquoi sont-elles suivies? d'où leur vient cette autorité qu'elles se sont acquise par toute la terre? est-ce de la raison, ou de la justice? Mais Jésus-Christ les a condamnées, et il a donné tout son sang pour nous délivrer de leur servitude : d'où vient donc que ces lois maudites règnent encore par toute la terre, contre la doctrine de l'Evangile? Je ne craindrai pas d'assurer que c'est la crainte de déplaire aux hommes, qui leur donne cette autorité.

Mais peut-être que vous jugerez que

ce n'est pas à la complaisance qu'il faut imputer tout ce crime, et qu'il en faut aussi accuser nos autres inclinations corrompues. Non, mes sœurs, je n'accuse qu'elle, et je m'appuie sur cette raison : car je confesse facilement que nos mauvaises inclinations nous jettent dans de mauvaises pratiques; mais je nie que ce soient nos inclinations qui leur donnent la force de lois auxquelles on n'ose pas contredire. Ce qui les érige en force de lois, et ce qui contraint à les suivre, par une espèce de nécessité, c'est la tyrannie de la complaisance; parce qu'on a honte de demeurer seul, parce qu'on n'ose pas s'écarter du chemin que l'on voit battu, parce qu'on craint de déplaire aux hommes; et on dit pour toute raison : « C'est « ainsi qu'on vit dans le monde; il faut « faire comme les autres. » Tellement que ces lois damnables que le monde op-

pose au christianisme, il faut quelqu'un pour les proposer et quelqu'un pour les établir : nos inclinations les proposent et nos inclinations les conseillent; mais c'est la crainte de déplaire aux hommes qui leur donne l'autorité souveraine. C'est ce que prévoyoit le divin apôtre, lorsqu'il avertit ainsi les fidèles : « Vous « avez été achetés d'un grand prix, ne « vous rendez pas esclaves des hom- « mes ; » *Nolite fieri servi hominum*[1]. En effet, ne le sens-tu pas, que tu te jettes dans la servitude, quand tu crains de déplaire aux hommes, et quand tu n'oses résister à leurs sentiments, esclave volontaire des erreurs d'autrui?

Chrétiens, ce n'est pas là notre esprit, ce n'est pas l'esprit du christianisme. Écoutez l'apôtre saint Paul, qui nous dit avec tant de force : « Nous n'a-

[1] I. Cor. VII. 23.

« vons pas reçu l'esprit de ce monde; » *Non enim spiritum hujus mundi accepimus*. Je ne croirai pas me tromper, si je dis que l'esprit du monde, dont parle l'apôtre en ce lieu, c'est la complaisance mondaine, qui corrompt les meilleures âmes; qui, minant peu à peu les malheureux restes de notre vertu chancelante, nous fait être de tous les crimes, non tant par inclination, que par compagnie; qui, au lieu de cette force invincible et de cette fermeté d'un front chrétien que la croix doit avoir durci contre toute sorte d'opprobres, les rend si tendres et si délicats, que nous avons honte de déplaire aux hommes pour le service de Jésus-Christ. Mon Sauveur, ce n'est pas là cet Esprit que vous avez aujourd'hui répandu sur nous : *Non enim spiritum hujus mundi accepimus*, *sed Spiritum qui ex Deo est :* « Nous n'avons pas reçu l'esprit de

« ce monde, pour être les esclaves des « hommes; mais un Esprit venant de « Dieu même, » nous met au-dessus de leurs jugements, et nous fait mépriser leur haine; et c'est la seconde maxime de la générosité du christianisme.

Mais il faut encore s'élever plus haut; et la troisième, qui me reste à vous proposer, va faire trembler tous nos sens, et étonner toute la nature : car c'est elle qui fait dire au divin apôtre : « Qui est « capable de nous séparer de la charité « de Notre-Seigneur? est-ce l'affliction « ou l'angoisse? est-ce la nudité ou la « faim, la persécution ou le glaive? « Mais nous surmontons en toutes ces « choses, à cause de celui qui nous a ai-« més : » *In his omnibus superamus, propter eum qui dilexit nos* [1]. Ainsi, que le monde frémisse, qu'il allume

[1] Rom. VIII. 35. 37.

par toute la terre le feu de ses persécutions, la générosité chrétienne surmontera sa rage impuissante; et je comprends aisément la cause d'une victoire si glorieuse, par une excellente doctrine que l'apôtre saint Jean nous enseigne; que « celui qui habite en nous est plus « grand que celui qui est dans le « monde : » *Major est qui in vobis est, quam qui in mundo* [1]. Entendez ici, chrétiens, que celui qui est en nous, c'est le Saint-Esprit que Dieu a répandu en nos cœurs. Et qui ne sait que cet Esprit tout-puissant est infiniment plus grand que le monde? Par conséquent, quoi qu'il entreprenne, et quelques tourments qu'il prépare, le plus fort ne cédera pas au plus foible. Le chrétien généreux surmontera tout, parce qu'il est rempli d'un Es-

[1] I. Joan. IV. 4.

prit qui est infiniment au-dessus du monde.

Ce sont, mes sœurs, ces fortes pensées qui ont si longtemps soutenu l'Église : elle voyoit tout l'empire conjuré contre elle ; elle lisoit à tous les poteaux et à toutes les places publiques les sentences épouvantables que l'on prononçoit contre ses enfants : toutefois elle n'étoit pas effrayée ; mais, sentant l'esprit dont elle étoit pleine, elle savoit bien maintenir cette liberté glorieuse de professer le christianisme, et, quoique les lois la lui refusassent, elle se la donnoit par son sang : car c'étoit un crime chez elle de se l'acquérir par une autre voie ; et l'unique moyen qu'elle proposoit pour secouer ce joug, c'étoit de mourir constamment. C'est pourquoi Tertullien s'étonne qu'il y eût des chrétiens assez lâches pour se racheter par argent des persécutions qui les me-

naçoient; et vous allez entendre des sentiments vraiment dignes de l'ancienne Église et de l'esprit du christianisme. *Christianus pecunia salvus est; et in hoc nummos habet ne patiatur, dum adversus Deum erit dives :* « O honte de l'Église, s'écrie ce grand « homme, un chrétien sauvé par ar- « gent, un chrétien riche pour ne souf- « frir pas! a-t-il donc oublié, dit-il, « que Jésus s'est montré riche pour « lui par l'effusion de son sang? » *At enim Christus sanguine fuit dives pro illo* [1]. Ne vous semble-t-il pas qu'il lui dise: « Toi, qui t'es voulu sauver par ton « or, dis-moi, chrétien, où étoit ton « sang? n'en avois-tu plus dans tes vei- « nes, quand tu as été fouiller dans tes « coffres pour y trouver le prix honteux « de ta liberté? sache qu'étant rachetés

[1] De fug in persecut. n. 12.

« par le sang, étant délivrés par le sang, « nous ne devons point d'argent pour « nos vies, nous n'en devons point pour « nos libertés, et notre sang nous doit « garder celle que le sang de Jésus-Christ « nous a méritée : *Sanguine empti, san-« guine munerati, nullum nummum pro « capite debemus*[1]. » Ceux qui vivent en cet esprit, ce sont, mes sœurs, les vrais chrétiens, et ce sont les vrais successeurs de ces hommes incomparables que l'esprit de force remplit aujourd'hui : car il est temps de venir à eux, et de vous montrer dans leurs actions ces trois maximes que j'ai expliquées.

Et premièrement regardez comme ils méprisent les présents du monde : aussitôt qu'ils sont chrétiens, ils ne veulent plus être riches. Voyez ces nouveaux convertis, avec quel zèle ils vendent

[1] De fug. in persecut. n. 12.

leurs biens, et comme ils se pressent autour des apôtres, « pour jeter tout « leur argent à leurs pieds : » *Ponebant ante pedes apostolorum* [1]. Où vous pouvez aisément connoître le mépris qu'ils font des richesses : car, comme remarque saint Jean Chrysostome [2], judicieusement à son ordinaire, ils ne les mettent pas dans les mains, mais ils les apportent aux pieds des apôtres; et en voici la véritable raison. S'ils croyoient leur faire un présent honnête, ils les leur donneroient dans leurs mains; mais, en les jetant à leurs pieds, ne semble-t-il pas qu'ils nous veulent dire que ce n'est pas tant un présent qu'ils font, qu'un fardeau inutile dont ils se déchargent? et tout ensemble n'admirez-vous pas comme ils honorent les

[1] Act. IV. 35.—[2] In Act. XI. Apost. Hom. n. 1. t. IX. p. 90. In Epist. ad. Rom. Hom. VII. n. 8. ibid., p. 494.

saints apôtres ? O apôtres de Jésus-Christ, c'est vous qui êtes les vainqueurs du monde : et voilà qu'on met à vos pieds les dépouilles du monde vaincu, ainsi qu'un trophée magnifique qu'on érige à votre victoire. D'où vient à ces nouveaux chrétiens un si grand mépris des richesses, sinon qu'ils commencent à se revêtir de l'esprit du christianisme, et que l'idée des biens éternels leur ôte l'estime des biens périssables ? C'étoit la première maxime : mépriser les présents du monde.

Je vois que vous admirez ces grands hommes, vous êtes étonnés de leur fermeté ; toutefois tout ce que j'ai dit n'est qu'un foible commencement : nos braves et invincibles lutteurs ne sont pas entrés au combat ; ils n'ont fait encore que se dépouiller, quand ils ont quitté leurs richesses : ils vont commencer à venir aux prises, en attaquant

la haine du monde. C'est ici qu'il faut avoir les yeux attentifs.

Certainement, chrétiens, c'étoit une étrange résolution que de prêcher le nom de Jésus dans la ville de Jérusalem. Il n'y avoit que cinquante jours que toüt le monde crioit contre lui : « Qu'on l'ôte, qu'on l'ôte, qu'on le « crucifie [1] ! » Cette haine cruelle et envenimée vivoit encore dans le cœur des peuples ; prononcer seulement son nom, c'étoit choquer toutes les oreilles ; le louer, c'étoit un blasphème : mais publier qu'il est le Messie, prêcher sa glorieuse résurrection, n'étoit-ce pas porter les esprits jusqu'à la dernière fureur? Tout cela n'arrête pas les apôtres : Oui, nous vous prêchons, disoient-ils, « et que toute la maison d'Israël le « sache, que le Dieu de nos pères a res-

[1] Joan. XIX. 15.

« suscité et a fait asseoir à sa droite ce « Jésus que vous avez mis en croix [1]. » Et parce qu'ils avoient cru s'excuser de la mort de cet innocent en le livrant aux mains de Pilate, ils ne leur dissimulent pas que cette excuse augmente leur faute : « Car Pilate, disent-ils, a voulu « le sauver, et c'est vous qui l'avez « perdu [2]. » Et voyez comme ils exagèrent leur crime : « Vous avez renié le « Saint et le Juste, et vous avez de- « mandé la grâce d'un voleur et d'un « meurtrier, et vous avez fait mourir « l'auteur de la vie [3]. » Est-il rien de plus véhément pour confondre leur ingratitude, que de leur mettre devant les yeux toute l'horreur de cette injustice, d'avoir conservé la vie à celui qui l'ôtoit aux autres par ses homicides, et

[1] Act. II. 36. — [2] Ibid. III. 13. — [3] Ibid. 14. 15.

tout ensemble de l'avoir ôtée à celui qui la donnoit par sa grâce? et pendant qu'ils disoient ces choses, combien voyoient-ils d'hommes irrités dont la rage frémissoit contre eux! Mais ces grandes âmes ne s'étonnoient pas; et c'étoit une des maximes de l'esprit qui les possédoit, de ne pas craindre de déplaire aux hommes.

Passons maintenant plus avant, et voyons-leur vaincre les menaces de ceux dont ils ont méprisé la haine; c'est la dernière maxime. On les prend, on les emprisonne, on les fouette inhumainement; « on leur ordonne, sous de « grandes peines, de ne plus prêcher en « ce nom, » *in nomine hoc* [1] : car, messieurs, c'est ainsi qu'ils parlent; en ce nom odieux au monde, et qu'ils craignent de prononcer, tant ils l'ont en

[1] Act. IV. 17.

exécration. A cela que répondent les apôtres? Une parole toute généreuse : *Non possumus* [1] : « Nous ne pouvons « pas, nous ne pouvons pas nous taire « des choses dont nous sommes témoins « oculaires. » Et remarquez ici, chrétiens, qu'ils ne disent point : « Nous ne « voulons pas ; » car ils sembleroient donner espérance qu'on pourroit changer leur résolution : mais de peur qu'on n'attende d'eux quelque chose indigne de leur ministère, ils disent tous d'une même voix : « Ne tentez pas l'impos- « sible ; » *Non possumus :* « Nous ne « pouvons pas. » C'est ce qui confond leurs juges iniques.

C'est ici que ces innocents font le procès à leurs propres juges, qu'ils effrayent ceux qui les menacent, et qu'ils abattent ceux qui les frappent : car

[1] Act. IV. 30.

écoutez ces juges iniques, et voyez comme ils parlent entre eux dans leur criminelle assemblée. *Quid faciemus hominibus istis* [1] ? « Que pouvons-nous « faire à ces hommes ? » Voici un spectacle digne de vos yeux : dès la première prédication, trois mille hommes viennent aux apôtres, et touchés de pénitence, leur disent : « Nos chers « frères, que ferons-nous ? » *Quid faciemus, viri fratres* [2] ? D'autre part les princes des prêtres, les scribes et les pharisiens les appellent à leur tribunal ; là, étonnés de leur fermeté, et ne sachant que résoudre, ils disent : « Que « ferons-nous à ces hommes ? » *Quid faciemus hominibus istis ?* Ceux qui croient et ceux qui contredisent, tous deux disent : « Que ferons-nous ? » mais avec des sentiments opposés : les

[1] Act. IV. 16. — [2] Ibid. II. 37.

uns par obéissance, et les autres par désespoir; les uns le disent pour subir la loi, et les autres le disent de rage de ne pouvoir pas la donner. Avez-vous jamais entendu une victoire plus glorieuse? Il n'y a que deux sortes d'hommes dans la ville de Jérusalem, dont les uns croient, les autres résistent : ceux-là suivent les apôtres et s'abandonnent à leur conduite : « Nos frères, « que ferons-nous? ordonnez; » et ceux même qui les contredisent, et qui veulent les exterminer, ne savent néanmoins que leur faire : « Que ferons-nous « à ces hommes? Ne voyez-vous pas qu'ils « jettent leurs biens, et qu'ils sont prêts « de donner leurs âmes? les promesses « ne les gagnent pas, les injures ne les « troublent pas, les menaces les encou« ragent, les supplices les réjouissent : « *Quid faciemus?* Que leur ferons« nous? » O Église de Jésus-Christ, je

n'ai plus de peine à comprendre que les tiens, en prêchant, en souffrant, en mourant, couvriront les tyrans de honte, et qu'un jour ta patience forcera le monde à changer les lois qui te condamnent; puisque je vois que dès ta naissance tu confonds déjà tous les magistrats et toutes les puissances de Jérusalem par la seule fermeté de cette parole : *Non possumus;* « Nous ne « pouvons pas. »

Mais, saints disciples de Jésus-Christ, quelle est cette nouvelle impuissance? Vous trembliez en ces derniers jours, et le plus hardi de la troupe a renié lâchement son maître; et vous dites maintenant : « Nous ne pouvons pas. » Et pourquoi ne pouvez-vous pas? C'est que les choses ont été changées; un feu céleste est tombé sur nous, une loi a été écrite en nos cœurs, un Esprit tout-puissant nous presse : charmés de ses

attraits infinis, nous nous sommes imposé nous-mêmes une bienheureuse nécessité d'aimer Jésus-Christ plus que notre vie; c'est pourquoi nous ne pouvons plus obéir au monde : nous pouvons souffrir, nous pouvons mourir; mais nous ne pouvons pas trahir l'Évangile, et dissimuler ce que nous savons : *Non possumus ea quæ vidimus et audivimus non loqui* [1].

Voilà, messieurs, quels étaient nos pères; tel est l'esprit du christianisme, esprit de fermeté et de résistance, qui se met au-dessus des présents du monde, au-dessus de sa haine la plus animée, au-dessus de ses menaces les plus terribles : c'est par cet esprit généreux que l'Église a été fondée; c'est dans cet esprit qu'elle s'est nourrie : chrétiens, ne l'éteignez pas : *Spiritum*

[1] Act. IV. 20.

nolite exstinguere. Quand on tâche de nous détourner de la droite voie du salut, quand le monde nous veut corrompre par ses dangereuses faveurs, et par le poison de sa complaisance, pourquoi n'osons-nous résister? Si nous nous vantons d'être chrétiens, pourquoi craignons-nous de déplaire aux hommes? et que ne disons-nous avec les apôtres ce généreux « Nous ne pouvons « pas? » Mais l'usage de cette parole ne se trouve plus parmi nous : il n'est rien que nous ne puissions pour satisfaire notre ambition et nos passions déréglées. Ne faut-il que trahir notre conscience, ne faut-il qu'abandonner nos amis, ne faut-il que violer les plus saints devoirs que la religion nous impose; *Possumus*, « nous le pouvons; » nous pouvons tout pour notre fortune, nous pouvons tout pour nous agrandir : mais s'il faut servir Jésus-Christ, s'il faut nous

résoudre de nous séparer de ces objets qui nous plaisent trop, s'il faut rompre ces attachements et briser ces liens trop doux ; c'est alors que nous commençons de ne rien pouvoir : *Non possumus ;* « nous ne pouvons pas. » Que sert donc de dire aujourd'hui à la plupart de mes auditeurs : « N'éteignez pas l'esprit de « la grâce? » Il est éteint, il n'y en a plus ; cet esprit de fermeté chrétienne ne se trouve plus dans le monde : c'est pourquoi les vices ne sont pas repris ; ils triomphent, tout leur applaudit : et de ce grand feu du christianisme, qui autrefois a embrasé tout le monde, à peine en reste-t-il quelques étincelles. Tâchons donc de les rallumer en nous-mêmes, ces étincelles à demi éteintes et ensevelies sous la cendre.

Chrétiens, quoi qu'on nous propose, soyons fermes en Jésus-Christ, et dans

les maximes de son Évangile. Pourquoi veut-on vous intimider par la perte des biens du monde? Tertullien a dit un beau mot, que je vous prie d'imprimer dans votre mémoire : *Non admittit status fidei necessitates*[1] : « la foi ne « connoît point de nécessités. » Vous perdrez ce que vous aimez : est-il nécessaire que je le possède? Votre procédé déplaira aux hommes : est-il nécessaire que je leur plaise? Votre fortune sera ruinée : est-il nécessaire que je la conserve? Et quand notre vie même seroit en péril! mais l'infinie bonté de mon Dieu n'expose pas notre lâcheté à des épreuves si difficiles : quand notre vie même seroit en péril, je vous le dis encore une fois, la foi ne connoît point de nécessités; il n'est pas même nécessaire que vous viviez, mais il est néces-

[1] De coron. n. 11.

saire que vous serviez Dieu : et quoi qu'on fasse, quoi qu'on entreprenne, que l'on tonne, que l'on foudroie, que l'on mêle le ciel avec la terre, toujours sera-t-il véritable qu'il ne peut jamais y avoir aucune nécessité de pécher ; « puisqu'il n'y a parmi les fidèles qu'une « seule nécessité, qui est celle de ne « pécher pas : » *Nulla est necessitas delinquendi, quibus una est necessitas non delinquendi* [1]. Méditons ces fortes maximes de l'Évangile de Jésus-Christ ; mais ne songeons pas tellement à la fermeté chrétienne, que nous oubliions les tendresses de la charité fraternelle qui est la seconde partie de l'esprit du christianisme.

[1] De coron. n. 11.

SECOND POINT.

Il pourroit sembler, chrétiens, que l'esprit du christianisme, en rendant nos pères plus forts, les auroit en même temps rendus moins sensibles, et que la fermeté de leur âme auroit diminué quelque chose de la tendresse de leur charité. Car soit que ces deux qualités, je veux dire la douceur et le grand courage, dépendent de complexions différentes, soit que ces hommes nourris aux alarmes, étant accoutumés de longtemps à n'être pas alarmés de leurs périls, ni abattus de leurs propres maux, ne puissent pas être aisément émus de tous les autres objets qui les frappent; nous voyons assez ordinairement que ces forts et ces intrépides prennent dans les hasards de la guerre je ne sais quoi de moins doux et de moins sen-

sible, pour ne pas dire de plus dur et de plus rigoureux.

Mais il n'en est pas de la sorte de nos généreux chrétiens : ils sont fermes contre les périls, mais ils sont tendres à aimer leurs frères ; et l'Esprit tout-puissant qui les pousse sait bien le secret d'accorder de plus opposées contrariétés. C'est pourquoi nous lisons dans les Écritures que le Saint-Esprit forme les fidèles de deux matières bien différentes. Premièrement il les fait d'une matière molle, quand il dit par la bouche d'Ézéchiel : *Dabo vobis cor carneum* [1] : « Je vous donnerai un cœur de chair ; » et il les fait aussi de fer et d'airain, quand il dit à Jérémie : « Je t'ai mis « comme une colonne de fer et comme « une muraille d'airain : » *Dedi te in columnam ferream et in murum æreum* [2].

[1] Ezech. XXXVI. 26. — [2] Jerem. I. 18.

Qui ne voit qu'il les fait d'airain pour résister à tous les périls; et qu'en même temps il les fait de chair pour être attendris par la charité? Et de même que ce feu terrestre partage tellement sa vertu qu'il y a des choses qu'il fait plus fermes, et qu'il y en a d'autres qu'il rend plus molles, il en est à peu près de même de ce feu spirituel qui tombe aujourd'hui. Il affermit et il amollit, mais d'une façon extraordinaire; puisque ce sont les mêmes cœurs des disciples, qui semblent être des cœurs de diamant par leur fermeté invincible, qui deviennent des cœurs humains et des cœurs de chair par la charité fraternelle. C'est l'effet de ce feu céleste, qui se repose aujourd'hui sur eux. Il amollit les cœurs des fidèles, il les a, pour ainsi dire, fondus : il les a saintement mêlés; et les faisant couler les uns dans les autres, par la commu-

nication de la charité, il a composé de ce beau mélange cette merveilleuse unité de cœur qui nous est représentée dans les Actes en ces mots : *Multitudinis autem credentium erat cor unum et anima una*[1] : « Dans toute la société « des fidèles il n'y avoit qu'un cœur et « une âme : » c'est ce qu'il nous faut expliquer.

Je pourrois développer en ce lieu les principes très-relevés de cette belle théologie qui nous enseigne que le Saint-Esprit étant le lien éternel du Père et du Fils, c'est à lui qu'il appartenoit d'être le lien de tous les fidèles; et qu'ayant une force d'unir infinie, il les a unis en effet d'une manière encore plus étroite que n'est celle qui assemble les parties du corps. Mais supposant ces vérités saintes, et ne voulant pas entrer

[1] Act. IV. 32.

aujourd'hui dans cette haute théologie, je me réjouis à vous proposer une maxime très-fructueuse de la charité chrétienne, qui résulte de cette doctrine : c'est qu'étant persuadés par les Écritures que nous ne sommes qu'un même corps par la charité, nous devons nous regarder, non pas en nous-mêmes, mais dans l'unité de ce corps, et diriger par cette pensée toute notre conduite à l'égard des autres. Expliquons ceci plus distinctement, par l'exemple de cette Église naissante qui fait le sujet de tout mon discours.

Je remarque donc dans les Actes, où son histoire nous est rapportée, deux espèces de multitude. Quand le Saint-Esprit descendit, il se fit premièrement une multitude assemblée par le bruit et par le tumulte. On entend du bruit, on s'assemble ; mais quelle est cette multitude ? Voici comme l'appelle le texte

sacré, « une multitude confuse : » *Convenit multitudo et mente confusa est* [1]. Toutes les pensées y sont différentes ; les uns disent : « Qu'est-ce que ceci ? » les autres en font une raillerie : « Ils sont « ivres, ils ne le sont pas ; » voilà une multitude confuse. Mais je vois, quelque temps après, une multitude bien autre, une multitude tranquille, une multitude ordonnée, où tout conspire au même dessein, « où il n'y a qu'un cœur et qu'une âme : » *Multitudinis credentium erat cor unum et anima una*. D'où vient, mes sœurs, cette différence ? C'est que, dans cette première assemblée, chacun se regarde en lui-même et prend ses pensées ainsi qu'il lui plaît, suivant les mouvements dont il est poussé : de là vient qu'elles sont diverses, et il se fait une multitude

[1] Act. II. 6. 12. 13.

confuse, multitude tumultueuse. Mais dans cette multitude des nouveaux croyants nul ne se regarde comme détaché, on se considère comme dans le corps où l'on se trouve avec les autres; on prend un esprit de société, esprit de concorde et de paix : et c'est l'esprit du christianisme qui fait une multitude ordonnée, où il n'y a qu'un cœur et une âme.

Qui pourroit vous dire, mes sœurs, le nombre infini d'effets admirables que produit cette belle considération par laquelle nous nous regardons, non pas en nous-mêmes, mais en l'unité de l'Église? Mais parmi tant de grands effets, je vous prie, retenez-en deux, qui feront le fruit de cet entretien : c'est qu'elle extermine deux vices, qui sont les deux pestes du christianisme, l'envie et la dureté : l'envie, qui se fâche du bien des autres; la dureté, qui est insensible à leurs maux; l'envie, qui

nous pousse à ruiner nos frères, et l'esprit d'intérêt, qui nous rend coupables de la misère qu'ils souffrent par un refus cruel.

Et premièrement, chrétiens, la malignité de l'envie n'est pas capable de troubler les âmes qui savent bien se considérer dans cette unité de l'Église; et la raison en est évidente : car l'envie ne naît en nos cœurs que du sentiment de notre indigence, lorsque nous voyons dans les autres ce que nous croyons qui nous manque. Or si nous voulons nous considérer dans cette unité de l'Église, il ne reste plus d'indigence; nous nous y trouvons infiniment riches, par conséquent l'envie est éteinte. Celle-là, dites-vous, a de grandes grâces; elle a des talents extraordinaires pour la conduite spirituelle ; la nature, qui s'en inquiète, croit que son éclat diminue le nôtre;

quels remèdes contre ces pensées qui attaquent quelquefois les meilleures âmes? Ne vous regardez pas en vous-même, c'est là que vous vous trouverez indigente : ne vous comparez pas avec les autres, c'est là que vous verrez l'inégalité; mais regardez, et vous et les autres, dans l'unité du corps de l'Église : tout est à vous dans cette unité, et par la fraternité chrétienne tous les biens sont communs entre les fidèles. C'est ce que j'apprends de saint Augustin par ces excellentes paroles : « Mes frères, « dit-il, ne vous plaignez pas s'il y a des « dons qui vous manquent; aimez seu- « lement l'unité, et les autres ne les « auront que pour vous : » *Si amas unitatem, etiam tibi habet quisquis in illa habet aliquid* [1]. Si la main avoit

[1] In Joan. Tract. XXXII. n. 8. t. III, part. II. col. 528.

son sentiment propre, elle se réjouiroit de ce que l'œil éclaire, parce qu'il éclaire pour tout le corps; et l'œil n'envieroit pas à la main ni sa force, ni son adresse, qui le sauve lui-même en tant de rencontres. Voyez les apôtres du Fils de Dieu : autrefois ils étoient toujours en querelle au sujet de la primauté; mais depuis que le Saint-Esprit les a faits un cœur et une âme, ils ne sont plus jaloux ni contentieux. Ils croient tous parler par saint Pierre, ils croient présider avec lui; et si son ombre guérit les malades, toute l'Église prend part à ce don et s'en glorifie en Notre-Seigneur. Ainsi, mes frères, dit saint Augustin, ne nous regardons pas en nous-mêmes, aimons l'unité du corps de l'Église, aimons-nous nous-mêmes en cette unité; les richesses de la charité fraternelle suppléeront le défaut de notre indigence; et ce que nous n'a-

vons pas en nous-mêmes nous le trouverons très-abondamment dans cette unité merveilleuse : *Si amas unitatem, etiam tibi habet quisquis in illa habet aliquid*. Voilà le moyen d'exclure l'envie. *Tolle invidiam, et tuum est quod habeo : tollam invidiam, et meum est quod habes*[1] : « Otez l'envie, ce que j'ai « est à vous, ce que vous avez est à « moi ; tout est à vous par la charité. » Dieu vous donne des grâces extraordinaires ; ah ! mon frère, je m'en réjouis, j'y veux prendre part avec vous, j'en veux même jouir avec vous dans l'unité du corps de l'Église. L'envie seule nous peut rendre pauvre, parce qu'elle seule nous peut priver de cette sainte communication des biens de l'Église.

Mais si nous avons la consolation de

[1] Loco mox citato.

participer aux biens de nos frères, quelle seroit notre dureté si nous ne voulions pas ressentir leurs maux? et c'est ici qu'il faut déplorer le misérable état du christianisme. Avons-nous jamais ressenti que nous sommes les membres d'un corps? Qui de nous a langui avec les malades? qui de nous a pâti avec les foibles? qui de nous a souffert avec les pauvres? Quand je considère, fidèles, les calamités qui nous environnent, la pauvreté, la désolation, le désespoir de tant de familles ruinées, il me semble que de toutes parts il s'élève un cri de misère à l'entour de nous, qui devroit nous fendre le cœur, et qui peut-être ne frappe pas nos oreilles. Car, ô riche superbe et impitoyable! si tu entendois cette voix, pourroit-elle pas obtenir de toi quelque retranchement médiocre des superfluités de ta table? pourroit-elle pas obtenir qu'il y eût quelque peu

moins d'or dans ces riches ameublements dans lesquels tu te glorifies? Et tu ne sens pas, misérable, que la cruauté de ton luxe arrache l'âme à cent orphelins, auxquels la Providence divine a assigné la vie sur ce fonds!

Mais peut-être que vous me direz qu'il se fait des charités dans l'Eglise. Chrétiens, quelles charités! quelles misérables aumônes, foibles et inutiles secours d'une extrême nécessité, que nous répandons d'une main avare, comme une goutte d'eau sur un grand brasier, ou une miette de pain dans la faim extrême! La charité ne donne pas de la sorte : elle donne libéralement; parce qu'elle sent la misère, parce qu'elle s'afflige avec l'affligé, et que, soulageant le nécessiteux, elle-même se sent allégée. C'est ainsi qu'on vivoit dans ces premiers temps où j'ai tâché

aujourd'hui de vous rappeler. Quand on voyoit un pauvre en l'Eglise, tous les fidèles étoient touchés; aussitôt chacun s'accusoit soi-même, chacun regardoit la misère de ce pauvre membre affligé comme la honte de tout le corps, et comme un reproche sensible de la dureté des particuliers : c'est pourquoi ils mettoient leurs biens en commun, de peur que personne ne fût coupable de l'indigence de l'un de ses frères [1]. Et Ananias ayant méprisé cette loi, que la charité avoit imposée, il fut puni exemplairement comme un infâme et comme un voleur, quoiqu'il n'eût retenu que son propre bien : de là vient qu'il est nommé par saint Chrysostome « le vo-« leur de son propre bien, » *rerum suarum fur* [2]. Tremblons donc, trem-

[1] Act. v. 1 et seq. — [2] In Act. Apost. Hom. xii. n. 1. t. X. p. 97.

blons, chrétiens ; et étant imitateurs de son crime, appréhendons aussi son supplice.

Et que l'on ne m'objecte pas que nous ne sommes plus tenus à ces lois, puisque cette communauté ne subsiste plus ; car quelle est la honte de cette parole ! sommes-nous encore chrétiens, s'il n'y a plus de communauté entre nous ? Les biens ne sont plus en commun, mais il sera toujours véritable que la charité est commune, que la charité est compatissante, que la charité regarde les autres. Les biens ne sont donc plus en commun par une commune possession, mais ils sont encore en commun par la communication de la charité : et la Providence divine, en divisant les richesses aux particuliers, a trouvé ce nouveau secret de les remettre en commun par une autre voie, lorsqu'elle en commet la dispensation à

la charité fraternelle, qui regarde toujours l'intérêt des autres.

Tel est l'esprit du christianisme ; chrétiens, n'éteignez pas cet esprit : et si tout le monde l'éteint, âmes saintes et religieuses, faites qu'il vive du moins parmi vous. C'est dans vos saintes sociétés que l'on voit encore une image de cette communauté chrétienne que le Saint-Esprit avoit opérée : c'est pourquoi vos maisons ressemblent au ciel ; et comme la pureté que vous professez vous égale en quelque sorte aux saints anges, de même ce qui unit vos esprits, c'est ce qui unit aussi les esprits célestes, c'est-à-dire un désir ardent de servir votre commun Maître : vous n'avez toutes qu'un même intérêt, tout est commun entre vous ; et ce mot si froid de mien et de tien, qui a fait naître toutes les querelles et tous les procès, est exclu de votre unité. Que

reste-t-il donc maintenant, sinon qu'ayant chassé du milieu de vous la semence des divisions, vous y fassiez régner cet Esprit de paix qui sera le nœud de votre concorde, l'appui immuable de votre foi, et le gage de votre immortalité? *Amen.*





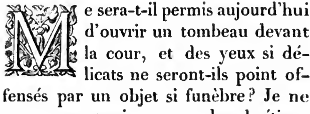
SERMON

SUR LA

MORT ET L'IMMORTALITÉ DE L'AME,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI,

Domine, veni et vide.
Seigneur, venez et voyez. (Joan. XI. 34)



Me sera-t-il permis aujourd'hui d'ouvrir un tombeau devant la cour, et des yeux si délicats ne seront-ils point offensés par un objet si funèbre? Je ne pense pas, messieurs, que des chrétiens doivent refuser d'assister à ce spectacle

avec Jésus-Christ. C'est à lui que l'on dit dans notre Évangile : « Seigneur, « venez, et voyez où on a déposé le « corps du Lazare ; » c'est lui qui ordonne qu'on lève la pierre, et qui semble nous dire à son tour : « Venez, et voyez « vous-mêmes. » Jésus ne refuse pas de voir ce corps mort, comme un objet de pitié et un sujet de miracle ; mais c'est nous, mortels misérables, qui refusons de voir ce triste spectacle, comme la conviction de nos erreurs. Allons et voyons avec Jésus-Christ, et désabusons-nous éternellement de tous les biens que la mort enlève.

C'est une étrange foiblesse de l'esprit humain que jamais la mort ne lui soit présente, quoiqu'elle se mette en vue de tous côtés, et en mille formes diverses. On n'entend dans les funérailles que des paroles d'étonnement, de ce que ce mortel est mort. Chacun rappelle en

son souvenir depuis quel temps il lui a parlé, et de quoi le défunt l'a entretenu; et tout d'un coup il est mort : Voilà, dit-on, ce que c'est que l'homme! et celui qui le dit, c'est un homme; et cet homme ne s'applique à rien, oublieux de sa destinée, ou s'il passe dans son esprit quelque désir volage de s'y préparer, il dissipe bientôt ces noires idées; et je puis dire, messieurs, que les mortels n'ont pas moins de soin d'ensevelir les pensées de la mort, que d'enterrer les morts mêmes. Mais peut-être que ces pensées feront plus d'effet dans nos cœurs, si nous les méditons avec Jésus-Christ sur le tombeau du Lazare; demandons-lui qu'il nous les imprime par la grâce de son Saint-Esprit, et tâchons de la mériter par l'entremise de la sainte Vierge. *Ave.*

Entre toutes les passions de l'esprit humain, l'une des plus violentes c'est le

désir de savoir; et cette curiosité de connoître fait qu'il épuise ses forces pour trouver ou quelque secret inouï dans l'ordre de la nature, ou quelque adresse inconnue dans les ouvrages de l'art, ou quelque raffinement inusité dans la conduite des affaires. Mais, parmi ces vastes désirs d'enrichir notre entendement par des connoissances nouvelles, la même chose nous arrive qu'à ceux qui, jetant bien loin leurs regards, ne remarquent pas les objets qui les environnent : je veux dire que notre esprit s'étendant par de grands efforts sur des choses fort éloignées, et parcourant, pour ainsi dire, le ciel et la terre, passe cependant si légèrement sur ce qui se présente à lui de plus près, que nous consumons toute notre vie, toujours ignorants de ce qui nous touche; et non-seulement de ce qui nous touche, mais encore de ce que nous sommes.

Il n'est rien de plus nécessaire que de recueillir en nous-mêmes toutes ces pensées qui s'égarent; et c'est pour cela, chrétiens, que je vous invite aujourd'hui d'accompagner le Sauveur jusques au tombeau de Lazare : *Veni, et vide*, « Venez, et voyez. » O mortels, venez contempler le spectacle des choses mortelles : ô hommes, venez apprendre ce que c'est que l'homme. Vous serez peut-être étonnés que je vous adresse à la mort, pour être instruits de ce que vous êtes; et vous croirez que ce n'est pas bien représenter l'homme, que de le montrer où il n'est plus. Mais si vous prenez soin de vouloir entendre ce qui se présente à nous dans le tombeau, vous accorderez aisément qu'il n'est point de plus véritable interprète ni de plus fidèle miroir des choses humaines.

La nature d'un composé ne se re-

marque jamais plus distinctement que dans la dissolution de ses parties. Comme elles s'altèrent mutuellement par le mélange, il faut les séparer pour les bien connoître. En effet, la société de l'âme et du corps fait que le corps nous paroît quelque chose de plus qu'il n'est, et l'âme, quelque chose de moins ; mais lorsque, venant à se séparer, le corps retourne à la terre, et que l'âme aussi est mise en état de retourner au ciel d'où elle est tirée, nous voyons l'un et l'autre dans sa pureté. Ainsi nous n'avons qu'à considérer ce que la mort nous ravit, et ce qu'elle laisse en son entier; quelle partie de notre être tombe sous ses coups, et quelle autre se conserve dans cette ruine : alors nous aurons compris ce que c'est que l'homme ; de sorte que je ne crains point d'assurer que c'est du sein de la mort et de ses ombres épais-

ses, que sort une lumière immortelle pour éclairer nos esprits touchant l'éclat de notre nature. Accourez donc, ô mortels, et voyez dans le tombeau du Lazare ce que c'est que l'humanité : venez voir dans un même objet la fin de vos desseins, et le commencement de vos espérances ; venez voir tout ensemble la dissolution et le renouvellement de votre être ; venez voir le triomphe de la vie dans la victoire de la mort : *Veni, et vide.*

O mort, nous te rendons grâce des lumières que tu répands sur notre ignorance. Toi seule nous convaincs de notre bassesse, toi seule nous fais connoître notre dignité. Si l'homme s'estime trop, tu sais déprimer son orgueil ; si l'homme se méprise trop, tu sais relever son courage, et, pour réduire toutes ses pensées à un juste tempérament, tu lui apprends ces deux vérités, qui lui ouvrent les

yeux pour se bien connoître : qu'il est infiniment méprisable, en tant qu'il finit dans le temps; et infiniment estimable, en tant qu'il passe à l'éternité. Ces deux importantes considérations feront le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

C'est une entreprise hardie que d'aller dire aux hommes qu'ils sont peu de chose. Chacun est jaloux de ce qu'il est; et on aime mieux être aveugle que de connoître son foible : surtout les grandes fortunes veulent être traitées délicatement, elles ne prennent pas plaisir qu'on remarque leur défaut; elles veulent que, si on le voit, du moins on le cache : et toutefois, grâce à la mort, nous en pouvons parler avec liberté. Il n'est rien de si grand dans le monde, qui ne reconnoisse en soi-

même beaucoup de bassesse; qui ne confesse facilement qu'il n'est rien, à le considérer par cet endroit-là. Mais c'est encore trop de vanité, de distinguer en nous la partie foible, comme si nous avions quelque chose de considérable. Vive l'Éternel! O grandeur humaine, de quelque côté que je t'envisage, sinon en tant que tu viens de Dieu, et que tu dois être rapportée à Dieu, car en cette sorte je découvre en toi un rayon de la Divinité qui attire justement mes respects; mais en tant que tu es purement humaine, je le dis encore une fois, de quelque côté que je t'envisage, je ne vois rien en toi que je considère : parce que, de quelque endroit que je te tourne, je trouve toujours la mort en face, qui répand tant d'ombres de toutes parts sur ce que l'éclat du monde vouloit colorer, que je ne sais plus sur quoi appuyer ce nom

auguste de grandeur, ni à quoi je puis appliquer un si beau titre.

Convainquons-nous, chrétiens, de cette importante vérité par un raisonnement invincible. L'accident ne peut pas être plus noble que la substance, ni l'accessoire plus considérable que le principal, ni le bâtiment plus solide que le fonds sur lequel il est élevé, ni enfin ce qui est attaché à notre être plus grand ni plus important que notre être même. Maintenant, qu'est-ce que notre être? Pensons-y bien, chrétiens, qu'est-ce que notre être? Dites-le-nous, ô mort; car les hommes trop superbes ne m'en croiroient pas. Mais, ô mort, vous êtes muette, et vous ne parlez qu'aux yeux. Un grand roi vous va prêter sa voix, afin que vous vous fassiez entendre aux oreilles, et que vous portiez dans les cœurs des vérités plus articulées.

Voici la belle méditation dont David s'entretenoit sur le trône, au milieu de sa cour; sire, elle est digne de votre audience : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tanquam nihilum ante te* [1] : ô éternel Roi des siècles, vous êtes toujours à vous-même, toujours en vous-même ; votre être éternellement immuable, ni ne s'écoule, ni ne se change, ni ne se mesure : « Et « voici que vous avez fait mes jours « mesurables, et ma substance n'est « rien devant vous, » non, ma substance n'est rien devant vous, et tout être qui se mesure n'est rien, parce que ce qui se mesure a son terme, et lorsqu'on est venu à ce terme, un dernier point détruit tout, comme si jamais il n'avoit été. Qu'est-ce que cent ans? qu'est-ce que mille ans, puisqu'un seul

[1] Ps. XXXVIII. 6.

moment les efface? Multipliez vos jours, comme les cerfs que la fable ou l'histoire de la nature fait vivre durant tant de siècles; durez autant que ces grands chênes sous lesquels nos ancêtres se sont reposés, et qui donneront encore de l'ombre à notre postérité; entassez dans cet espace, qui paroît immense, honneurs, richesses, plaisirs; que vous profitera cet amas, puisque le dernier souffle de la mort, tout foible, tout languissant, abattra tout à coup cette vaine pompe avec la même facilité qu'un château de cartes, vain amusement des enfants? et que vous servira d'avoir tant écrit dans ce livre, d'en avoir rempli toutes les pages de beaux caractères, puisque enfin une seule rature doit tout effacer? Encore une rature laisseroit-elle quelques traces, du moins, d'elle-même; au lieu que ce dernier moment qui effacera d'un seul trait

toute votre vie, s'ira perdre lui-même avec tout le reste dans ce gouffre du néant : il n'y aura plus sur la terre aucuns vestiges de ce que nous sommes. La chair changera de nature ; le corps prendra un autre nom ; « Même celui « de cadavre ne lui demeurera pas longtemps ; il deviendra, dit Tertullien, « un je ne sais quoi qui n'a plus de « nom dans aucune langue : » tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimoit ses malheureux restes : *Post totum ignobilitatis elogium, caducæ in originem terram, et cadaveris nomen ; et de isto quoque nomine perituræ in nullum inde jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem* [1].

Qu'est-ce donc que ma substance, ô grand Dieu ! J'entre dans la vie pour en

[1] De resur. car. n. 4.

sortir bientôt; je viens me montrer comme les autres; après, il faudra disparoître. Tout nous appelle à la mort: la nature, comme si elle étoit presque envieuse du bien qu'elle nous a fait, nous déclare souvent et nous fait signifier qu'elle ne peut pas nous laisser longtemps ce peu de matière qu'elle nous prête, qui ne doit pas demeurer dans les mêmes mains, et qui doit être éternellement dans le commerce : elle en a besoin pour d'autres formes, elle la redemande pour d'autres ouvrages.

Cette recrue continuelle du genre humain, je veux dire les enfants qui naissent; à mesure qu'ils croissent et qu'ils s'avancent, semblent nous pousser de l'épaule, et nous dire : « Retirez-vous, « c'est maintenant notre tour. » Ainsi comme nous en voyons passer d'autres devant nous, d'autres nous verront passer, qui doivent à leurs successeurs le

même spectacle. O Dieu! encore une fois, qu'est-ce que de nous? Si je jette la vue devant moi, quel espace infini où je ne suis pas! si je la retourne en arrière, quelle suite effroyable où je ne suis plus! et que j'occupe peu de place dans cet abîme immense du temps! Je ne suis rien; un si petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant; on ne m'a envoyé que pour faire nombre; encore n'avoit-on que faire de moi, et la pièce n'en auroit pas été moins jouée, quand je serois demeuré derrière le théâtre.

Encore, si nous voulons discuter les choses dans une considération plus subtile, ce n'est pas toute l'étendue de notre vie qui nous distingue dn néant; et vous savez, chrétiens, qu'il n'y a jamais qu'un moment qui nous en sépare. Maintenant nous en tenons un, maintenant il périt, et avec lui nous

péririons tous, si promptement et sans perdre temps nous n'en saisissions un autre semblable, jusqu'à ce qu'enfin il en viendra un auquel nous ne pourrons arriver, quelque effort que nous fassions pour nous y étendre; et alors nous tomberons tout à coup, manque de soutien. O fragile appui de notre être! ô fondement ruineux de notre substance! *In imagine pertransit homo* [1]. Ah! l'homme passe vraiment de même qu'une ombre, ou de même qu'une image en figure; et comme lui-même n'est rien de solide, il ne poursuit aussi que des choses vaines, l'image du bien, et non le bien même : aussi est-il *in imagine, sed et frustra conturbatur.*

Que la place est petite que nous occupons en ce monde! si petite certainement et si peu considérable, que je

[1] Ps. XXXVIII. 7.

doute quelquefois, avec Arnobe, si je dors ou si je veille : *Vigilemus aliquando, an ipsum vigilare, quod dicitur, somni sit perpetui portio* [1]. Je ne sais si ce que j'appelle veiller, n'est peut-être pas une partie un peu plus excitée d'un sommeil profond; et si je vois des choses réelles, ou si je suis seulement troublé par des fantaisies et par de vains simulacres.

Præterit figura hujus mundi [2] : « La « figure de ce monde passe, et ma sub- « stance n'est rien devant Dieu, » *et substantia mea tanquam nihilum ante te* [3]. Je suis emporté si rapidement, qu'il me semble que tout me fuit et que tout m'échappe. Tout fuit en effet, messieurs; et pendant que nous sommes ici assemblés, et que nous croyons être

[1] Advers. gent. lib. II. sub init. — [2] I. Cor. VII. 31. — [3] Ps. XXXVIII. 6.

immobiles, chacun avance son chemin, chacun s'éloigne sans y penser de son plus proche voisin, puisque chacun marche insensiblement à la dernière séparation : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos.*

SECOND POINT.

N'en doutons pas, chrétiens; quoique nous soyons relégués dans cette dernière partie de l'univers, qui est le théâtre des changements et l'empire de la mort; bien plus, quoiqu'elle nous soit inhérente, et que nous la portions dans notre sein ; toutefois, au milieu de cette matière, et à travers l'obscurité de nos connoissances qui vient des préjugés de nos sens, si nous savons rentrer en nous-mêmes, nous y trouverons quelque chose qui montre bien par une certaine vigueur son origine

céleste, et qui n'appréhende pas la corruption.

Je ne suis pas de ceux qui font grand état des connoissances humaines; et je confesse néanmoins que je ne puis contempler, sans admiration, ces merveilleuses découvertes qu'a faites la science pour pénétrer la nature, ni tant de belles inventions que l'art a trouvées pour l'accommoder à notre usage. L'homme a presque changé la face du monde : il a su dompter par l'esprit les animaux qui le surmontoient par la force; il a su discipliner leur humeur brutale, et contraindre leur liberté indocile. Il a même fléchi par adresse les créatures inanimées : la terre n'a-t-elle pas été forcée par son industrie à lui donner des aliments plus convenables, les plantes à corriger en sa faveur leur aigreur sauvage, les venins même à se tourner en remède pour l'a-

mour de lui? Il seroit superflu de vous raconter comme il sait ménager les éléments, après tant de sortes de miracles qu'il fait faire tous les jours aux plus intraitables, je veux dire au feu et à l'eau, ces deux grands ennemis, qui s'accordent néanmoins à nous servir dans des opérations si utiles et si nécessaires. Quoi plus? il est monté jusqu'aux cieux : pour marcher plus sûrement, il a appris aux astres à le guider dans ses voyages : pour mesurer plus également sa vie, il a obligé le soleil à rendre compte, pour ainsi dire, de tous ses pas. Mais laissons à la rhétorique cette longue et scrupuleuse énumération, et contentons-nous de remarquer, en théologiens, que Dieu ayant formé l'homme, dit l'oracle de l'Écriture, pour être le chef de l'univers; d'une si noble institution, quoique changée par son crime, il lui a laissé

un certain instinct de chercher ce qui lui manque, dans toute l'étendue de la nature. C'est pourquoi, si je l'ose dire, il fouille partout hardiment, comme dans son bien, et il n'y a aucune partie de l'univers où il n'ait signalé son industrie.

Pensez maintenant, messieurs, comment auroit pu prendre un tel ascendant une créature si foible et si exposée, selon le corps, aux insultes de toutes les autres, si elle n'avoit en son esprit une force supérieure à toute la nature visible, un souffle immortel de l'Esprit de Dieu, un rayon de sa face, un trait de sa ressemblance : non, non, il ne se peut autrement. Si un excellent ouvrier a fait quelque rare machine, aucun ne peut s'en servir que par les lumières qu'il donne. Dieu a fabriqué le monde comme une grande machine que sa seule sagesse pouvoit

inventer, que sa seule puissance pouvoit construire. O homme! il t'a établi pour t'en servir; il a mis, pour ainsi dire, en tes mains toute la nature, pour l'appliquer à tes usages; il t'a même permis de l'orner et de l'embellir par ton art : car qu'est-ce autre chose que l'art, sinon l'embellissement de la nature? Tu peux ajouter quelques couleurs pour orner cet admirable tableau; mais comment pourrois-tu faire remuer tant soit peu une machine si forte et si délicate; ou de quelle sorte pourrois-tu faire seulement un trait convenable dans une peinture si riche, s'il n'y avoit en toi-même, et dans quelque partie de ton être, quelque art dérivé de ce premier art, quelques fécondes idées tirées de ces idées originales, en un mot quelque ressemblance, quelque écoulement, quelque portion de cet esprit ouvrier qui a fait le monde? Que s'il

est ainsi, chrétiens, qui ne voit que toute la nature conjurée ensemble n'est pas capable d'éteindre un si beau rayon, cette partie de nous-mêmes, de notre être qui porte un caractère si noble de la puissance divine qui la soutient; et qu'ainsi notre âme, supérieure au monde et à toutes les vertus qui le composent, n'a rien à craindre que de son auteur?

Mais continuons, chrétiens, une méditation si utile de l'image de Dieu en nous; et voyons de quelle manière cette créature chérie, destinée à se servir de toutes les autres, se prescrit à elle-même ce qu'elle doit faire. Dans la corruption où nous sommes, je confesse que c'est ici notre foible; et toutefois je ne puis considérer sans admiration ces règles immuables des mœurs, que la raison a posées. Quoi! cette âme plongée dans le corps, qui en épouse toutes

les passions avec tant d'attache, qui languit, qui se désespère, qui n'est plus à elle-même quand il souffre, dans quelle lumière a-t-elle vu qu'elle eût néanmoins sa félicité à part? qu'elle dût dire quelquefois hardiment, tous les sens, toutes les passions, et presque toute la nature criant à l'encontre : « Ce m'est un gain de mourir[1]! » et quelquefois : « Je me réjouis dans les « afflictions[2]? » Ne faut-il pas, chrétiens, qu'elle ait découvert intérieurement une beauté bien exquise dans ce qui s'appelle devoir, pour oser assurer positivement qu'elle doit s'exposer sans crainte, qu'il faut s'exposer même avec joie à des fatigues immenses, à des douleurs incroyables, et à une mort assurée pour les amis, pour la patrie, pour le prince, pour les autels? et n'est-ce

[1] Philip. I. 21. — [2] Coloss. I. 24.

pas une espèce de miracle que ces maximes constantes de courage, de probité, de justice, ne pouvant jamais être abolies, je ne dis pas par le temps, mais par un usage contraire, il y ait, pour le bonheur du genre humain, beaucoup moins de personnes qui les décrient tout à fait, qu'il n'y en a qui les pratiquent parfaitement?

Sans doute il y a au dedans de nous une divine clarté : « Un rayon de vo-« tre face, ô Seigneur, s'est imprimé « en nos âmes : » *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine*[1]. C'est là que nous découvrons, comme dans un globe de lumière, un agrément immortel dans l'honnêteté et la vertu ; c'est la première raison qui se montre à nous par son image ; c'est la vérité elle-même qui nous parle, et qui doit bien nous

[1] Ps. IV. 7.

faire entendre qu'il y a quelque chose en nous qui ne meurt pas, puisque Dieu nous a faits capables de trouver du bonheur, même dans la mort.

Tout cela n'est rien, chrétiens; et voici le trait le plus admirable de cette divine ressemblance. Dieu se connoît et se contemple; sa vie, c'est de se connoître; et parce que l'homme est son image, il veut aussi qu'il le connoisse. Être éternel, immense, infini, exempt de toute matière, libre de toutes limites, dégagé de toute imperfection; chrétiens, quel est ce miracle? Nous qui ne sentons rien que de borné, qui ne voyons rien que de muable, où avons-nous pu comprendre cette éternité? où avons-nous songé cette infinité? O éternité! ô infinité! dit saint Augustin, que nos sens ne soupçonnent seulement pas, par où donc es-tu entrée dans nos âmes! Mais si nous sommes tout corps

et tout matière, comment pouvons-nous concevoir un esprit pur? et comment avons-nous pu seulement inventer ce nom?

Je sais ce que l'on peut dire en ce lieu, et avec raison, que, lorsque nous parlons de ces esprits, nous n'entendons pas trop ce que nous disons : notre foible imagination, ne pouvant soutenir une idée si pure, lui présente toujours quelque petit corps pour la revêtir. Mais après qu'elle a fait son dernier effort pour les rendre bien subtiles et bien déliés, ne sentez-vous pas en même temps qu'il sort du fond de notre âme une lumière céleste qui dissipe tous ces fantômes, si minces et si délicats que nous ayons pu les figurer? Si vous la pressez davantage, et que vous lui demandiez ce que c'est, une voix s'élèvera du centre de l'âme : « Je ne sais « pas ce que c'est, mais néanmoins ce

« n'est pas cela. » Quelle force, quelle énergie, quelle secrète vertu sent en elle-même cette âme, pour se corriger, se démentir elle-même, et pour oser rejeter tout ce qu'elle pense? qui ne voit qu'il y a en elle un ressort caché qui n'agit pas encore de toute sa force, et lequel, quoiqu'il soit contraint, quoiqu'il n'ait pas son mouvement libre, fait bien voir par une certaine vigueur qu'il ne tient pas tout entier à la matière, et qu'il est comme attaché par sa pointe à quelque principe plus haut?

Il est vrai, chrétiens, je le confesse, nous ne soutenons pas longtemps cette noble ardeur; ces belles idées s'épaississent bientôt, et l'âme se replonge bientôt dans sa matière. Elle a ses foiblesses, elle a ses langueurs, et permettez-moi de le dire, car je ne sais plus comment m'exprimer, elle a des grossièretés incompréhensibles, qui, si elle

n'est éclairée d'ailleurs, la forcent presque elle-même de douter de ce qu'elle est. C'est pourquoi les sages du monde voyant l'homme, d'un côté si grand, de l'autre si méprisable, n'ont su ni que penser ni que dire d'une si étrange composition. Demandez aux philosophes profanes ce que c'est que l'homme : les uns en feront un Dieu, les autres en feront un rien; les uns diront que la nature le chérit comme une mère, et qu'elle en fait ses délices; les autres, qu'elle l'expose comme une marâtre, et qu'elle en fait son rebut : et un troisième parti, ne sachant plus que deviner touchant la cause de ce grand mélange, répondra qu'elle s'est jouée en unissant deux pièces qui n'ont nul rapport, et ainsi que par une espèce de caprice elle a formé ce prodige qu'on appelle l'homme.

Vous jugez bien, messieurs, que ni

les uns ni les autres n'ont donné au but, et qu'il n'y a plus que la foi qui puisse expliquer une si grande énigme. Vous vous trompez, ô sages du siècle : l'homme n'est pas les délices de la nature, puisqu'elle l'outrage en tant de manières : l'homme ne peut non plus être son rebut, puisqu'il a quelque chose en lui qui vaut mieux que la nature elle-même ; je parle de la nature sensible. D'où vient donc une si étrange disproportion? faut-il, chrétiens, que je vous le dise? et ces masures mal assorties, avec ces fondements si magnifiques, ne crient-elles pas assez haut que l'ouvrage n'est pas en son entier? Contemplez cet édifice, vous y verrez des marques d'une main divine ; mais l'inégalité de l'ouvrage vous fera bientôt remarquer ce que le péché a mêlé du sien. O Dieu! quel est ce mélange? J'ai peine à me reconnoître ; peu s'en faut

que je ne m'écrie avec le prophète : *Hæccine est urbs perfecti decoris, gaudium universæ terræ*[1] ? Est-ce là cette Jérusalem? « Est-ce là cette ville? est-ce « là ce temple, l'honneur et la joie de « toute la terre? » Et moi je dis : « Est-« ce là cet homme fait à l'image de « Dieu, le miracle de sa sagesse, et le « chef-d'œuvre de ses mains? »

C'est lui-même, n'en doutez pas. D'où vient donc cette discordance? et pourquoi vois-je ces parties si mal rapportées? C'est que l'homme a voulu bâtir à sa mode sur l'ouvrage de son Créateur, et il s'est éloigné du plan : ainsi, contre la régularité du premier dessein, l'immortel et le corruptible, le spirituel et le charnel, l'ange et la bête, en un mot, se sont trouvés tout à coup unis. Voilà le mot de l'énigme, voilà le

[1] Thren. II. 15.

dégagement de tout l'embarras : la foi nous a rendus à nous-mêmes, et nos foiblesses honteuses ne peuvent plus nous cacher notre dignité naturelle.

Mais, hélas ! que nous profite cette dignité ? Quoique nos ruines respirent encore quelque air de grandeur, nous n'en sommes pas moins accablés dessous ; notre ancienne immortalité ne sert qu'à nous rendre plus insupportable la tyrannie de la mort ; et quoique nos âmes lui échappent, si cependant le péché les rend misérables, elles n'ont pas de quoi se vanter d'une éternité si onéreuse. Que dirons-nous, chrétiens ? que répondrons-nous à une plainte si pressante ? Jésus-Christ y répondra dans notre évangile. Il vient voir le Lazare décédé, il vient visiter la nature humaine qui gémit sous l'empire de la mort : ah ! cette visite n'est pas sans cause : c'est l'ouvrier même qui vient en per-

sonne pour reconnoître ce qui manque à son édifice; c'est qu'il a dessein de le réformer suivant son premier modèle : *Secundum imaginem ejus qui creavit illum* [1], « selon l'image de celui qui l'a « créé. »

O âme remplie de crimes, tu crains avec raison l'immortalité qui rendroit ta mort éternelle ! Mais voici en la personne de Jésus-Christ la résurrection et la vie [2] : qui croit en lui, est déjà vivant d'une vie spirituelle et intérieure, vivant par la vie de la grâce qui attire après elle la vie de la gloire : mais le corps est cependant toujours sujet à la mort. O âme, console-toi : si ce divin architecte, qui a entrepris de te réparer, laisse tomber pièce à pièce ce vieux bâtiment de ton corps, c'est qu'il veut te le rendre en meilleur état, c'est qu'il veut le

[1] Coloss. III. 10. — [2] Joan. XI. 25. 26.

rebâtir dans un meilleur ordre ; il entrera pour un peu de temps dans l'empire de la mort, mais il ne laissera rien entre ses mains, si ce n'est la mortalité.

Ne vous persuadez pas que nous devions regarder la corruption, selon les raisonnements de la médecine, comme une suite naturelle de la composition et du mélange. Il faut élever plus haut nos esprits, et croire, selon les principes du christianisme, que ce qui engage la chair à la nécessité d'être corrompue, c'est qu'elle est un attrait au mal, une source de mauvais désirs, enfin une « chair de péché [1], » comme parle le saint apôtre. Une telle chair doit être détruite, je dis même dans les élus ; parce qu'en cet état de chair de péché elle ne mérite pas d'être réunie à une âme bienheureuse, ni d'entrer dans le

[1] Rom. VIII. 3.

royaume de Dieu : « La chair et le sang « ne peuvent posséder le royaume de « Dieu : » *Caro et sanguis regnum Dei possidere non possunt* [1]. Il faut donc qu'elle change sa première forme afin d'être renouvelée, et qu'elle perde tout son premier être, pour en recevoir un second de la main de Dieu. Comme un vieux bâtiment irrégulier qu'on néglige de réparer, afin de le dresser de nouveau dans un plus bel ordre d'architecture ; ainsi cette chair toute déréglée par le péché et la convoitise, Dieu la laisse tomber en ruine, afin de la refaire à sa mode, et selon le premier plan de sa création : elle doit être réduite en poudre, parce qu'elle a servi au péché.

Ne vois-tu pas le divin Jésus qui fait ouvrir le tombeau? c'est le prince qui fait ouvrir la prison aux misérables cap-

[1] I. Cor. xv. 50.

tifs. Les corps morts qui sont enfermés dedans, entendront un jour sa parole, et ils ressusciteront comme le Lazare : ils ressusciteront mieux que le Lazare, parce qu'ils ressusciteront pour ne mourir plus, et que la mort, dit le Saint-Esprit, sera noyée dans l'abîme, pour ne paroître jamais : *Et mors ultra non erit*[1].

Que crains-tu donc, âme chrétienne, dans les approches de la mort? peut-être qu'en voyant tomber ta maison tu appréhendes d'être sans retraite? mais écoute le divin apôtre. « Nous savons, » nous savons, dit-il, nous ne sommes pas induits à le croire par des conjectures douteuses, mais nous le savons très-assurément et avec une entière certitude, « que si cette maison de terre « et de boue, dans laquelle nous habi-

[1] Apoc. XXI. 4.

« tons, est détruite, nous avons une « autre maison qui nous est préparée au « ciel. » O conduite miséricordieuse de celui qui pourvoit à nos besoins! Il a dessein, dit excellemment saint Jean Chrysostome, de réparer la maison qu'il nous a donnée : pendant qu'il la détruit et qu'il la renverse pour la refaire toute neuve, il est nécessaire que nous délogions; car que ferions-nous dans cette poudre, dans ce tumulte, dans cet embarras? Et lui-même nous offre son palais; il nous donne un appartement, pour nous faire attendre en repos l'entière réparation de notre ancien édifice.





SERMON

SUR

L'IMPORTANCE DU SALUT,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

Hora est jam nos de somno surgere.

Il est temps désormais que nous nous réveillions de notre sommeil. (*Rom.* XIII. 11.)

Ne croira-t-on, si je le dis, que presque toute la nature humaine est endormie, et qu'au milieu de cette action si vive et si empressée qui paroît principalement à la cour, la plupart des hommes languissent au dedans du cœur dans une mortelle léthargie? Nul ne veille véritablement, que celui qui est

attentif à son salut. Et s'il est ainsi, chrétiens, qu'il y en a, dans cet auditoire, qu'un profond sommeil appesantit! qu'il y en a qui, en prêtant l'oreille n'entendent pas, et ne voient pas en ouvrant les yeux, et qui peut-être malheureusement ne se réveilleront pas encore à mon discours! C'est l'intention de l'Église de les tirer aujourd'hui de ce pernicieux assoupissement. C'est pourquoi elle nous lit, dans les saints mystères de ce jour, l'histoire du jugement dernier; lorsque la nature, étonnée de la majesté de Jésus-Christ, rompra tout le concert de ses mouvements, et qu'on entendra un bruit tel qu'on peut se l'imaginer parmi de si effroyables ruines et dans un renversement si affreux. Quiconque ne s'éveille pas à ce bruit terrible, est trop profondément assoupi, et il dort d'un sommeil de mort. Toutefois, si nous y sommes

sourds, l'Église, pour nous exciter davantage, fait encore retentir à nos oreilles la parole de l'apôtre. Le grand Paul mêle sa voix au bruit confus de l'univers, et nous dit d'un ton éclatant : « O fidèles ! l'heure est venue de nous « éveiller : » *Hora est jam nos de somno surgere*. Ainsi je ne crois pas quitter l'Évangile, mais en prendre l'intention et l'esprit, quand j'interprète l'épître que l'Église lit en ce jour. Fasse celui pour qui je parle, que j'annonce avec tant de force ses menaces et ses jugements, que ceux qui dorment dans leurs péchés se réveillent et se convertissent? C'est la grâce que je lui demande par les prières de la sainte Vierge.

C'est une vérité constante que l'Écriture a établie et que l'expérience a justifiée, que la cause de tous les crimes et de tous les malheurs de la vie humaine,

c'est le défaut d'attention et de vigilance. Si les justes tombent si souvent, perdent la grâce après une longue persévérance, c'est qu'ils s'endorment dans la vue de leurs bonnes œuvres. Ils pensent avoir vaincu tout à fait leurs mauvais désirs ; la confiance qu'ils ont en ce calme fait qu'ils abandonnent le gouvernail, c'est-à-dire qu'ils perdent l'attention à eux-mêmes et à la prière. Ainsi ils périssent misérablement, et, pour avoir cessé de veiller, ils perdent en un moment tout le fruit de tant de travaux. Mais si l'attention et la vigilance est si nécessaire aux justes pour prévenir leur chute funeste, combien en ont besoin les pécheurs pour s'en relever et pour réparer leurs ruines ! C'est pourquoi de tous les préceptes que le Saint-Esprit a donnés aux hommes, il n'y en a aucun que le Fils de Dieu ait répété plus souvent, que les saints apô-

tres aient inculqué avec plus de force, que celui de veiller sans cesse. Toutes les épîtres, tous les évangiles, toutes les pages de l'Écriture sont pleines de ces paroles : « Veillez, priez, prenez garde, « soyez prêts à toutes les heures, parce « que vous ne savez pas à laquelle vien- « dra le Seigneur. » En effet, faute de veiller à notre salut et à notre conscience, notre ennemi qui n'est que trop vigilant, et nos passions qui ne sont que trop attentives à leurs objets, nous surprennent, nous emportent, nous mettent entièrement sous le joug, et traînent nos âmes captives devant le redoutable tribunal de Jésus-Christ, avant que nous ayons seulement songé à en prévenir les rigueurs par la pénitence. C'est ce dangereux assoupissement que craignoit le divin Psalmiste, lorsqu'il faisoit cette prière : « Éclairez mes « yeux, ô Seigneur, de peur que je

« m'endorme dans la mort[1]. » C'est pour prévenir l'effet de cette mortelle léthargie, que l'apôtre nous dit aujourd'hui : « Mes frères, l'heure est venue « de vous réveiller de votre sommeil. »

Et moi, pour suivre ses intentions, je combattrai tout ensemble le sommeil et la langueur : le sommeil, qui nous rend insensibles ; la langueur, qui, nous empêchant de nous éveiller tout à fait et de nous lever promptement, nous replonge de nouveau dans le sommeil. Je vous montrerai en deux points, premièrement, chrétiens, que ceux-là sont trop nonchalamment et trop malheureusement endormis, qui ne pensent pas à Dieu ni à sa justice ; secondement, que l'heure est venue de nous réveiller de ce sommeil, et que cette heure, c'est l'heure même où nous

[1] Ps. XII. 4.

sommes présentement, et celle où je vous excite et où je vous parle. Ainsi, après avoir éveillé ceux qui dorment dans leurs péchés, je tâcherai de vaincre les délais de ceux qui disputent trop longtemps avec leur paresse. Voilà simplement et en peu de mots le partage de mon discours. Donnez-moi du moins vos attentions dans un discours où il s'agit de l'attention elle-même.

PREMIER POINT.

Afin que personne ne croie que c'est un crime léger de ne penser pas à Dieu, ou d'y penser sans considérer combien c'est une chose terrible de tomber entre ses mains, j'entreprends de vous faire voir que ce crime est une espèce d'athéisme.

Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus, dit le psaume LII. « L'insensé a dit

« en son cœur : « Il n'y a point de Dieu. » Les saints Pères nous enseignent que nous pouvons nous rendre coupables en plusieurs façons de cette erreur insensée, par erreur, par volonté, par oubli. Il y a, en premier lieu, les athées et les libertins, qui disent ouvertement que les choses vont au hasard et à l'aventure, sans ordre, sans gouvernement, sans conduite supérieure. Insensés, qui, dans l'empire de Dieu, parmi ses ouvrages, parmi ses bienfaits, osent dire qu'il n'est pas, et ravir l'être à celui par lequel subsiste toute la nature! La terre porte peu de tels monstres; les idolâtres mêmes et les infidèles les ont en horreur. Et lorsque dans la lumière du christianisme on en découvre quelqu'un, on en doit estimer la rencontre malheureuse et abominable. Mais que l'homme de plaisir, sensuel, qui laisse dominer les sens et ne songe

qu'à les satisfaire, prenne garde que Dieu ne le livre tellement à leur tyrannie, qu'à la fin il vienne à croire que ce qui n'est pas sensible n'est pas réel ; que ce qu'on ne voit ni ne touche n'est qu'une ombre et un fantôme ; et que, les idées sensibles prenant le dessus, toutes les autres ne paroissent douteuses ou tout à fait vaines : car c'est là que sont conduits insensiblement ceux qui laissent dominer les sens et ne pensent qu'à les satisfaire. On en voit d'autres, dit le docte Théodoret[1], qui ne viennent pas jusqu'à cet excès, de nier la Divinité ; mais qui, pressés et incommodés dans leurs passions déréglées, par ses lois qui les contraignent, par ses ménaces qui les étonnent, par la crainte de ses jugements qui les trouble, désireroient que Dieu ne fût pas ; bien

[1] In Ps. LII. t. I. p. 603.

plus, ils voudroient pouvoir croire que Dieu n'est qu'un nom, et disent dans leur cœur, non par persuasion, mais par désir : *Non est Deus*, « Il n'y a point « de Dieu : » Ils voudraient pouvoir réduire au néant cette source féconde de l'être. « Ingrats et insensés, dit saint « Augustin, qui, parce qu'ils sont déré- « glés, voudroient détruire la règle, et « souhaitent qu'il n'y ait ni loi ni jus- « tice : » *Qui dum nolunt esse justi, nolunt esse veritatem qua damnantur injusti*[1]. Je laisse encore ceux-ci, et je veux croire qu'aucuns de mes auditeurs ne sont si dépravés et si corrompus. Je viens à une troisième manière de dire que Dieu n'est pas, de laquelle nous ne pourrons pas nous excuser.

Voici le principe que je pose. Ce à quoi nous ne daignons penser est

[1] In Joan. tr. xc. n. 3. t. III. col. 721.

comme nul à notre égard. Ceux-là donc disent en leur cœur que Dieu n'est pas, qui ne le jugent pas digne qu'on pense à lui sérieusement. A peine sont-ils attentifs à sa vérité quand on prêche, à sa majesté quand on sacrifie, à sa justice quand il frappe, à sa bonté quand il donne; enfin qui le comptent tellement pour rien, qu'ils pensent en effet n'avoir rien à craindre, tant qu'ils n'ont que lui pour témoin. Qui de nous n'est pas de ce nombre? Qui n'est pas arrêté dans ses entreprises par la rencontre d'un homme qui n'est pas de son secret ni de sa cabale? Et cependant, ou nous méprisons, ou nous oublions le regard de Dieu. N'apportons pas ici l'exemple de ceux qui roulent en leur esprit quelque vol ou quelque meurtre : tout ce qu'ils rencontrent les trouble, et la lumière du jour et leur ombre propre leur fait peur. Ils ont peine à

porter eux-mêmes l'horreur de leur funeste secret; ils vivent cependant dans une souveraine tranquillité des regards de Dieu. Laissons ces tragiques attentats; disons ce qui se voit tous les jours. Quand vous déchirez en secret ceux que vous caressez en public; quand vous les percez de cent plaies mortelles par les coups incessamment redoublés de votre dangereuse langue; quand vous mêlez artificieusement le vrai et le faux pour donner de la vraisemblance à vos histoires malicieuses; quand vous violez le sacré dépôt du secret qu'un ami trop simple a versé tout entier dans votre cœur, et que vous faites servir à vos intérêts sa confiance, qui vous obligeoit à penser aux siens, combien prenez-vous de précautions pour ne point paroître! combien regardez-vous à droite et à gauche! Et si vous ne voyez pas de témoin qui puisse vous reprocher

votre lâcheté dans le monde, si vous avez tendu vos piéges si subtilement qu'ils soient imperceptibles aux regards humains, vous dites : « Qui nous a « vus? » *Narraverunt ut absconderent laqueos; dixerunt : Quis videbit eos*[1]*?* comme dit le divin Psalmiste. Vous ne comptez donc pas parmi les voyants celui qui habite aux cieux? Et cependant entendez le même Psalmiste : « Quoi! celui qui a formé l'oreille n'é- « coute-t-il pas? et celui qui a fait les « yeux est-il aveugle? » *Qui plantavit aurem non audiet? aut qui finxit oculum non considerat*[2]? Pourquoi ne songez-vous pas qu'il est tout vue, tout ouïe, tout intelligence? que vos pensées lui parlent, que votre cœur lui découvre tout, que votre propre conscience est sa surveillante et son témoin contre

[1] Ps. LXIII. 5. — [2] Ps. XCIII. 9.

vous-même? Et cependant sous ces yeux si vifs, sous ces regards si perçants, vous jouissez sans inquiétude du plaisir d'être caché, vous vous abandonnez à la joie, et vous vivez en repos parmi vos délices criminelles, sans songer que celui qui vous les défend, et qui vous en a laissé tant d'innocentes, viendra quelque jour inopinément troubler vos plaisirs d'une manière terrible par les rigueurs de son jugement, lorsque vous l'attendrez le moins! N'est-ce pas manifestement le compter pour rien, et dire en son cœur insensé : « Il n'y a « point de Dieu. » *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus.*

Quand je recherche les causes profondes d'un si prodigieux oubli, et que je considère en moi-même d'où vient que l'homme, si sensible à ses intérêts et si attentif à ses affaires, perd néanmoins de vue si facilement la chose du

monde la plus nécessaire, la plus redoutable et la plus présente, c'est-à-dire Dieu et sa justice, voici ce qui me vient en la pensée. Je trouve que notre esprit, dont les bornes sont si étroites, n'a pas une assez vaste compréhension pour s'étendre hors de son enceinte; c'est pourquoi il n'imagine vivement que ce qu'il ressent en lui-même, et nous fait juger des choses qui nous environnent par notre propre disposition. Celui qui est en colère croit que tout le monde est ému de l'injure que lui seul ressent, pendant qu'il en fatigue toutes les oreilles. On voit que le paresseux, qui laisse aller toutes choses avec nonchalance, ne s'imagine jamais combien vive est l'activité de ceux qui attaquent sa fortune. Pendant qu'il dort à son aise et qu'il se repose, il croit que tout dort avec lui, et n'est réveillé que par le coup. C'est une illusion semblable,

mais bien plus universelle, qui persuade à tous les pécheurs que, pendant qu'ils languissent dans l'oisiveté, dans le plaisir, dans l'impénitence, la justice divine languit aussi, et qu'elle est tout à fait endormie. Parce qu'ils ont oublié Dieu, ils pensent aussi que Dieu les oublie : *Dixit enim in corde suo : Oblitus est Deus*[1] : « Car il a dit en son cœur : « Dieu l'a oublié. » Mais leur erreur est extrême ; si Dieu se tait quelque temps, il ne se taira pas toujours. « Je veille- « rai, dit-il, sur les pécheurs, pour leur « mal et non pour leur bien : » *Vigilabo super eos in malum et non in bonum*[2]. « Je me suis tu, dit-il ailleurs, j'ai gardé « le silence, j'ai été patient : j'éclaterai « tout à coup. Longtemps j'ai retenu ma « colère dans mon sein ; à la fin j'enfan- « terai, je dissiperai mes ennemis, et les

[1] Ps. IX. 34. — [2] Jer. XLIV. 27.

« envelopperai tous ensemble dans une « même vengeance : » *Tacui semper, silui, patiens fui ; sicut parturiens loquar, dissipabo et absorbebo simul*[1]. Par conséquent, chrétiens, ne prenons pas son silence pour un aveu, ni sa patience pour un pardon, ni sa longue dissimulation pour un oubli, ni sa bonté pour une foiblesse. Il attend, parce qu'il est miséricordieux ; et si l'on méprise ses miséricordes, souvent il attend encore et ne presse pas sa vengeance, parce qu'il sait que ses mains sont inévitables. Comme un roi[2] qui sent son trône affermi et sa puissance établie, apprend qu'il se machine dans son État des pratiques contre son service, de se-

[1] Is. XIII. 14. — [2] « Semblable à celui qui nous honore de son audience. » Ces mots, qui désignent que ce sermon a dû être prêché devant le roi, sont effacés dans le manuscrit de l'auteur. (Édit. de Déforis.)

crets desseins de révolte; car il est malaisé de tromper un roi qui a les yeux ouverts et qui veille : il pourroit étouffer dans sa naissance cette cabale découverte; mais, assuré de lui-même et de sa propre puissance, il est bien aise de voir jusqu'où iront les téméraires complots de ses sujets infidèles, et ne précipite pas sa juste vengeance jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au terme fatal où il a résolu de les arrêter. Ainsi, et à plus forte raison, ce Dieu tout-puissant, qui du centre de son éternité développe tout l'ordre des siècles, et qui, sage dispensateur des temps, a fait la destination de tous les moments devant l'origine des choses, n'a rien à précipiter. Ceux-là se hâtent et se précipitent, dont les conseils sont dominés par la rapidité des occasions et emportés par la fortune. Il n'en est pas ainsi du Tout-Puissant. Les pécheurs sont sous ses

yeux et sous sa main. Il sait le temps qu'il leur a donné pour se repentir, et celui où il les attend pour les confondre. Cependant qu'ils mêlent le ciel et la terre pour se cacher, s'ils pouvoient, dans la confusion de toutes choses ; que ces femmes infidèles et ces hommes corrompus et corrupteurs se couvrent eux-mêmes, s'ils peuvent, de toutes les ombres de la nuit ; que ceux qui s'entendent si bien pour conspirer à leur perte, enveloppent leurs intelligences déshonnêtes dans l'obscurité d'une intrigue impénétrable : ils seront découverts au jour arrêté ; leur cause sera portée devant le tribunal de Jésus-Christ, où leur conviction ne pourra être éludée par aucune excuse, ni leur peine retardée par aucunes plaintes.

Mais j'ai à vous découvrir de plus profondes vérités. Je ne prétends pas seulement faire appréhender aux pé-

cheurs les rigueurs du jugement dernier, ni les supplices insupportables du siècle à venir. De peur que le repos où ils sont dans la vie présente ne serve à nourrir en leur cœur aveugle et impénitent l'espérance de l'impunité, le Saint-Esprit nous enseigne que leur repos même est une peine. Pécheurs, soyez ici attentifs. Voici une nouvelle manière de se venger qui n'appartient qu'à Dieu seul : c'est de laisser ses ennemis en repos, et de les punir davantage par leur endurcissement et par leur sommeil léthargique, que s'il exerçoit sur eux un châtiment exemplaire. Il est donc vrai, chrétiens, qu'il arrive souvent qu'à force d'être irrité, Dieu renferme en lui-même toute sa colère; en sorte que les pécheurs, étant étonnés eux-mêmes de leurs longues prospérités et du cours fortuné de leurs affaires, s'imaginent n'avoir rien à craindre, et ne sentent

plus aucun trouble dans leur conscience. Voilà ce pernicieux assoupissement, voilà ce sommeil de mort dont j'ai déjà tant parlé. C'est, mes frères, le dernier fléau que Dieu envoie à ses ennemis; c'est le comble de tous les malheurs, c'est la plus prochaine disposition à l'impénitence finale et à la ruine dernière et irremédiable. Pour l'entendre, il faut remarquer que c'est une excellente maxime des saints docteurs : « Qu'autant que les pécheurs sont rigou- « reux censeurs de leurs vices, autant « Dieu se relâche en leur faveur de la sé- « vérité de ses jugements : » *In quantum non peperceris tibi, in tantum tibi Deus, crede, parcet*[1]. En effet, comme il est écrit que Dieu aime la justice et déteste l'iniquité, tant qu'il y a quelque chose en nous qui crie contre les péchés et

[1] Tertull. de Pœnitentia. n. 10.

s'élève contre les vices, il y a aussi quelque chose qui prend le parti de Dieu, et c'est une disposition favorable pour le réconcilier avec nous. Mais dès que nous sommes si malheureux que d'être tout à fait d'accord avec nos péchés; dès que, par le plus indigne des attentats, nous en sommes venus à ce point que d'abolir en nous-mêmes la sainte vérité de Dieu, l'impression de son doigt et de ses lumières, la marque de sa justice souveraine, en renversant cet auguste tribunal de la conscience, qui condamnoit tous les crimes, c'est alors que l'empire de Dieu est détruit, que l'audace de la rébellion est consommée, et que nos maux n'ont presque plus de remèdes. C'est pourquoi ce grand Dieu vivant, qui sait que le souverain bonheur est de le servir et de lui plaire, et que ce qui reste de meilleur à ceux qui se sont éloignés de lui

par leurs crimes, c'est d'être troublés et inquiétés du malheur de lui avoir déplu, après qu'on a méprisé longtemps ses grâces, ses inspirations, ses miséricordieux avertissements, et les coups par lesquels il nous a frappés de temps en temps, non encore pour nous punir à toute rigueur, mais seulement pour nous réveiller, prend enfin cette dernière résolution pour se venger des hommes ingrats et trop insensibles : il retire ses saintes lumières, il les aveugle, il les endurcit; et, leur laissant oublier ses divins préceptes, il fait qu'en même temps ils oublient et leur salut et eux-mêmes. Encore que cette doctrine paroisse assez établie sur l'ordre des jugements de Dieu, je penserai n'avoir rien fait si je ne la prouve clairement : il faut que je vous montre dans son Écriture le progrès d'un si grand mal. Le prophète Isaïe nous le représente

tenant en sa main une coupe, qu'il appelle la coupe de la colère de Dieu : *Bibisti de manu Domini calicem iræ ejus*[1] : « La main du Seigneur vous a « fait boire la coupe de sa colère. » Elle est, dit-il, remplie d'un breuvage qu'il veut faire boire aux pécheurs, mais d'un breuvage fumeux comme d'un vin nouveau qui leur monte à la tête et qui les enivre. Ce breuvage qui enivre les pécheurs, qu'est-ce autre chose, messieurs, que leurs péchés mêmes et leurs désirs emportés, auxquels Dieu les abandonne? Ils boivent comme un premier verre, et peu à peu la tête leur tourne ; c'est-à-dire que, dans l'ardeur de leurs passions, la réflexion à demi éteinte n'envoie que des lumières douteuses. Ainsi l'âme n'est plus éclairée comme auparavant ; on ne voit plus les véri-

[1] Is. LI. 17.

tés de la religion, ni les terribles jugements de Dieu, que comme à travers un nuage épais. C'est ce qui s'appelle dans les Écritures « l'esprit de vertige[1], » qui rend les hommes chancelants et mal assurés. Cependant ils déplorent encore leur foiblesse, ils jettent quelque regard du côté de la vertu qu'ils ont quittée. Leur conscience se réveille de temps en temps, et dit en poussant un secret soupir dans le cœur : « O piété ! ô chasteté !
« ô innocence ! ô sainteté du baptême !
« ô pureté du christianisme ! » Les sens l'emportent sur la conscience : ils boivent encore, et leurs forces se diminuent, et leur vue se trouble. Il leur reste néanmoins quelque connoissance et quelque souvenir de Dieu. Buvez, buvez, ô pécheurs ! buvez jusqu'à la dernière goutte, et avalez tout jusqu'à la lie. Mais que

[1] Is. xix. 14.

trouveront-ils dans ce fond? « Un breu-« vage d'assoupissement, dit le saint « prophète, qui achève de les enivrer « jusqu'à les priver de tout sentiment : » *Usque ad fundum calicis soporis bibisti, et potasti usque ad fœces*[1]. Et voici un effet étrange : « Je les vois, « poursuit Isaïe, tombés dans les coins « des rues, si profondément assoupis, « qu'ils semblent tout à fait morts : » *Filii tui projecti sunt, dormierunt in capite omnium viarum*[2]. C'est l'image des grands pécheurs, qui, s'étant enivrés longtemps du vin de leurs passions et de leurs délices criminelles, perdent enfin toute connoissance de Dieu et tout sentiment de leur mal. Ils pèchent sans scrupule; ils s'en souviennent sans douleur; ils s'en confessent sans componction; ils y retombent sans crainte; ils y

[1] Is. XIX. 14. — [2] Ibid. 20.

persévèrent sans inquiétude ; ils y meurent enfin sans repentance.

Ouvrez donc les yeux, ô pécheurs, et connoissez l'état où vous êtes. Pendant que vous contentez vos mauvais désirs, vous buvez un long oubli de Dieu, un sommeil mortel vous gagne, vos lumières s'éteignent, vos sens s'affoiblissent. Cependant il se fait contre vous, « dans le cœur de Dieu, un amas « de haine et de colère : » *Thesaurizas tibi iram*[1], comme dit l'apôtre : sa fureur, longtemps retenue, fera tout à coup un éclat terrible. Alors vous serez réveillés par un coup mortel, mais réveillés seulement pour sentir votre supplice intolérable. Prévenez un si grand malheur ; éveillez-vous, l'heure est venue : *Hora est jam nos de sommo surgere.* Éveillez-vous pour écouter l'avertisse-

[1] Rom. II. 5.

ment, de peur qu'on ne vous éveille pour écouter votre sentence. Ne tardez pas davantage : cette heure où je vous parle doit être, si vous êtes sages, l'heure de votre réveil. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Jésus-Christ commande à ses ministres de dénoncer à tous ceux qui diffèrent de jour en jour leur conversion, qu'ils seront surpris infailliblement dans les piéges de la mort et de l'enfer, et qu'à moins de veiller à toutes les heures, il viendra une heure imprévue qui ne leur laissera aucune ressource. Écoutez, non la parole des hommes, mais la parole de Jésus-Christ même, en saint Matthieu et en saint Luc[1] : « Veillez,

[1] Matth. xxiv. 42. et seq. Luc. xii 39. et seq.

« parce que vous ne savez pas à quelle
« heure viendra votre Seigneur. Car sa-
« chez que si le père de famille étoit
« averti de l'heure à laquelle le voleur
« doit venir, sans doute il veilleroit, et
« ne laisseroit pas percer sa maison.
« Vous donc aussi, soyez toujours prêts,
« parce que le Fils de l'homme viendra
« à l'heure que vous ne pensez pas. Qui
« est le serviteur fidèle et prudent que
« son maître a établi sur tous ses ser-
« viteurs, afin qu'il leur distribue dans
« le temps leur nourriture ! Heureux est
« ce serviteur, si son maître, à son ar-
« rivée, le trouve agissant de la sorte !
« Je vous dis en vérité qu'il l'établira
« sur tous ses biens. Mais si ce servi-
« teur est méchant, et qu'il dise en son
« cœur : « Mon maître n'est pas prêt à
« venir, » et qu'il commence à maltrai-
« ter ses compagnons, et à manger, et
« à boire, et à s'enivrer, et à mener

« une vie dissolue, le maître de ce serviteur viendra au jour auquel il ne « s'attend pas, et à l'heure qu'il ne sait « pas, et il le séparera et lui donnera le « partage des infidèles et des hypocrites. « C'est là qu'il y aura des pleurs et des « grincements de dents. »

Cette parabole de l'Évangile nous découvre en termes formels deux vérités importantes : la première que Jésus-Christ a dessein de nous surprendre; la seconde, que le seul moyen qu'il nous donne pour éviter la surprise, c'est de veiller sans relâche. Tel est le conseil de Dieu, et la sage économie que ce grand père de famille a établie dans sa maison. Il a voulu avoir des serviteurs vigilants et perpétuellement attentifs. C'est pourquoi il a disposé de (telle) sorte le cours imperceptible du temps, que nous ne sentons ni sa fuite ni les larcins qu'il nous fait; en sorte que la

dernière heure nous surprend toujours. Il faut ici nous représenter cette illusion trompeuse du temps, et la manière dont il se joue de notre foible imagination. « Le temps, dit saint Augustin[1], est une « foible imitation de l'éternité. » Celle-ci est toujours la même; ce que le temps ne peut égaler par sa consistance, il tâche de l'imiter par la succession. S'il nous dérobe un jour, il en rend subtilement un autre semblable, qui nous empêche de regretter celui que nous venons de perdre. C'est ainsi que le temps nous joue, et nous cache sa rapidité. C'est aussi peut-être en cela que consiste cette malice du temps dont l'apôtre nous avertit par ces mots: « Rachetez « le temps, dit-il, parce que les jours « sont mauvais[2], » c'est-à-dire trompeurs et malicieux. En effet, le temps

[1] In Ps. IX. n. 7. t. IV. — [2] Ephes. V. 16.

nous trompe toujours, parce qu'encore qu'il varie sans cesse, il montre presque toujours un même visage, et que l'année qui est écoulée semble ressusciter dans la suivante. Toutefois, une longue suite nous découvre toute l'imposture. Les rides sur notre front, les cheveux gris, les infirmités, ne font que trop remarquer quelle grande partie de notre être est déjà abîmée et engloutie. Mais, dans de si grands changements, le temps affecte toujours quelque imitation de l'éternité; car, comme c'est le propre de l'éternité de conserver les choses dans le même état, le temps, pour en approcher, ne nous dépouille que peu à peu, et nous mène aux extrémités opposées par une pente si douce et tellement insensible, que nous nous trouvons engagés au milieu des ombres de la mort avant que d'avoir songé comme il faut à notre conversion. Ézéchias ne

sent point écouler son âge, et, dans la quarantième de ses années, il croit qu'il ne fait que de naître : *Dum adhuc ordirer, succidit me*[1] : « Il a coupé la « trame de mes jours, que je ne faisois « que commencer. » Ainsi la malignité trompeuse du temps fait que nous tombons tout à coup, et sans y penser, entre les mains de la mort. Pour nous garantir de cette surprise, Jésus-Christ ne nous a laissé qu'un seul moyen dans la parabole de l'Évangile : c'est celui d'être toujours attentifs et vigilants. « Veillez, dit-il, sans cesse, parce que « vous ne savez à quelle heure viendra « le Seigneur. »

Ici l'on ne peut s'étonner assez de l'aveuglement des hommes, qui ne sont pas moins audacieux que le fut autrefois l'apôtre saint Pierre, lorsqu'il démentit

[1] Is. XXXVIII. 12.

la vérité même. On ne lit point sans étonnement la témérité de ce disciple, qui, lorsque Jésus-Christ lui dit nettement qu'il le reniera trois fois, ose lui répondre en face : « Non, je ne vous « renierai pas[1]. » Mais cessons de nous étonner de son audace, qu'il a expiée par tant de larmes ; étonnons-nous de nous-mêmes et de notre témérité insensée. Jésus-Christ nous a dit à tous en paroles claires : « Si vous ne veillez sans cesse, « je vous surprendrai. » Et nous osons lui répondre : « Non, Seigneur, nous « dormirons à notre aise ; cependant « nous vous préviendrons de quelques « moments, et une prompte confession « nous sauvera de votre colère. » Quoi ! le Fils de Dieu aura dit que la science des temps est l'un des secrets que son Père a réservés en sa puissance[2], et nous

[1] Matth. xxxi. 33. 35. — [2] Act. i. 7.

voudrons percer ce secret impénétrable, et fonder nos espérances sur un mystère si caché, et qui passe de si loin notre connoissance ! Quand Jésus-Christ viendra en sa majesté pour juger le monde, mille événements terribles précéderont ; toute la nature se remuera devant sa face ; et cependant l'univers, menacé de sa ruine totale par un si grand ébranlement, ne laissera pas d'être surpris. Il est écrit que ce dernier jour viendra comme un voleur, et qu'il arrivera sur tous les hommes comme un lacet où ils seront pris inopinément, tant la sagesse de Dieu est profonde à nous cacher ses conseils ! Et nous croirons pouvoir sentir et apercevoir la dissolution de ce corps fragile qui porte sa corruption en son propre sein ! Nous nous trompons, nous nous abusons, nous nous flattons nous-mêmes trop grossièrement. La mort ne viendra

pas de loin avec grand bruit pour nous assaillir. Elle s'insinue avec la nourriture que nous prenons, avec l'air que nous respirons, avec les remèdes mêmes par lesquels nous tâchons de nous en défendre. Elle est dans notre sang et dans nos veines ; c'est là qu'elle a mis ses secrètes et inévitables embûches, dans la source même de la vie. C'est de là qu'elle sortira, tantôt soudaine, tantôt à la suite d'une maladie déclarée, mais toujours surprenante et trop peu prévue. L'expérience le fait assez voir, et Jésus-Christ nous a dit dans son Évangile que Dieu l'a voulu de la sorte. C'est par un dessein prémédité qu'il nous a caché notre dernier jour[1], « afin, « dit saint Augustin, que nous prenions « garde à tous les jours : » *Latet ultimus dies, ut observentur omnes dies*[2].

[1] Act. I, 7. — [2] Serm. XXXIX. n. 1. t. V. col. 199.

Puisqu'il a entrepris de nous surprendre si nous ne veillons, serons-nous plus industrieux à prévenir la main de Dieu qu'il ne sera prompt à frapper son coup? Ou croyons-nous avoir contre lui d'autres précautions et d'autres moyens que celui qu'il nous a donné, de veiller toujours? Quelle folie! quel aveuglement! quel étourdissement d'esprit! et quel nom donnerons-nous à une si haute extravagance?

Permettons néanmoins aux hommes, si vous le voulez, de goûter paisiblement le plaisir de vivre; accordons que la jeunesse puisse se promettre de longs jours, et ne lui envions pas la triste espérance de vieillir. Pensez-vous qu'on doive fonder sa future conversion sur cette attente? Détrompez-vous, chrétiens, et apprenez à vous mieux connoître. Telle est la nature de votre âme et de votre volonté, qu'elle ne peut,

étant libre, être forcée par ses objets; mais elle s'engage elle-même. Elle se fait comme des liens de fer et une espèce de nécessité par ses actes : c'est ce qui s'appelle l'habitude, dont je ne m'étendrai pas à vous décrire la violence trop connue et trop expérimentée. Je veux donc bien vous confesser qu'il y a une certaine ardeur des passions et une force trop violente de la nature que l'âge peut tempérer. Mais cette seconde nature qui se forme par l'habitude, mais cette nouvelle ardeur encore plus tyrannique qui naît de l'accoutumance, le temps ne fait que l'accroître et l'affermir davantage. Quelle folie de laisser fortifier un ennemi qu'on veut vaincre! Ainsi nous nous trompons déplorablement, lorsque nous attendons du temps le remède à nos passions, que la raison nous présente en vain. Si nous n'acquérons par vertu et par un effort

généreux la facilité de les vaincre, c'est une folie manifeste de croire que l'âge nous la donne. Et comme dit sagement l'Ecclésiastique : « La vieillesse ne trou- « vera pas ce que la jeunesse n'a pas « amassé : » *Quæ in juventute tua non congregasti, quomodo in senectute tua invenies*[1] ? Et il n'est pas nécessaire de rappeler ici de bien loin, ni les deux vieillards de Babylone, impudents calomniateurs de la pudique Susanne, ni la déplorable vieillesse de Salomon, autrefois sage. L'expérience du présent nous sauve la peine de rechercher avec soin les exemples des siècles passés. Jetez vous-mêmes les yeux sur vos proches, sur vos amis, sur tous ceux qui vous environnent; vous ne verrez que trop, tous les jours, que les vices ne s'affoiblissent pas avec la nature, et que

[1] Eccli. xxv. 5.

les inclinations ne se changent pas avec la couleur des cheveux. Au contraire, si nous laissons dominer la colère, la vieillesse, bien loin de la modérer, la tournera en aigreur par son chagrin. Et quand on donne tout au plaisir, on ne voit, dit saint Basile, dans l'âge plus avancé, que des idées trop présentes, des désirs trop jeunes, et, pour ne rien dire de plus, des regrets qui renouvellent tous les crimes. Par conséquent ne différez pas et éveillez-vous tout à l'heure, vous qui, refusant à présent de vous convertir, dites que vous vous convertirez quelque jour; désabusez-vous : *Hora est jam*. Car quelle autre heure voulez-vous prendre? En découvrez-vous quelqu'une qui soit plus commode ou plus favorable? Connoissez le secret de votre cœur, et entendez le ressort qui fait mouvoir une machine si délicate.

Je sais que vous êtes libre ; mais toutefois, pour vous exciter, il faut quelque raison qui vous persuade, vous détermine ; et quelle raison plus pressante aurez-vous alors que celle que je vous propose ? Y aura-t-il un autre Jésus-Christ, un autre Évangile, une autre foi, une autre espérance, un autre paradis, un autre enfer ? Que verrez-vous de nouveau qui soit capable de vous ébranler ? Pourquoi donc résistez-vous maintenant ? Pourquoi donc voulez-vous vous imaginer que vous céderez plus facilement en un autre temps ? D'où viendra cette nouvelle force à la vérité, ou cette nouvelle docilité à votre esprit ? Quand cette passion qui vous domine à présent, quand ce secret tyran de votre cœur aura quitté l'empire qu'il a usurpé, vous n'en serez pour cela ni plus dégagé ni plus maître de vous-même. Si vous ne veillez sur vos ac-

tions, il ne fera que céder la place à un autre vice, au lieu de la remettre au légitime Seigneur, qui est Dieu. Il y laissera pour ainsi dire un successeur de sa race, enfant comme lui de la même convoitise. Je veux dire, les péchés se succéderont les uns aux autres, et si vous ne faites quelque grand effort ponr interrompre la suite de cette succession malheureuse, qui ne voit que, d'erreur en erreur et de délai en délai, elle vous mènera jusqu'au tombeau? Connoissez donc que tous ces délais ne sont qu'un amusement manifeste, et qu'il n'y a rien de plus insensé que d'attendre la victoire de nos passions, du temps qui les fortifie.

Mais je n'ai pas dit encore ce que les pécheurs endormis ont le plus à craindre. Pour eux, ils n'appréhendent que la mort subite; et comme ils veulent se persuader, malgré l'expérience et tous

les exemples, que leur vigueur présente les en garantit, ils découvrent toujours du temps devant eux. Mortels téméraires et peu prévoyants, qui croyons que la justice divine n'a qu'un moyen de nous perdre! Non, mes frères, ne le croyez pas; nous sommes souvent condamnés et souvent punis terriblement avant que la vengeance se déclare, avant même que nous la sentions; et certes nous pourrions entendre cette vérité par l'exemple des choses humaines. On ne dit pas toujours aux criminels la misère de leur triste état; souvent on les voit pleins de confiance pendant que leur mort est résolue. Leur sentence n'est pas prononcée; mais elle est déjà écrite dans l'esprit des juges. Tel s'est trouvé perdu à la cour, et entièrement exclu des grâces, dont le crédit subsistoit apparemment. Si la justice des hommes a ses secrets et ses mystères,

la justice divine n'aura-t-elle pas aussi les siens? Oui, sans doute, et bien plus terribles. Mais il faut l'établir par les Écritures. Écoutez donc ce qui est écrit au Deutéronome : « Sachez que le « Seigneur votre Dieu punit inconti- « nent ceux qui le haïssent, et ne dif- « fère pas à les perdre, leur rendant « dans le moment même ce qu'ils mé- « ritent : » *Reddens odientibus se, statim ut disperdat eos; eis ultra non differat, protinus eis restituens quod merentur*[1]. Pesez ces mots : incontinent, sans différer, dans le moment même. Est-il vrai que Dieu punisse toujours de la sorte? Il n'est pas vrai, si nous regardons la vengeance qui éclate; il est vrai, si nous regardons les peines cachées que Dieu envoie à ses ennemis, peines si grandes et si terribles, que je

[1] Deut. VII. 10.

vous ai démontrées dans ma première partie. Celui qui pèche est puni sans retardement, parce que la grâce se retire dans le moment même, parce que sa foi diminue, qu'un péché en attire un autre, et qu'on tombe toujours plus facilement après qu'on est affoibli par une première chute. Telles sont les peines affreuses qui suivent le crime dans l'instant qu'il est commis. C'est que ces hommes corrompus perdent toute crainte de Dieu, c'est-à-dire tout le frein de leur licence; ces femmes achèvent de perdre tout ce qui leur reste de modestie, c'est-à-dire tout l'ornement de leur sexe. Enfin le crime n'a plus pour nous une face étrange qui nous épouvante; mais il est devenu malheureusement familier, et n'étonne plus notre âme endurcie. N'appelez-vous pas cela un grand supplice? Quoi! dit le grand saint Augustin, si lorsque

nous péchons nous étions frappés à l'instant d'une soudaine maladie, si nous perdions la vue, si nos forces nous abandonnoient, nous croirions que Dieu nous punit, et nous aurions un saint empressement d'apaiser sa juste fureur par une prompte pénitence. Ce n'est pas la vue corporelle, mais c'est la lumière de l'âme qui s'éteint en nous : ce n'est pas cette santé fragile que nous perdons; mais Dieu nous livre à nos passions, qui sont nos maladies les plus dangereuses. Nous ne voyons plus, nous ne goûtons plus les vérités de la foi. Aveugles et endurcis, nous tombons dans un assoupissement et dans une insensibilité mortelle; et pendant que Dieu nous y abandonne par une juste punition, nous ne sentons pas sa main vengeresse, et nous croyons qu'il nous pardonne et qu'il nous épargne : *Si quis furtum faciens statim oculum per-*

didisset, omnes dicerent Deum præsentem vindicasse; oculum cordis amisit, et ei pepercisse putatur Deus[1]. Que nous sert de vivre et de subsister aux yeux des hommes, si cependant nous sommes morts, perdus devant Dieu et devant ses anges? *Nomen habes quod vivas, et mortuus es*[2] : « On vous ap« pelle vivant, mais en effet vous êtes « mort. » Pour faire mourir un arbre, il n'est pas toujours nécessaire qu'on le déracine. Voyez ce grand chêne desséché qui ne pousse plus, qui ne fleurit plus, qui n'a plus de glands ni de feuilles : il a la mort dans le sein et dans la racine; il n'en est pas moins ferme sur son tronc, il n'en étend pas moins ses vastes rameaux. Chrétien dont le cœur est en-

[1] S. Aug. in Ps. LVII. n. 18. t. IV. col. 555. — [2] Apoc. III. 1.

durci, voilà ton image. Bois aride, Dieu n'a pas encore frappé ta racine, et ne t'a pas précipité de ton haut pour te jeter dans le feu; mais il a retiré l'esprit de vie.

Craignez donc, pécheur endormi, craignez le dernier endurcissement. Éveillons-nous, il est temps. Pourquoi endurcissez-vous vos cœurs comme Pharaon? Éveillez-vous sans délai, puisque chaque délai aggrave vos peines; car attendez-vous à vous éveiller que vous soyez retourné parmi vos plaisirs? Et quand faut-il que le chrétien veille, sinon quand Jésus-Christ parle? Faites réflexion sur vous-même: pensez-vous être bien loin de cette mortelle léthargie, de cet endurcissement funeste, dont vous êtes menacé si terriblement par tant d'oracles de l'Écriture? Songez à vos premières chutes; votre cœur vous frappoit alors : *Per-*

cussit eum cor David[1] : « David fut « frappé au cœur. » Vos remords étoient plus vifs, et vos retours à Dieu plus fréquents. Vous périssiez; mais souvent vous versiez des larmes sur votre perte, et vos tristes funérailles étoient du moins honorées de quelque deuil. Maintenant vous paroissez confirmé dans votre crime; les saints avertissements ne vous touchent plus, les sacrements vous sont inutiles. Craignez enfin, chrétiens, que Dieu ne vous livre au sens réprouvé, et que votre âme ne devienne un vaisseau cassé et rompu qui ne puisse plus contenir la grâce. C'est de quoi sont menacés par le Saint-Esprit ceux qui profanent les sacrements par leurs rechutes, et qui entretiennent leurs mauvais désirs par leur complaisance. « Je les briserai, dit le Seigneur, comme

[1] II. Reg. XXIV. 10.

« un pot de terre, et les réduirai telle-
« ment en poudre, qu'il ne restera pas
« le moindre fragment sur lequel on
« puisse porter une étincelle de feu, ou
« puiser une goutte d'eau. » *Comminuetur sicut conteritur lagena figuli contritione pervalida; et non invenietur de fragmentis ejus testa in qua portetur igniculus de incendio, aut hauriatur parum aquæ de fovea*[1]. Étrange état de cette âme cassée et rompue! Elle s'approche du sacrement de pénitence et de ce fleuve de grâce qui en découle; il ne lui en demeure pas une goutte d'eau. Elle écoute de saints discours, qui seroient capables d'embraser les cœurs; elle n'en rapporte pas la moindre étincelle. C'est un vaisseau tout à fait brisé et rompu; et si elle ne fait un dernier effort pour rappeler l'es-

[1] Is. xxx. 10.

prit de la grâce et pour exciter la foi endormie, elle périra sans ressource.

Ah! mes frères, j'espère de vous de meilleures choses, encore que je parle ainsi! Quoi! ma parole est-elle inutile? L'esprit de mon Dieu n'agit-il pas? ne se remue-t-il pas quelque chose au fond de vos cœurs? Ah! s'il est ainsi, vous vivez, et votre santé n'est pas déplorée. Ne perdons pas ce moment de force; donnez des regrets, donnez des soupirs; ce sont les signes de vie que le céleste médecin vous demande. Après, laissez agir sa main charitable : « Car pourquoi « voulez-vous périr? Je ne veux point « la mort de celui qui meurt : conver- « tissez-vous et vivez, dit le Seigneur « tout-puissant : » *Et quare moriemini, domus Israel? quia nolo mortem morientis, revertimini et vivite*[2].

[1] Ezech. XVIII. 31. 32.

Mais je n'ai rien fait, chrétiens, d'avoir peut-être un peu excité votre attention au soin de votre salut par la parole de Jésus-Christ et de l'Évangile, si je ne vous persuade de vous occuper souvent de cette pensée. Toutefois ce n'est pas l'ouvrage d'un homme mortel de mettre dans l'esprit des autres ces vérités importantes; c'est à Dieu de les y graver; et comme je n'ai rien fait aujourd'hui que vous réciter ses saintes paroles, je produirai encore, en finissant, ce qu'il a prononcé de sa propre bouche dans le Deutéronome : « Écou-
« tez, Israël; le Seigneur votre Dieu
« est le seul Seigneur. Vous l'aimerez
« de tout votre cœur, de toute vôtre
« âme et de toute votre force. Mettez
« dans votre cœur mes paroles et les
« lois que je vous donne aujourd'hui;
« racontez-les à vos enfants et les mé-
« ditez en vous-même, soit que vous

« soyez assis dans votre maison, soit « que vous marchiez dans le chemin : » *Sedens in domo tua et ambulans in itinere, dormiens atque consurgens*[1]. « En vous couchant et en vous levant, « qu'elles vous soient toujours présentes; « que mes préceptes roulent sans cesse « devant vos yeux, en sorte que vous « ne les perdiez jamais de vue : » *Movebuntur ante oculos tuos ;* non comme un objet mort, qui n'émeut pas, mais comme un objet mouvant qui éveille les sens. Telle est la loi inviolable des anciens que Dieu avoit donnée à nos pères. Pesez-en toutes les paroles. Elle leur commande d'avoir Dieu et ses saints commandements dans le cœur, d'en parler souvent, afin d'en rafraîchir la mémoire ; d'y avoir toujours un secret retour, de ne s'en éloigner point

[1] Deut. VI. 4 et seq.

parmi les affaires; et néanmoins de prendre un temps pour y penser en repos et dans son cabinet avec une application particulière; de s'éveiller et de s'endormir dans cette pensée, afin que, notre ennemi étant toujours attentif à nous surprendre, nous soyons toujours en garde contre ses embûches. Ne me dites pas que cette attention n'est d'usage que pour les cloîtres et pour la vie retirée : ce précepte formel a été écrit pour tout le peuple de Dieu. Les Juifs, tout charnels et grossiers qu'ils sont, reconnoissent encore aujourd'hui que cette obligation indispensable leur est imposée. Si nous prétendons, chrétiens, que ce précepte ait moins de force dans la loi de grâce, et que les chrétiens soient moins obligés à cette attention que les Juifs, nous déshonorons le christianisme, et faisons honte à Jésus-Christ et à l'Évangile. Le faux prophète

des Arabes, dont le paradis est tout sensuel, et dont toute la religion n'est que politique, n'a pas laissé de prescrire à ses malheureux sectateurs d'adorer cinq fois le jour ; et vous voyez combien ils sont ponctuels à cette observance. Les chrétiens se croiront-ils dispensés de penser à Dieu, parce qu'on ne leur a point marqué des heures précises? C'est qu'ils doivent veiller et prier toujours. Le chrétien doit veiller et prier sans cesse, et vivre toujours attentif à son salut éternel. Ne pensez pas que cette pratique vous soit impossible; le passage que j'ai récité vous en donne un infaillible moyen. Si Dieu ordonne aux Israélites de s'occuper perpétuellement de ses saints préceptes, il leur ordonne auparavant de l'aimer et de prendre à cœur son service. Aimez, dit-il, le Seigneur, et mettez en votre cœur ses saintes paroles. Tout ce que

nous avons à cœur nous revient assez de soi-même, sans forcer notre attention, sans tourmenter notre esprit et notre mémoire. Demandez à une mère s'il faut la faire souvenir de son fils unique. Faut-il vous avertir de songer à votre fortune et à vos affaires? Lorsqu'il semble que votre esprit soit ailleurs, n'êtes-vous pas toujours vigilants, et toujours trop vifs et secrètement attentifs sur cette matière, sur laquelle le moindre mot vous éveille? Si vous pouviez prendre à cœur votre salut éternel et vous faire une fois une grande affaire de celle qui devroit être la seule, nos salutaires avertissements ne vous seroient pas un supplice, et vous penseriez de vous-même mille fois le jour à un intérêt de cette importance. Mais, certes, ni nous n'aimons Dieu, ni nous ne songeons à nous-mêmes, et ne sommes chrétiens que de nom. Excitons-

nous enfin, et prenons à cœur notre éternité.

Grand roi, qui surpassez de si loin tant d'augustes prédécesseurs, que nous voyons infatigablement occupé aux grandes affaires de votre État, qui embrassent les affaires de toute l'Europe, je propose à ce grand génie un ouvrage plus important et un objet bien plus digne de son attention : c'est le service de Dieu et votre salut. Car, sire, que vous servira d'avoir porté à un si haut point la gloire de votre France, de l'avoir rendue si puissante par mer et par terre, et d'avoir fait, par vos armes et par vos conseils, que le plus célèbre, le plus ancien, le plus noble royaume de l'univers, soit aussi en toute manière le plus redoutable ; si après avoir rempli tout le monde de votre nom et toutes les histoires de vos faits, vous ne travaillez encore à des œuvres qui soient

comptées devant Dieu, et qui méritent d'être écrites au livre de vie? Votre Majesté n'a-t-elle pas vu dans l'Évangile de ce jour l'étonnement du monde alarmé, dans l'attente du jour effroyable où Jésus-Christ paroîtra en sa majesté? Si les astres, si les éléments, si ces grands ouvrages que Dieu semble avoir voulu bâtir si solidement pour les faire durer toujours, sont menacés de leur ruine, que deviendront les ouvrages qu'auront élevés des mains mortelles? Ne voyez-vous pas ce feu dévorant qui précède la face du juge terrible, qui abolira en un même jour et les villes, et les forteresses, et les citadelles, et les palais, et les maisons de plaisance, et les arsenaux, et les marbres, et les inscriptions, et les titres, et les histoires, et ne fera qu'un grand feu et peu après qu'un amas de cendre de tous les

monuments des rois? Peut-on s'imaginer de la grandeur en ce qui ne sera un jour que de la poussière? Il faut remplir d'autres fastes et d'autres annales.

Dieu, messieurs, fait un journal de notre vie : une main divine écrit ce que nous avons fait et ce que nous avons manqué de faire, écrit notre histoire, qui nous sera un jour représentée et sera représentée à tout l'univers. Songeons donc à la faire belle. Effaçons par la pénitence ce qui nous y couvriroit de confusion et de honte. Éveillons-nous, l'heure est venue. Les raisons de nous presser deviennent tous les jours plus fortes : la mort avance, le péché gagne, l'endurcissement s'accroît; tous les moments fortifient le discours que je vous ai fait, il sera plus pressant encore demain qu'aujourd'hui. L'apôtre le dit à la suite de mon texte : *Propior*

est nostra salus[1] : « Notre salut est « tous les jours plus proche. » Si notre salut s'approche, notre damnation s'approche aussi; l'un et l'autre marchent d'un pas égal. « Car comment échapperons-nous, dit le même apôtre, si « nous négligeons un tel salut? » *Quomodo nos effugiemus, si tantam neglexerimus salutem*[2]? Faisons donc notre salut, puisque Dieu nous envoie un tel Sauveur : Jésus-Christ va venir au monde « plein de grâce et de vérité[3] : » soyons fidèles à sa grâce et attentifs à sa vérité, afin que nous participions à sa gloire.

[1] Rom. XIII. 2. — [2] Hebr. II. 3. — [3] Joan. I. 14.





SERMON

SUR

LA NÉCESSITÉ DE LA PÉNITENCE

PRÊCHÉ A LA COUR.

Jam enim securis ad radicem arborum posita est; omnis ergo arbor non faciens fructum bonum excidetur et in ignem mittetur.

La cognée est déjà à la racine de l'arbre : donc tout arbre qui ne portera pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu.

Quelque effort que nous fassions tous les jours pour faire connoître aux pécheurs l'état funeste de leur conscience, il ne nous est pas possible de les émouvoir, ni par la vue du mal présent qu'ils se font eux-mêmes, ni par

les terribles approches du jugement futur dont Dieu les menace. Le mal présent du péché ne les touche point, parce qu'il ne tombe pas sous leurs sens, auxquels ils abandonnent toute leur conduite. Et si, pour les éveiller dans cet assoupissement léthargique, nous faisons retentir à leurs oreilles cette trompette épouvantable du jugement à venir, qui les jettera dans des peines si sensibles et si cuisantes, cette menace est trop éloignée pour les presser à se rendre : « Cette vision, » disent-ils, chez le prophète Ézéchiel, « ne sera « pas sitôt accomplie : » *In dies multos et in tempora longa iste prophetat*[1]. Ainsi leur malice obstinée résiste aux plus pressantes considérations que nous leur puissions apporter, et rien n'est capable de les émouvoir, parce que le

[1] Ezech. xii. 27.

mal du péché, qui est si présent, n'est pas sensible, et qu'au contraire le mal de l'enfer, qui est si sensible, n'est pas présent. C'est pourquoi la bonté divine, qui ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive, pour effrayer ces consciences malheureusement intrépides, fait élever aujourd'hui, du fond du désert, une voix dont le désert même est ému : *Vox Domini concutientis desertum, et commovebit Dominus desertum Cades*[2] : « La voix du Seigneur ébranle le désert; « le Seigneur remuera et agitera le dé- « sert de Cadès. » C'est la voix de saint Jean-Baptiste, qui, non content de menacer les pécheurs « de la colère qui « doit venir, » *a ventura ira*, sachant que ce qui est éloigné ne les touche pas, leur montre dans les paroles de mon

[1] Ps. XXVIII. 7.

texte la main de Dieu déjà appuyée sur eux, et leur dénonce de près sa vengeance toute présente : *Jam enim securis ad radicem arborum posita est :* « La cognée est déjà mise à la racine « des arbres. » Mais, mes frères, comme cette voix du grand précurseur résonnera en vain au dehors, si le Saint-Esprit ne parle au dedans, prions la divine Vierge qu'elle nous obtienne la grâce d'être émus de la parole de Jean-Baptiste, comme Jean-Baptiste lui-même fut ému dans les entrailles de sa mère par la parole de cette Vierge, lorsqu'elle alla visiter sainte Élisabeth, et lui communiqua dans cette visite une partie de la grâce qu'elle avoit reçue avec plénitude par les paroles de l'ange, que nous allons réciter : *Ave, Maria.*

Faisons paroître à la cour le prédicateur du désert; produisons aujourd'hui un saint Jean-Baptiste avec toute

son austérité. La cour n'est pas inconnue à cet illustre solitaire ; et s'il n'a pas dédaigné de prêcher autrefois dans la cour d'Hérode, il prêchera bien plus volontiers dans une cour chrétienne et religieuse, qui a besoin toutefois et de ses exhortations et de son autorité pour être touchée. Paroissez donc, divin précurseur ; parlez avec cette vigueur plus que prophétique, et faites trembler les pécheurs superbes sous cette terrible cognée, qui porte déjà son coup, non aux branches et aux rameaux, mais au tronc et à la racine de l'arbre, c'est-à-dire à la source même de la vie : *Jam enim securis ad radicem arborum posita est.*

Pour entendre exactement les paroles de ce grand prophète, remarquons, s'il vous plaît, messieurs, qu'il ne nous représente pas seulement ni une main armée contre nous, ni un bras levé pour

nous frapper; le coup, comme vous voyez, a déjà porté, puisqu'il dit que la cognée est à la racine. Mais encore que le tranchant soit déjà entré bien avant, saint Jean toutefois nous menace encore d'un second coup, qui suivra bientôt pour abattre tout à fait l'arbre infructueux; après quoi il ne restera qu'à le jeter dans les flammes : *Omnis ergo arbor non faciens fructum bonum excidetur et in ignem mittetur*[1] : « Tout « arbre donc qui ne porte pas de bon « fruit, sera coupé et jeté au feu. »

En effet, il est certain qu'avant que la justice de Dieu lance sur nos têtes coupables le dernier trait de sa vengeance, nous sommes déjà frappés par le péché même. Une blessure profonde a suivi ce coup, par laquelle notre cœur a été percé; tellement que nous avons

[1] Luc. III 9.

à craindre deux coups infiniment dangereux : le premier, de notre main propre, par le crime ; le second, de la main de Dieu, par sa vengeance ; et ces deux coups suivent nécessairement de la nature même du péché. Et afin que cette vérité soit expliquée par les principes, je suis obligé, messieurs, de bien poser, avant toutes choses, une doctrine que j'ai tirée de saint Augustin, laquelle s'éclaircira davantage par la suite de ce discours : c'est qu'on peut considérer le péché en deux différentes manières et avec deux rapports divers : premièrement, par rapport à la volonté humaine ; secondement, par rapport a la volonté divine. Il est la malheureuse production de la volonté humaine, et il se commet avec insolence contre les ordres sacrés et inviolables de la volonté divine ; il sort donc de l'une et résiste à l'autre. Enfin, ce n'est autre chose,

pour le définir, qu'un mouvement de la volonté humaine contre les règles invariables de la volonté divine.

Ces deux rapports différents produisent deux mauvais effets. Le péché est conçu dans notre sein par notre volonté dépravée; il ne faut donc pas s'étonner s'il y corrompt, s'il y attaque directement le principe de la vie et de la grâce : voilà la première plaie. Mais comme il se forme en nous en s'élevant contre Dieu et contre ses saintes lois, il arme aussi contre nous infailliblement cette puissance redoutable; et c'est ce qui nous attire le second coup, qui nous blesse à mort. Ainsi, pour donner au pécheur la connoissance de tout son mal, il faut lui faire sentir s'il se peut, premièrement, chrétiens, que la cognée l'a déjà frappé, qu'il est entamé bien avant, et qu'il s'est fait par son péché même une plaie profonde : « La cognée

« est déjà mise à la racine des arbres : » *Jam enim securis ad radicem arborum posita est.* Mais il faudra lui montrer ensuite que, s'il diffère de faire guérir cette première blessure, Dieu est tout prêt d'appuyer la main pour le retrancher tout à fait, afin que, s'il ne craint pas le coup qu'il s'est donné par son crime, il appréhende du moins celui que Dieu frappera bientôt par sa justice : « Tout arbre donc qui ne porte « pas de bon fruit sera coupé et jeté « au feu : » *Omnis ergo arbor non faciens fructum bonum excidetur et in ignem mittetur.* Et ce sont ces deux puissantes considérations qui partageront ce discours.

PREMIER POINT.

S'il nous étoit aussi aisé d'inspirer aux hommes la haine de leurs péchés,

comme il nous est aisé de leur faire voir que le péché est le plus grand de tous les maux, nous ne nous plaindrions pas si souvent qu'on résiste à notre parole, et nous aurions la consolation de voir nos discours suivis de conversions signalées. Oui, mes frères, de quelques douceurs que se flattent les hommes du monde en contentant leurs désirs, il nous est aisé de prouver qu'ils se blessent, qu'ils se déchirent, qu'ils se donnent un coup mortel par leurs volontés déréglées. Et pour éclaircir cette vérité dans les formes et par les principes, il faut rappeler ici la définition du péché, que nous avons déjà établie. Nous avons donc dit, chrétiens, que le péché est un mouvement de la volonté de l'homme contre les ordres suprêmes de la sainte volonté de Dieu. Sur ce fondement principal il nous est aisé d'appuyer une belle doctrine de saint

Augustin, qui nous explique admirablement en quoi la malignité du péché consiste[1]. Il dit donc qu'elle est renfermée en une double contrariété, parce que le péché est contraire à Dieu, et qu'il est aussi contraire à l'homme. Contraire à Dieu, il est manifeste, parce qu'il combat ses saintes lois; contraire à l'homme, c'est une suite; à cause que, l'attachant à ses propres inclinations comme à des lois particulières qu'il se fait lui-même, il le sépare des lois primitives et de la première raison à laquelle il est lié par son origine céleste, c'est-à-dire par l'honneur qu'il a de naître l'image de Dieu, et de porter en son âme les traits de sa face, et lui ôte sa félicité qui consiste dans sa conformité avec son auteur.

Il paroît donc, chrétiens, que le péché

[1] De. Civit. Dei. lib. XII. t. VII. col. 302.

est également contraire à Dieu et à l'homme, mais avec cette mémorable différence qu'il est contraire à Dieu, parce qu'il est opposé à sa justice; mais de plus contraire à l'homme, parce qu'il est préjudiciable à son bonheur, c'est-à-dire contraire à Dieu, comme à la règle qu'il combat; et outre cela, mais funestement, contraire à l'homme, comme au sujet qu'il corrompt : à Dieu, comme mauvais; à l'homme, comme nuisible. Et c'est ce qui a fait dire au divin psalmiste, que « celui qui aime « l'iniquité se hait soi-même, » ou, pour traduire mot à mot, qu'il a de l'aversion pour son âme, à cause qu'il y corrompt, avec la grâce, les principes de sa santé, de son bonheur et de sa vie : *Qui autem diligit iniquitatem, odit animam suam*[1].

[1] Psalm. x. 6.

Et certes il est nécessaire que les hommes se perdent eux-mêmes en s'élevant contre Dieu. Car que sont-ils autre chose, ces hommes rebelles, que sont-ils, dit saint Augustin, que des ennemis impuissants : « Ennemis de « Dieu, dit le même saint, par la vo« lonté de lui résister et non par le « pouvoir de lui nuire. » *Inimici Deo resistendi voluntate, non potestate lædendi* [1]. Et de là ne s'ensuit-il pas que la malice du péché, ne trouvant point de prise sur Dieu qu'elle attaque, laisse nécessairement tout son venin dans le cœur de celui qui le commet? Comme la terre, qui élevant des nuages contre le soleil qui l'éclaire, ne lui ôte rien de sa lumière, et se couvre seulement elle-même de ténèbres ; ainsi le pécheur téméraire résistant follement à Dieu, par

[1] De Civ. Dei. ibid.

un juste et équitable jugement, n'a de force que contre lui-même, et ne peut rien que se détruire par son entreprise insensée; il se met en pièces lui-même par l'effort téméraire qu'il fait contre Dieu.

C'est pour cela que le roi prophète a prononcé cette malédiction contre les pécheurs : *Gladius eorum intret in corda ipsorum, et arcus eorum confringatur*[1] : « Que leur épée leur perce le « cœur, et que leur arc soit brisé. » Vous voyez deux espèces d'armes entre les mains du pécheur : un arc pour tirer de loin, un glaive pour frapper de près. L'arc se rompt et est inutile; le glaive porte son coup, mais contre lui-même. Entendons le sens de ces paroles. Le pécheur tire de loin; il tire contre le ciel et contre Dieu, et non-seulement

[1] Ps. XXXVI 16.

les traits n'y arrivent pas, mais encore l'arc se rompt au premier effort. Impie, tu t'élèves contre Dieu, tu te moques des vérités de son Évangile, et tu fais un jeu sacrilége des mystères de sa bonté et de sa justice. Et toi, blasphémateur impudent, profanateur du saint nom de Dieu, qui non content de prendre en vain ce nom vénérable qu'on ne doit jamais prononcer sans tremblement, profères des exécrations qui font frémir toute la nature, et te piques d'être inventif en nouveaux outrages contre cette bonté suprême, si féconde pour toi en nouveaux bienfaits; tu es donc assez furieux pour te prendre à Dieu, à sa providence, de toutes les bizarreries d'un jeu excessif qui te ruine, dans lequel tu ne crains pas de hasarder à chaque coup plus que ta fortune, puisque tu hasardes ton salut et ta conscience. Ou bien, poussé à bout

par tes ennemis, sur lesquels tu n'as point de prise, tu tournes contre Dieu seul ta rage impuissante, comme s'il étoit du nombre de tes ennemis, et encore le plus foible et le moins à craindre, parce qu'il ne tonne pas toujours, et que, meilleur et plus patient que tu n'es ingrat et injurieux, il réserve encore à la pénitence cette tête que tu dévoues par tant d'attentats à sa justice. Tu prends un arc en ta main, tu tires hardiment contre Dieu, et les coups ne portent pas jusqu'à lui, que sa sainteté rend inaccessible à tous les outrages des hommes : ainsi tu ne peux rien contre lui, et ton arc se rompt entre tes mains, dit le saint prophète.

Mais, mes frères, il ne suffit pas que son arc se brise et que son entreprise demeure inutile, il faut que son glaive lui perce le cœur, et que, pour avoir tiré de loin contre Dieu, il se donne de

près un coup sans remède, si Dieu ne le guérit par miracle. C'est la commune destinée de tous les pécheurs. Le péché, qui trouble tout l'ordre du monde, met le désordre premièrement dans celui qui le commet. La vengeance, qui sort du cœur pour tout ravager, porte toujours son premier coup, et le plus mortel, sur ce cœur qui la produit, la nourrit. L'injustice, qui veut profiter du bien d'autrui, fait son essai sur son auteur, qu'elle dépouille de son plus grand bien, qui est la droiture, avant qu'il ait pu ravir et usurper celui des autres. Le médisant ne déchire dans les autres que la renommée, et déchire en lui la vertu même. L'impudicité, qui veut tout corrompre, commence son effet par sa propre source, parce que nul ne peut attenter à l'intégrité d'autrui que par la perte de la sienne. Ainsi tout pécheur est ennemi de soi-même, cor-

rupteur en sa propre conscience du plus grand bien de la nature raisonnable, c'est-à-dire de l'innocence. D'où il s'ensuit que le péché, je ne dis pas dans ses suites, mais le péché en lui-même, est le plus grand et le plus extrême de tous les maux; plus grand sans comparaison que tous ceux qui nous menacent par le dehors, parce que c'est le dérèglement et l'entière dépravation du dedans; plus grand et plus dangereux que les maladies du corps les plus pestilentes, parce que c'est un poison fatal à la vie de l'âme; plus grand que tous les maux qui attaquent notre esprit, parce que c'est un mal qui corrompt notre conscience; plus grand, par conséquent, que la perte de la raison, parce que c'est perdre plus que la raison que d'en perdre le bon usage, sans lequel la raison même n'est plus qu'une folie criminelle. Enfin, pour conclure ce rai-

sonnement, mal par-dessus tous les maux, malheur excédant tous les malheurs, parce que nous y trouvons tout ensemble et un malheur et un crime; malheur qui nous accable, et crime qui nous déshonore; malheur qui nous ôte toute espérance, et crime qui nous ôte toute excuse; malheur qui nous fait tout perdre, et crime qui nous rend coupables de cette perte funeste, et qui [ne] nous laisse [pas même] sujet de nous plaindre.

Après cela, chrétiens, il ne faut pas s'étonner si l'on nous prêche souvent que notre crime devient notre peine. Et je n'ai pas dit sans raison que la cognée qui nous frappe, c'est le péché même, puisqu'il sera dans l'éternité le principal instrument de notre supplice : *Complebo furorem meum in te :* « J'as« souvirai en vous toute ma fureur. » *Et ponam contra te omnes abomina-*

tiones tuas.... Et abominationes tuæ in medio tui erunt.... Et imponam tibi omnia scelera tua[1] : « Et je vous op-« poserai à vous-mêmes toutes vos « abominations.... Et vos abomina-« tions subsisteront au milieu de vous-« mêmes.... Et je vous chargerai du « poids de tous vos forfaits. » Voilà le juste supplice : un homme tout pénétré, tout environné de ses crimes. Et en effet, dit saint Augustin, il ne faut pas se persuader que cette lumière infinie et cette souveraine bonté de Dieu tire d'elle-même et de son sein propre de quoi punir les pécheurs. Dieu est le souverain bien, et de lui-même il ne produit que du bien aux hommes; ainsi, pour trouver les armes par lesquelles il détruira ses ennemis, il se servira de leurs péchés mêmes, qu'il

[1] Ezech. VII. 3. 4. 8.

ordonnera de telle sorte, que ce qui a fait le plaisir de l'homme pécheur deviendra l'instrument d'un Dieu vengeur : *Ne putemus illam tranquillitatem et ineffabile lumen Dei de se proferre, unde peccata puniantur ; sed ipsa peccata sic ordinare, ut quæ fuerunt delectamenta homini peccanti, sint instrumenta Domino punienti*[1]. Et ne me demandez pas, chrétiens, de quelle sorte se fera ce grand changement de nos plaisirs en supplices : la chose est prouvée par les Écritures. C'est le Véritable qui le dit, c'est le Tout-Puissant qui le fait. Et, toutefois, si vous regardez la nature des passions auxquelles vous abandonnez votre cœur, vous comprendrez aisément qu'elles peuvent devenir un supplice intolérable. Elles ont toutes en elles-mêmes

[1] Enar. in ps. VII. n. 16. t. IV. col. 37.

des peines cruelles, des dégoûts, des amertumes ; elles ont toutes une infinité qui se fâche de ne pouvoir être assouvie ; ce qui mêle dans elles toutes des emportements qui dégénèrent en une espèce de fureur non moins pénible que déraisonnable. L'amour impur, s'il m'est permis de le nommer dans cette chaire, a ses incertitudes, ses agitations violentes, et ses résolutions irrésolues, et l'enfer de ses jalousies : *Dura sicut infernus æmulatio*[1] ; et le reste que je ne dis pas. L'ambition a ses captivités, ses empressements, ses défiances et ses craintes, dans sa hauteur même, qui est souvent la mesure de son précipice. L'avarice, passion basse, passion odieuse au monde, amasse non-seulement des injustices, mais encore les inquiétudes avec les trésors. Eh ! qu'y a-t-il donc

[1] Cant. VIII. 6.

de plus aisé que de faire de nos passions une peine insupportable de nos péchés, en leur ôtant, comme il est très-juste, ce peu de douceur par où elles nous séduisent, et leur laissant seulement les inquiétudes cruelles et l'amertume dont elles abondent? Nos péchés contre nous, nos péchés sur nous, nos péchés au milieu de nous : trait perçant contre notre sein, poids insupportable sur notre tête, poison dévorant dans nos entrailles.

Ainsi ne nous flattons pas de l'espérance de l'impunité, pendant que nous portons en nos cœurs l'instrument de notre supplice : *Producam ignem de medio tui qui comedat te*[1] : « Je ferai « sortir du milieu de toi le feu qui dé- « vorera tes entrailles. » Je ne l'enverrai pas de loin contre toi : il prendra dans ta conscience, et ses flammes s'é-

[1] Ezech. XXVIII. 18.

lanceront du milieu de toi, et ce seront tes péchés qui le produiront. Le pensez-vous, chrétiens, que vous fabriquiez, en péchant, l'instrument de votre supplice éternel? cependant vous le fabriquez. Vous avalez l'iniquité comme l'eau; vous avalez des torrents de flammes. Par conséquent, mes frères, malheur sur nous, qui avons péché et ne faisons point pénitence! Le coup est lâché; l'enfer n'est pas loin; ses ardeurs éternelles nous touchent de près, puisque nous en avons en nous-mêmes et en nos propres péchés la source féconde. « La cognée est à la racine. » Ah! quel coup elle t'a donné, puisque tu nourris déjà en ton cœur ce qui fera un jour ton dernier supplice! Autant de péchés mortels, autant de coups redoublés. Aussi l'arbre ne peut-il plus se soutenir; il chancelle, il penche à sa perte par ses habitudes vicieuses, et

bientôt il tombera de son propre poids. Que s'il faut encore un dernier coup, Dieu le lâchera sans miséricorde sur cette racine stérile et maudite. Le pécheur ne se soutient plus; les moindres tentations le font chanceler, les plus légers mouvements lui impriment une pente dangereuse; mais enfin il a pris sa pente funeste par ses mauvaises inclinations : il ne se peut plus relever, et je le vois qui va tomber. Il est vrai que Dieu lui donne encore un peu d'espérance; mais puisqu'il en abuse, je vis éternellement, dit le Seigneur; je ne puis plus souffrir cette dureté : *Finis venit, venit finis.... Fac conclusionem*[1] : « La fin est venue, et il faut conclure. » Je détruirai tous les fondements de cette espérance téméraire; je lâcherai le dernier coup, et coupant jusqu'aux moin-

[1] Ezech. VII. 2. 23.

dres fibres qui soutiennent encore ce malheureux arbre, je le précipiterai de son haut et le jetterai dans la flamme : *Omnis arbor non faciens fructum excidetur et in ignem mittetur :* « Tout « arbre qui ne produit pas de fruit sera « coupé et jeté au feu. » Retirez-vous, de peur d'être accablé de sa chute : ses exemples vous entraîneroient avec lui. Seigneur, donnez-moi de la force ; aidez le travail de mon cœur, qui veut enfanter de vrais pénitents.

SECOND POINT.

Tel que seroit un ennemi implacable, qui, nous ayant dépouillés de tout notre bien, nous attire de plus sur les bras un adversaire puissant auquel nous ne pouvons résister : tel, et encore plus malfaisant, est le péché à l'égard de l'homme ; puisque le péché, chrétiens,

comme je l'ai déjà dit, nous ayant fait perdre le bon usage de la raison, l'emploi légitime de la liberté, la pureté de la conscience, c'est-à-dire tout le bien et tout l'ornement de la créature raisonnable ; pour mettre le comble à nos maux, il arme Dieu contre nous, et nous rend ses ennemis déclarés, contraires à sa droiture, injurieux à sa sainteté, ingrats envers sa miséricorde, odieux à sa justice, et par conséquent soumis à la loi de ses vengeances.

De là nous pouvons comprendre de quelle sorte Dieu est animé, si je puis parler de la sorte, envers les pécheurs impénitents; et je vous dirai, en un mot, car je ne veux point m'étendre à prouver des vérités manifestes, qu'autant qu'il est saint, autant qu'il est juste, autant leur est-il contraire; de sorte qu'il a contre eux une aversion infinie.

Les pécheurs n'entendent pas cette

vérité : pendant qu'à l'ombre de leur bonne fortune et à la faveur des longs délais que Dieu leur accorde, ils s'endorment à leur aise, ils s'imaginent que Dieu dort aussi ; ils pensent qu'il ne songe non plus à les châtier, qu'ils songent à se convertir ; et comme ils ont oublié ses jugements, ils disent dans leur cœur : « Dieu m'a oublié et « ne prend pas garde à mes crimes : » *Dixit enim in corde suo : Oblitus est Deus*[1]. Et, au contraire, ils doivent savoir que la justice divine, qui semble dormir et oublier les pécheurs, leur répugnant, pour ainsi dire, de toute elle-même, est toujours en armes contre eux, et toujours prête à donner le coup par lequel ils périront sans ressource : *Virgam vigilantem ego video*[2] : « Je « vois une verge qui veille. » Et il ne

[1] Ps. IX. 34. — [2] Jerem. I. 11.

faut pas qu'ils se flattent de la bonté infinie de Dieu, de laquelle ils ne connoissent pas la propriété : qu'ils entendent plutôt aujourd'hui que Dieu est bon d'une autre manière qu'ils ne l'imaginent. Il est bon, dit Tertullien, parce qu'il est ennemi du mal ; et il est infiniment bon, parce qu'il en est infiniment ennemi : *Non plene bonus, nisi mali æmulus*[1]. Il ne faut donc pas concevoir en Dieu une bonté foible et qui souffre tout, une bonté insensible et déraisonnable ; mais une bonté vigoureuse, qui exerce l'amour qu'elle a pour le bien par la haine qu'elle a pour le mal, et se montre efficacement bonté véritable en combattant la malice du péché qui lui est contraire : *Ut boni amorem odio mali exerceat, et boni tutelam expugnatione mali impleat*[2]. Par

[1] Adv. Marcion. lib. I. n. 26. — [2] Ibid.

conséquent, chrétiens, Dieu est en acte et en exercice d'une juste aversion contre les pécheurs; ses foudres sont toujours prêts, et sa colère toujours enflammée : c'est pourquoi l'Écriture nous le représente comme tout prêt à frapper. « Toutes ses flèches sont ai-« guisées, dit le saint prophète, et tous « ses arcs bandés et prêts à tirer : » *Sagittæ ejus acutæ, et omnes arcus ejus extenti*[1]. « Ses flèches sont dressées et « ses arcs pointés; » il vise et il désigne l'endroit où il veut frapper. Ainsi sa main vengeresse est bien retenue quelquefois par l'attente du repentir, mais non jamais désarmée, et encore moins endormie; et vous le voyez dans notre Évangile. Non-seulement elle tient toujours cette terrible cognée, mais elle en applique toujours le tran-

[1] Is. v. 28.

chant funeste à la racine de l'arbre ; et il n'y a rien entre eux deux : c'est pourquoi il n'est pas possible que l'arbre subsiste plus longtemps. « Il sera coupé, » dit saint Jean-Baptiste : *excidetur;* ou plutôt, comme nous lisons dans l'original, *exciditur*, dans le temps présent : on le coupe, on le déracine, afin que nous concevions l'action plus présente et plus efficace. Il semble qu'il ne frappe pas : c'est une vengeance occulte ; il livre le pécheur aux passions, au sens réprouvé, etc.

Nous nous trompons, chrétiens, si nous croyons pouvoir subsister longtemps dans cet état misérable. Il est vrai que jusqu'ici la miséricorde divine a suspendu la vengeance et arrêté le dernier coup de la main de Dieu; mais nous n'aurons pas toujours un secours semblable : car enfin, comme dit notre grand prophète, le règne de Dieu

approche, il faut que Dieu règne ; sous le règne de Dieu si saint, si puissant, si juste, il est impossible que l'iniquité demeure longtemps impunie. Disons un mot du règne de Dieu, que saint Jean-Baptiste nous annonce.

« Le Seigneur a régné, dit le roi « prophète ; que la terre s'en réjouisse ; « que les îles les plus éloignées en « triomphent d'aise : « *Dominus regnavit, exsultet terra, lætentur insulæ multæ*[1]. Voilà un règne de douceur et de paix. Mais, ô Dieu ! qu'entends-je dans un autre psaume ? « Le Seigneur « a régné, dit le même prophète, que « les peuples frémissent et s'en courroucent, et que la terre en soit ébran- « lée jusqu'aux fondements : » *Dominus regnavit, irascantur populi; qui sedet super Cherubim, moveatur terra*[2].

[1] Ps. xcvi. 1. — [2] Ps. xcviii. 1.

Voilà ce règne terrible, ce règne de fer et de rigueur, qu'un autre prophète décrit en ces mots : *In manu forti, et in brachio extento, et in furore effuso regnabo super vos*[1] : « Je régnerai en « vous, dit le Seigneur, en vous frap- « pant d'une main puissante et en « épuisant sur vous toute ma colère. »

Dieu ne règne sur les hommes qu'en ces deux manières : il règne sur les pécheurs convertis, parce qu'ils se soumettent à lui volontairement ; il règne sur les pécheurs condamnés, parce qu'il se les assujettit malgré eux. Là est un règne de paix et de grâce, ici un règne de rigueur et de justice ; mais partout un règne souverain de Dieu, parce que là on pratique ce que Dieu commande, ici l'on souffre le supplice que Dieu impose : Dieu reçoit les hommages de

[1] Ezech. xx. 33.

ceux-là, il fait justice des autres. Pécheur, que Dieu appelle à la pénitence et qui résistez à sa voix, vous êtes entre les deux ; ni vous ne faites, ni vous n'endurez ce que Dieu veut ; vous méprisez la loi, et vous n'éprouvez pas la peine ; vous rejetez l'attrait, et vous n'êtes point accablé par la colère. Vous bravez jusqu'à la bonté qui vous attire, jusqu'à la patience qui vous attend ; vous vivez maître absolu de vos volontés, indépendant de Dieu, sans rien ménager de votre part, sans rien souffrir de la sienne ; et il ne règne sur vous ni par votre obéissance volontaire, ni par votre sujétion forcée. C'est un état violent, je vous le dis, chrétiens, encore une fois ; il ne peut pas subsister longtemps. Dieu est pressé de régner sur vous ; car voyez en effet combien il vous presse. Que de douces invitations ! que de menaces terribles ! que de se-

crets avertissements ! que de nuages de loin ! que de tempêtes de près ! Regardez comme il rebute toutes vos excuses ; il ne permet ni à celui-là de mettre fin à ses affaires, ni à cet autre d'aller fermer les yeux à son père[1] : tout retardement l'importune, tant il est pressé de régner sur vous ! S'il ne règne par sa bonté, bientôt, et plus tôt que vous ne pensez, il voudra régner par sa justice : car à lui appartient l'empire, et il se doit à lui-même et à sa propre grandeur d'établir promptement son règne. C'est pourquoi notre grand Baptiste crie dans le désert, et non-seulement les rivages et les montagnes voisines, mais même tout l'univers retentit de cette voix : Faites pénitence, faites pénitence, riches et pauvres, grands et petits, princes et sujets ; que

[1] Luc. IX. 59. 61.

chacun se retire de ses mauvaises voies; « car le règne de Dieu approche : » *Appropinquat enim regnum cœlorum*[1].

Il approche, en effet, messieurs, puisque le Fils de Dieu paroîtra bientôt. Le règne de la bonté approche avec lui, parce qu'il nous apporte en naissant la source des grâces; mais le règne de la justice s'approche et avance d'un même pas, parce qu'elle suit toujours la bonté de près, pour en venger les injures. La grande bonté rejetée attire les grandes rigueurs; les bienfaits méprisés pressent la vengeance et lui préparent la voie, et saint Jean ne vous a pas tu ce conseil de Dieu. Quand il voit paroître Jésus-Christ au monde, c'est alors qu'il commence à dire que la cognée est à la racine. Tout presse Dieu de se venger des ingrats; sa bonté

[1] Matth. III. 2.

le presse, ses bienfaits le pressent; le dirai-je? son attente même le presse; car il n'y a rien qui fasse tant hâter la vengeance, qu'une longue attente frustrée.

Ainsi, je vous conjure, mes frères, ne vous fiez pas au temps qui vous trompe; c'est un dangereux imposteur, qui vous dérobe si subtilement, que vous ne vous apercevez pas de son larcin. Ne regardez pas toujours le temps à venir, considérez votre état présent; ce que le temps semble vous donner, il vous l'ôte; il retranche de vos jours en y ajoutant. Cette fuite et cette course insensible du temps n'est qu'une subtile imposture pour vous mener insensiblement au dernier jour. La jeunesse y arrive précipitamment, et nous le voyons tous les jours. Partant, n'attendez pas de Dieu tout ce que vous prétendez; ne regardez pas les jours qu'il vous peut don-

ner, mais ceux qu'il vous peut ôter; ni seulement qu'il peut pardonner, mais encore qu'il peut punir. Ne fondez pas votre espérance, et n'appuyez pas votre jugement sur une chose qui vous est cachée.

Je n'ignore pas, chrétiens, que Dieu, qui « ne veut pas la mort du pécheur, « mais qu'il se convertisse et qu'il vive[1], » prolonge souvent le temps de la pénitence. Mais il faut juger de ce temps comme des occasions à la cour : chacun attend les moments heureux, les occasions favorables, pour terminer ses affaires. Mais si vous attendez sans vous remuer, si vous ne savez profiter du temps, il passe vainement pour vous, et ne vous apporte en passant que des années qui vous incommodent. Ainsi, dans cette grande affaire de la péni-

[1] Ezech xxx. 11.

tence, celui-là peut beaucoup espérer du temps, qui sait s'en servir et le ménager. Mais celui qui attend toujours et ne commence jamais, voit couler inutilement et se perdre entre ses mains tous ces moments précieux dans lesquels il avoit mis son espérance. Que lui apporte le temps, qu'une plus grande atteinte à sa vie, un plus grand poids à ses crimes, une plus forte attache à ses habitudes?

C'est pour cela que saint Jean-Baptiste ne nous donne aucun relâche : « La cognée, dit-il, est à la racine; tout « arbre qui ne porte pas de bon fruit « sera coupé et jeté au feu; faites donc, « faites promptement de dignes fruits « de pénitence : » *Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ*[1]. Il faut tâcher, chrétiens, que nous tirions aujourd'hui

[1] Luc. III. 8.

quelque utilité de ces salutaires paroles, et que nous n'ayons pas écouté en vain un si grand prédicateur que saint Jean-Baptiste.

Le figuier infructueux[1]. Vous avez eu la pluie, vous avez eu le soleil, vous avez eu la culture : vous n'avez plus à attendre que la cognée et le feu.

Il faut quelque chose de nouveau pour vous émouvoir. Vous avez franchi hardiment les plus puissantes considérations. Cette première tendresse d'une conscience innocente, ah! que vous l'avez endurcie! La pénitence, la communion, vous avez appris à les profaner : cela ne vous touche plus. Les terribles jugements de Dieu, qui avoient autrefois tant de force pour vous émouvoir : vous avez dissipé comme une vaine frayeur l'appréhension que vous

[1] Luc. XIII.

aviez de ce tonnerre, et vous vous êtes accoutumés à dormir tranquillement à ce bruit.

Nous voilà réduits aux miracles. Expérience des pécheurs qu'ils ont laissés toujours les mêmes : *In peccato vestro moriemini*[1] : « Vous mourrez dans vo-« tre péché. »

Faire attention aux choses dites ; point tant songer au prédicateur. Les choses que nous disons sont-elles si peu solides, qu'elles ne méritent de réflexion que par la manière de les dire ? Tant d'heures de grand loisir ! pourquoi sont-elles toutes des heures perdues ? Pourquoi Jésus-Christ n'en aura-t-il pas quelques-unes plutôt qu'un amusement inutile ? Ainsi puisse Jésus-Christ naissant vous combler de grâces ! puissiez-vous recevoir en lui un Sauveur, et non

[1] Joan. VIII. 21.

un juge! puissiez-vous apprendre à sa crèche à mépriser les biens périssables, et acquérir les inestimables richesses que sa glorieuse pauvreté nous a méritées !





SERMON

SUR LA JUSTICE,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

Exsulta satis, filia Sion; jubila, filia Jerusalem ecce Rex tuus venit tibi justus et salvator.

Réjouissez-vous, ô Jérusalem : votre Roi juste et sauveur vient à vous.

La prophétie que j'ai récitée se rapporte manifestement à l'entrée que fait aujourd'hui le Sauveur des âmes dans la ville de Jérusalem. Le prophète, pour célébrer dignement le triomphe de ce Roi de gloire, lui donne ces deux grands éloges, qu'il est juste et qu'il est sauveur, c'est-à-dire qu'il unit en-

semble, pour l'éternelle félicité du genre humain, ces deux qualités vraiment royales ou plutôt vraiment divines, la justice et la bonté.

Au bruit des acclamations que fait retentir le peuple juif en l'honneur de ce Roi juste et sauveur, je me sens invité, messieurs, à vous parler en ce jour de ce puissant appui des choses humaines, je veux dire la justice; et de vous la faire voir comme elle doit être, avec le nécessaire tempérament de la bonté et de la clémence.

De tous les sujets que j'ai traités, celui-ci me paroît le plus profitable; mais je ne puis vous dissimuler qu'il m'étonne par son importance, et m'accable presque de son poids : car encore que la justice soit nécessaire à tous les hommes, dont elle doit faire la loi immuable, il est vrai qu'elle enferme en particulier les principales obligations des

personnes les plus importantes. Et, messieurs, je n'ignore pas avec quelle considération, quel respect et quelle crainte on doit non-seulement traiter, mais encore regarder tout ce qui les touche, même de loin et en général. Mais, sire, votre présence, qui devroit m'étonner dans ce discours, me rassure et m'encourage. Pendant que toute l'Europe admire votre justice, et qu'elle est le plus ferme fondement sur lequel le monde se repose, vos sujets ne connoîtroient pas le bonheur qu'ils ont d'être nés sous votre empire, s'ils appréhendoient de parler devant leur monarque d'une vertu qui fait sa gloire, aussi bien que sa plus puissante inclination. Je confesserai toutefois que, si j'étois dans une place en laquelle il me fût permis de régler mes paroles suivant mes désirs, je me satisferois beaucoup davantage en faisant des panégyriques,

qu'en proposant des instructions : mais comme le lieu où je suis m'avertit que je dois ma voix tout entière au Saint-Esprit qui m'ouvre la bouche, j'exposerai aujourd'hui non point mes pensées, mais ses préceptes, avec cette secrète satisfaction, qu'en récitant ces divins oracles en qualité de prédicateur, je ne laisserai pas de rendre en mon cœur un hommage profond à votre justice, en qualité de sujet. Mais je m'arrête déjà trop longtemps : affermi par cette pensée, je cours où cet Esprit tout-puissant m'appelle ; et je cours premièrement à lui-même, pour lui demander ses lumières par les saintes intercessions de la bienheureuse Vierge. *Ave, Maria.*

Quand je nomme la justice, je nomme en même temps le lien sacré de la société humaine, le frein nécessaire de la licence, l'unique fondement du repos,

l'équitable tempérament de l'autorité, et le soutien favorable de la sujétion. Quand la justice règne, la foi se trouve dans les traités, la sûreté dans le commerce, la netteté dans les affaires, l'ordre dans la police; la terre est en repos, et le ciel même, pour ainsi dire, nous luit plus agréablement et nous envoie de plus douces influences. La justice est la vertu principale et le commun ornement des personnes publiques et particulières : elle commande dans les uns, elle obéit dans les autres; elle renferme chacun dans ses limites; elle oppose une barrière invincible aux violences et aux entreprises. Et ce n'est pas sans raison que le Sage lui donne la gloire de soutenir les trônes et d'affermir les empires; puisque en effet elle affermit non-seulement celui des princes sur leurs sujets, mais encore celui de la raison sur les passions, et celui de Dieu

sur la raison même : *Justitia firmatur solium*[1].

Faisons paroître aujourd'hui cette reine des vertus dans cette chaire royale, ou plutôt dans cette chaire évangélique et divine, où Jésus-Christ qui est appelé par le prophète Joël « le Doc« teur de la justice, » en enseigne les maximes à tout le monde : *Dedit vobis Doctorem justitiæ*[2].

Mais si la justice est la reine des vertus morales, elle ne doit point paroître seule : aussi la verrez-vous dans son trône, servie et environnée de trois excellentes vertus, que nous pouvons appeler ses principales ministres, la constance, la prudence, et la bonté.

La justice doit être attachée aux règles ; autrement elle est inégale dans sa conduite : elle doit connoître le vrai

[1] Prov. xvi. 12. — [2] Joel. ii. 23.

et le faux, dans les faits qu'on lui expose; autrement elle est aveugle dans son application; enfin elle doit se relâcher quelquefois, et donner quelque lieu à l'indulgence; autrement elle est excessive et insupportable dans ses rigueurs. La constance l'affermit dans les règles; la prudence l'éclaire dans les faits; la bonté lui fait supporter les misères et les foiblesses : ainsi la première la soutient, la seconde l'applique, la troisième la tempère; toutes trois la rendent parfaite et accomplie par leur concours. C'est ce que j'espère de vous faire voir dans les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Si je voulais remonter jusqu'au principe, il faudroit vous dire, messieurs, que c'est en Dieu premièrement que se

trouve la justice, et que c'est de cette haute origine qu'elle se répand parmi les hommes ; sans quoi nous ne pourrions soutenir le nom et la dignité de la justice. C'est là que j'aurois à vous exposer avec le grave Tertullien, que « la divine bonté ayant fait tant de « créatures, la justice divine les a or- « données et rangées chacune en sa « place : » *Bonitas operata est mundum, justitia modulata est.... Omnia ut bonitas concepit, ita justitia distinxit*[1]. C'est donc elle qui, ayant partagé proportionnément ces vastes espaces du monde, y a aussi assigné le lieu convenable aux astres, à la terre, aux éléments, pour s'y reposer ou pour s'y mouvoir, suivant qu'il est ordonné par la loi de l'univers, c'est-à-dire par la sage volonté de Dieu : c'est cette

[1] Adversus Marcion. lib. II. n. 12.

même justice qui a aussi donné à la créature raisonnable ses lois particulières dont les unes sont naturelles, et les autres, que nous appelons positives, sont faites, ou pour confirmer, ou pour expliquer, ou enfin pour perfectionner les lumières de la nature.

Là il me seroit aisé de vous faire voir que Dieu étant souverainement juste, il gouverne et le monde en général, et le genre humain en particulier par une justice éternelle; et que c'est cette attache immuable qu'il a à ses propres lois, qui fait remarquer dans l'univers un esprit d'uniformité et d'égalité, qui se soutient de soi-même au milieu des agitations et des variétés infinies de la nature muable. Ensuite nous verrions, messieurs, comme la justice découle sur nous de cette source céleste, pour faire en nos âmes l'un des plus beaux traits de la divine ressemblance; et de

là nous conclurions que nous devons imiter, par un amour ferme et inviolable de l'équité et des lois, cette constante uniformité de la justice divine. D'où il s'ensuit que tout homme juste doit être constant; mais que ceux-là le doivent être plus que tous les autres, qui sont les juges du monde; et qui, étant pour cette raison appelés dans l'Écriture les dieux de la terre, doivent faire reluire dans leur fermeté une image de l'immutabilité de ce premier être, dont ils représentent parmi les hommes la grandeur et la majesté.

Mais comme je me propose de descendre par des principes connus à des vérités de pratique, je laisse toutes ces hautes spéculations, pour vous dire, chrétiens, que la justice étant définie, comme tout le monde sait, « une volonté constante et perpétuelle de « donner à chacun ce qui lui appar-

« tient, » *constans et perpetua voluntas jus suum cuique tribuendi*[1], il est aisé de connoître que l'homme juste doit être ferme, puisque même la fermeté est comprise dans la définition de la justice.

Et certainement, chrétiens, comme par le nom de vertu nous prétendons désigner non quelque acte passager, ou quelque disposition changeante, mais quelque chose de fixe et de permanent, c'est-à-dire une habitude formée : il est aisé de juger que, quelque inclination que nous ayons pour le bien, elle ne mérite pas le nom de vertu jusqu'à ce qu'elle se soit affermie constamment dans notre cœur, et qu'elle ait pris, pour ainsi parler, tout à fait racine. Mais outre cette fermeté que doit tirer la justice du génie commun de la vertu,

[1] Instit. lib. I. tit. I.

elle y est encore obligée par son caractère particulier : à cause qu'elle consiste dans une certaine égalité envers tous, qui demande pour se soutenir, un esprit ferme et vigoureux, qui ne puisse être ébranlé par la complaisance, ni par l'intérêt, ni par aucune autre foiblesse humaine ; et une résolution arrêtée de ne s'écarter jamais des maximes justement posées. Or il est clair que, pour soutenir cette égalité, il faut quelque chose de ferme ; autrement on déclinera tantôt à droite et tantôt à gauche : on regardera les visages contre le précepte de la loi[1] ; c'est-à-dire qu'on opprimera le foible qui est sans défense, et qu'on ne craindra d'entreprendre que contre celui qui a du crédit.

En effet il est remarquable que, si

[1] Lévit. XIX. 15.

l'on ne marche d'un pas égal dans le chemin de la justice, ce qu'on fait même justement devient odieux. Par exemple, si un magistrat n'exagère la rigueur des ordonnances que contre ceux qui lui déplaisent ; si un bon droit lui paroît toujours embrouillé jusqu'à ce que le riche parle ; si le pauvre, quelque effort qu'il fasse, ne peut jamais se faire entendre, et se voit malheureusement distingué d'avec le puissant dans un intérêt qu'ils ont commun : c'est en vain que ce magistrat se vante quelquefois d'avoir bien jugé ; l'inégalité de sa conduite fait que la justice n'avoue pas pour sien, même ce qu'il fait selon les règles : elle a honte de ne lui servir que de prétexte ; et jusqu'à ce qu'il devienne égal à tous, sans acception de personne, la justice qu'il refuse à l'un convainc d'une manifeste partialité celle qu'il se glorifie de rendre à l'autre.

Mais il y a encore une autre raison qui a obligé les jurisconsultes à faire entrer la fermeté dans la définition de la justice; c'est pour l'opposer davantage à son ennemi capital, qui est l'intérêt. L'intérêt, comme vous savez, n'a point de maximes fixes; il suit les inclinations, il change avec les temps, il s'accommode aux affaires : tantôt ferme, tantôt relâché, et ainsi toujours variable. Au contraire, l'esprit de justice est un esprit de fermeté, parce que, pour devenir juste, il faut entrer dans l'esprit qui a fait les lois, c'est-à-dire dans un esprit immortel, qui, s'élevant au-dessus des temps et des affections particulières, subsiste toujours égal, malgré le changement des affaires.

Concluons donc, chrétiens, que la justice doit être ferme et inébranlable : mais pour descendre au détail de ses obligations, disons que le genre humain

étant partagé en deux conditions différentes, je veux dire entre les personnes publiques et les personnes particulières, c'est le devoir commun des uns et des autres de garder inviolablement la justice ; mais que ceux qui ont en main, ou le tout, ou quelque partie de l'autorité publique, ont cela de plus, qu'ils sont obligés d'être fermes, non-seulement à la garder, mais encore à la protéger et à la rendre.

Qui pourroit maintenant vous dire de quelle sorte et par quels artifices l'intérêt attaque l'intégrité de la justice, tente sa pudeur, affoiblit sa force, et corrompt enfin sa pureté? Ce n'est pas un ouvrage fort pénible, que de connoître et de condamner les injustices des autres; nous les voyons détestées par une clameur universelle : mais se détacher de soi-même, pour juger droitement de ses actions, c'est là véri-

tablement le grand effort de la raison et de la justice. Qui nous donnera, chrétiens, non ce point appuyé hors de la terre, que demandoit ce grand géomètre[1], pour la remuer hors de son centre; mais un point hors de nous-mêmes, pour nous regarder d'un même œil que nous regardons les autres, et arrêter dans notre cœur tant de mouvements irréguliers que l'intérêt y fait naître? quelle horreur aurions-nous de nos injustices, de nos usurpations, de nos tromperies! Mais, hélas! où trouverons-nous ce point de détachement, pour sortir nous-mêmes hors de nous-mêmes, et nous voir d'un œil équitable et d'un regard désintéressé? la nature ne le donne pas, nous n'écoutons pas la grâce : c'est pourquoi c'est en vain que la raison dicte, que la loi publie,

[1] Archimède de Syracuse.

que l'Évangile confirme cette loi si naturelle et si divine tout ensemble : « Ne « faites point à autrui ce que vous ne « voulez pas qui vous soit fait[1]. » Nul ne veut sortir de soi-même pour entrer dans cette mesure commune du genre humain : celui-là, ébloui de sa fortune, ne peut se résoudre à descendre de sa superbe hauteur, pour se mesurer avec personne. Mais pourquoi parler ici de la grandeur? chacun se fait grand à ses yeux, chacun se tire du pair, chacun a des raisons particulières par lesquelles il se distingue des autres.

Je parle premièrement à tous les hommes, et je leur dis à tous de la part de Dieu : O hommes, quels que vous soyez, et quelque sort qui vous soit échu par l'ordre de Dieu dans le grand partage qu'il a fait du monde, soit que

[1] Tob. IV. 16. Luc. VI. 31.

sa providence vous ait laissés dans le repos d'une vie privée, soit que vous tirant du pair elle ait mis sur vos épaules, avec de grandes charges, de grands périls et de grands comptes à rendre; puisque vous vivez tous en société sous l'empire suprême de Dieu, n'entreprenez rien les uns sur les autres, et écoutez les belles paroles que vous adresse à tous le divin Psalmiste : *Si vere utique justitiam loquimini, recta judicate, filii hominum*[1] : « Si c'est véritable-« ment que vous parlez de la justice, « jugez donc droitement, ô enfants des « hommes. » Permettez-moi, chrétiens, de paraphraser ces paroles, sans me départir toutefois du sens littéral, et de vous dire avec David : O hommes, vous avez toujours à la bouche l'équité et la justice; dans vos affaires, dans vos as-

[1] Ps. LVII. 1.

semblées, dans vos entretiens, on entend partout retentir ce nom sacré; et si peu qu'on vous blesse dans vos intérêts, vous ne cessez d'appeler la justice à votre secours : mais si c'est sincèrement et de bonne foi que vous parlez de la sorte, si vous regardez la justice comme l'unique asile de la vie humaine, et que vous croyiez avoir raison de recourir, quand on vous fait tort, à ce refuge commun du bon droit et de l'innocence, jugez-vous donc vous-mêmes équitablement, et ne vous laissez pas aveugler par votre intérêt; contenez-vous dans les limites qui vous sont données, et ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse. Car, en effet, chrétiens, qu'y a-t-il de plus violent et de plus inique, que de crier à l'injustice, et d'appeler toutes les lois à notre secours, si peu qu'on nous touche, pendant que nous ne crai-

gnons pas d'attenter hautement sur le droit d'autrui; comme si ces lois que nous implorons ne servoient qu'à nous protéger, et non pas à nous instruire de nos obligations envers les autres; et que la justice n'eût été donnée que comme un rempart pour nous couvrir, et non comme une borne posée pour nous arrêter, et comme une barrière pour nous renfermer dans nos devoirs réciproques?

Fuyons un si grand excès; gardons-nous bien d'introduire dans ce commerce des choses humaines cet abus tant réprouvé par les saintes lettres, qui est la perte infaillible du droit et de la justice : deux mesures, deux balances, deux poids inégaux; une grande mesure pour exiger ce qui nous est dû, une petite mesure pour rendre ce que nous devons : car, comme dit le prophète, « c'est une chose abominable devant le

« Seigneur[1]. » Servons-nous de cette mesure commune qui enferme le prochain avec nous dans la même règle de justice; je veux dire : « faisons, chré-« tiens, comme nous voulons qu'on « nous fasse : c'est la loi et les pro-« phètes[2]. » Gardons l'égalité envers tous; et que le pauvre soit assuré par son bon droit, autant que le riche par son crédit, et le grand par sa puissance : gardons-la en toutes choses, et embrassons par un soin égal tout ce que la justice ordonne.

Je ne puis ici m'empêcher de reprendre en passant cet abus commun d'acquitter fidèlement certaines sortes de dettes, et d'oublier tout à fait les autres. Au lieu de savoir connoître ce que doit fournir notre source, et ensuite de dispenser sagement ses eaux par tous

[1] Prov. xx. 23. — [2] Matth. vii. 17.

les canaux qu'il faut remplir, on les fait couler sans ordre toutes d'un côté, et on laisse le reste à sec. Par exemple, les dettes du jeu sont privilégiées; et comme si ses lois étoient les plus saintes et les plus inviolables de toutes, on se pique d'honneur d'y être fidèle : non point pour ne tromper pas, car, au contraire, on ne rougit pas de prendre tous les jours des avantages frauduleux, mais du moins pour payer exactement; pendant qu'on ne craint pas de faire misérablement languir des marchands et des ouvriers qui seuls soutiennent depuis si longtemps cet éclat que je puis bien appeler doublement trompeur et doublement emprunté, puisque vous ne le tirez ni de votre vertu, ni même de votre bourse; dont la famille éplorée, que votre vanité réduit à la faim, crie vengeance devant Dieu contre votre luxe : ou bien, si l'on est soigneux de

conserver du crédit en certaines choses, de peur de faire tarir les ruisseaux qui entretiennent notre vanité, on néglige les vieilles dettes, on ruine impitoyablement les anciens amis; amis malheureux et infortunés, devenus ennemis par leurs bons offices, qu'on ne regarde plus désormais que comme des importuns qu'on veut réduire, en les fatiguant, à des accommodements déraisonnables, ou à qui l'on croit faire assez de justice quand on leur laisse après sa mort les débris d'une maison ruinée, et les restes d'un naufrage que les flots emportent. O droit! ô bonne foi! ô sainte équité! je vous appelle à témoin contre l'injustice des hommes; mais je vous appelle en vain : vous n'êtes presque plus parmi nous que des noms pompeux, et l'intérêt est devenu notre seule règle de justice.

Intérêt, dieu du monde et de la cour,

le plus ancien, le plus décrié et le plus inévitable de tous les trompeurs, tu trompes dès l'origine du monde : on a fait des livres entiers de tes tromperies, tant elles sont découvertes. Qui ne devient pas éloquent à parler de tes artifices? qui ne fait pas gloire de s'en défier? mais tout en parlant contre toi, qui ne tombe pas dans tes piéges? « Parcourez, dit le prophète Jérémie, toutes « les rues de Jérusalem, considérez at« tentivement, et cherchez dans toutes « ses places, si vous trouvez un homme « droit et de bonne foi. S'il y en a « quelqu'un qui jure par moi, en di« sant : Vive le Seigneur! il se servira « faussement de ce serment même : » *Circuite vias Jerusalem, et aspicite, et considerate, et quærite in plateis ejus, an inveniatis virum facientem judicium, et quærentem fidem.... Quod si etiam, Vivit Dominus, dixerint, et*

hoc falso jurabunt[1]. On ne voit plus, on n'écoute plus, on ne garde plus aucune mesure, quand il s'agit du moindre intérêt : la bonne foi n'est qu'une vertu de commerce, qu'on garde par bienséance dans les petites affaires, pour établir son crédit; mais qui ne gêne point la conscience, quand il s'agit d'un coup de partie. Cependant on jure, on affirme, on prend à témoin le ciel et la terre ; on mêle partout le saint nom de Dieu, sans aucune distinction du vrai et du faux : « Comme si le par« jure, disoit Salvien, n'étoit plus un « genre de crime, mais une façon de « parler : » *Perjurium ipsum sermonis genus putat esse, non criminis*[2]. Au reste, on ne songe plus à restituer le bien qu'on a usurpé contre les lois, on

[1] Jerem. v. 1. 2. — [2] Salv. lib. iv. de Gubern. Dei. n. 14. p. 87.

s'imagine qu'on se le rend propre par l'habitude d'en user, et on cherche de tous côtés non point un fond pour le rendre, mais quelque détour de conscience pour le retenir : on trouve le moyen d'engager tant de monde dans son parti, et on sait lier ensemble tant d'intérêts différents, que la justice repoussée par un si grand concours et par cet enchaînement d'intérêts contraires, si je puis parler de la sorte, « est contrainte de se retirer, comme dit « le prophète Isaïe : la vérité tombe par « terre, et ne peut plus percer de si « grands obstacles, ni trouver aucune « place parmi les hommes : » *Et conversum est retrorsum judicium, et justitia longe stetit; quia corruit in platea veritas, et æquitas non potuit ingredi*[1].

[1] Is. LIX. 14.

Dans cette corruption presque universelle, que l'intérêt a faite dans le monde, si ceux que Dieu a mis dans les grandes places n'appliquent toute leur puissance à soutenir la justice, la terre sera désolée, et les fraudes seront infinies. O sainte réformation de l'état de la justice, ouvrage digne du grand génie du monarque qui nous honore de son audience, puisses-tu être aussi heureusement accomplie, que tu as été sagement entreprise! Il n'y a rien, messieurs, de plus nécessaire au monde, que de protéger hautement, chacun autant qu'on le peut, l'intérêt de la justice : car il faut ici confesser que la vertu est obligée de marcher dans des voies bien difficiles; et que c'est une espèce de martyre, que de se tenir régulièrement dans les termes du droit et de l'équité. Celui qui est résolu de se renfermer dans ses bornes, se met si

fort à l'étroit, qu'à peine se peut-il aider : et il ne faut pas s'étonner s'il demeure court ordinairement dans ses entreprises, lui qui se retranche tout d'un coup plus de la moitié des moyens, en s'ôtant ceux qui sont mauvais, et c'est-à-dire assez souvent les plus efficaces.

Car qui ne sait, chrétiens, que les hommes pleins d'intérêts et de passions veulent qu'on entre dans leurs sentiments? Que fera ici cet homme si droit, qui ne parle que de son devoir? que fera-t-il, chrétiens, avec sa froide et impuissante régularité? Il n'est ni assez souple, ni assez flexible pour ménager la faveur des hommes : il y a tant de choses qu'il ne peut pas faire, qu'à la fin il est regardé comme un homme qui n'est bon à rien, et qui est entièrement inutile. En effet écoutez, messieurs, comme en parlent les hommes du monde dans le livre de la Sapience : *Circum-*

veniamus justum, quoniam inutilis est nobis[1] : « Trompons, disent-ils, l'hom- « me juste : » remarquez cette raison ; « parce qu'il nous est inutile : » il n'entre point dans nos négoces, il s'éloigne de nos détours, il ne nous est d'aucun usage. Ainsi , comme vous voyez, à cause qu'il est inutile on se résout facilement à le mépriser ; ensuite à le laisser périr, sans en faire bruit, et même à le sacrifier à l'intérêt du plus fort, et aux pressantes sollicitations de cet homme de grand secours, qui n'épargne rien, ni le saint, ni le profane, pour nous servir. Mais pourquoi nous arrêter davantage sur une chose si claire ? Il est aisé de comprendre que l'homme injuste, qui met tout en œuvre, qui entre dans tous les desseins, qui fait jouer les passions et les intérêts, ces deux

[1] Sap. II. 12.

grands ressorts de la vie humaine, est plus actif, plus pressant, plus prompt; et ensuite, pour l'ordinaire, qu'il réussit mieux que le juste qui ne sort point de ses règles, qui ne marche qu'à pas comptés, qui ne s'avance que par mesure.

Levez-vous, puissances du monde; voyez comme la justice est contrainte de marcher par des voies serrées: secourez-la, tendez-lui la main; faites-vous honneur, c'est trop peu dire, déchargez votre âme, et délivrez votre conscience en la protégeant: la vertu a toujours assez d'affaires pour se maintenir au dedans contre tant de vices qui l'attaquent; défendez-la du moins contre les insultes du dehors. « C'est pour « cela, dit le grand pape saint Grégoire, « que la puissance a été donnée à nos « maîtres; afin que ceux qui veulent le « bien soient aidés, et que les voies du « ciel soient dilatées: » *Ad hoc enim*

potestas super homines dominorum meorum pietati cœlitus data est, ut qui bona appetunt, adjuventur; ut cœlorum via largius pateat [1]. Ainsi leur conscience les oblige à soutenir hautement le bon droit et la justice : car il est vrai que c'est la trahir, que de travailler foiblement pour elle, et l'expérience nous fait assez voir qu'une résistance trop molle ne fait qu'affermir le vice et le rendre plus audacieux. Les méchants n'ignorent pas que leurs entreprises hardies leur attirent nécessairement quelques embarras ; mais après qu'ils ont essuyé une légère tempête, que la clameur publique a fait élever contre eux, ils pensent avoir payé tout ce qu'ils doivent à la justice : ils défient après cela le ciel et la terre, et ne profitent de cette disgrâce que pour mieux prendre doré-

[1] Epist. LXV. ad Maurit. Aug. t. II. p. 676.

navant leurs précautions. Ainsi, il faut résister à l'iniquité avec une force invincible, et nous pouvons bien le publier devant un roi si juste et si ferme, que c'est dans cette vigueur à maintenir la justice que réside la grandeur et la majesté.

J'ai remarqué deux éloges que l'Écriture donne au roi Salomon au commencement de son règne; elle dit ces mots : « Salomon s'assit dans le trône « du Seigneur, en la place de David son « père, et il plut à tous : » *Sedit Salomon super solium Domini, pro David patre suo, et cunctis placuit* [1]. Remarquons ici en passant, messieurs, que le trône royal appartient à Dieu, et que les rois ne le remplissent qu'en son nom. C'est une chose bien magnifique pour les rois, et qui nous oblige à les révérer avec une espèce de religion ; mais par

[1] I. Par. XXIX. 23.

laquelle aussi Dieu les avertit d'exercer saintement et divinement une autorité divine et sacrée. Mais revenons à Salomon : il s'assit donc, dit l'Écriture, dans le trône du Seigneur, en la place de David son père, et il plut à tous : c'est la première peinture que nous fait le Saint-Esprit, de ce grand prince. Mais après qu'il eut commencé de gouverner ses affaires, et qu'on le vit appliqué à faire justice à tout le monde avec grande connoissance, la même Écriture relève son style, et parle de lui en ces termes : « Tout « Israël entendit que le roi jugeoit droi- « tement, et ils craignirent le roi, voyant « que la sagesse de Dieu étoit en lui pour « rendre justice : » *Audivit itaque omnis Israel judicium quod rex judicasset, et timuerunt regem, videntes sapientiam Dei esse in eo ad faciendum judicium* [1].

[1] III. Reg. III. 28.

Sa mine haute et relevée le faisoit aimer ; sa justice le fait craindre de cette crainte de respect qui ne détruit pas l'amour, mais qui le rend plus retenu et plus circonspect. Les bons respiroient sous sa protection et les méchants appréhendoient son bras et ses yeux, qu'ils voyoient si éclairés et si appliqués tout ensemble à connoître la vérité. La sagesse de Dieu étoit en lui, et l'amour qu'il avoit pour la justice lui faisoit trouver les moyens de la bien connoître : c'est la seconde qualité que la justice demande ; et j'ai promis aussi de la traiter dans ma deuxième partie.

SECOND POINT.

Avant que Dieu consumât par le feu du ciel ces villes abominables dont le nom même fait horreur, nous lisons dans la Génèse qu'il parla en cette sorte :

« Le cri contre l'iniquité de Sodome et « de Gomorrhe s'est augmenté, et leurs « crimes se sont aggravés jusqu'à l'ex- « cès. Je descendrai et je verrai s'ils « ont fait selon la clameur qui est ve- « nue contre eux jusqu'à moi ; ou si « leurs œuvres sont contraires, afin que « je le sache au vrai : » *Clamor Sodomorum et Gomorrhæ multiplicatus est, et peccatum eorum aggravatum est nimis. Descendam et videbo utrum clamorem, qui venit ad me, opere compleverint ; an non est ita, ut sciam* [1]. Saint Isidore de Damiette, et après lui le grand pape saint Grégoire, ont fait cette belle observation sur ces paroles [2]. Encore qu'il soit certain que Dieu, du haut de son trône, non-seulement découvre

[1] Gen. XVIII. 20. 21. — [2] S. Isidor. Epist. lib. I. Ep. CCCX. S. Greg. Moral. lib. XIX. cap. XXV. tom. I. col. 628.

tout ce qui se fait sur la terre, mais encore prévoit dès l'éternité tout ce qui se développe par la révolution des siècles : toutefois, disent ces grands saints, voulant obliger les hommes de s'instruire par eux-mêmes de la vérité, et de n'en croire ni les rapports, ni même la clameur publique, cette sagesse infinie se rabaisse jusqu'à dire : « Je descen-« drai et je verrai ; » afin que nous comprenions quelle exactitude nous est commandée pour nous informer des choses au milieu de nos ignorances, puisque celui qui sait tout fait une si soigneuse perquisition , et vient en personne pour voir. C'est, messieurs, en cette sorte que le Très-Haut se rabaisse pour nous enseigner ; et il donne par ces paroles deux instructions importantes à ceux qui sont en autorité. Premièrement, en disant : « Le cri est « venu à moi, » il leur montre que

leur oreille doit être toujours ouverte, toujours attentive à tout; mais en ajoutant après : « Je descendrai et je ver« rai, » il leur apprend qu'à la vérité ils doivent tout écouter, mais qu'ils doivent rendre ce respect à l'autorité que Dieu a attachée à leur jugement, de ne l'arrêter jamais qu'après une exacte information et un sérieux examen.

Ajoutons, s'il vous plaît, messieurs, qu'encore ne suffit-il pas de recevoir ce qui se présente; il faut chercher de soi-même et aller au-devant de la vérité, si nous voulons la connoître et la découvrir : car les hommes, et surtout les grands, ne sont pas si heureux que la vérité aille à eux d'elle-même, ni de droit fil, ni d'un seul endroit; il ne faut pas qu'ils se persuadent qu'elle perce tous les obstacles qui les environnent, pour monter à cette hauteur où ils sont placés : mais plutôt il faut qu'ils

descendent pour la chercher elle-même. C'est pourquoi le Seigneur a dit : « Je « descendrai et je verrai ; » c'est-à-dire qu'il faut que les grands du monde descendent en quelque façon de ce haut faîte où rien n'approche qu'avec crainte, pour reconnoître les choses de plus près, et recueillir deçà et delà les traces dispersées de la vérité, et c'est en cela que consiste la véritable prudence. C'est pourquoi il est écrit du roi Salomon, qu'il avoit le cœur étendu comme le sable de la mer : *Dedit Deus Salomoni latitudinem cordis, quasi arenam quæ est in littore maris* [1] ; c'est-à-dire qu'il étoit capable d'entrer dans un détail infini, de ramasser avec soin les moindres particularités, de peser les circonstances les plus menues, pour former un jugement droit, et éviter les surprises.

[1] III. Reg. IV. 29.

Il est certain, chrétiens, que les personnes publiques chargent terriblement leurs consciences, et se rendent responsables devant Dieu de tous les désordres du monde, s'ils n'ont cette attention pour s'instruire exactement de la vérité. Et c'est pourquoi le roi David pénétré de cette pensée et de cette pesante obligation, sentant approcher son heure dernière, fait venir son fils et son successeur, et, parmi plusieurs graves avertissements, il lui donne celui-ci très-considérable : « Prenez garde, « lui dit-il, mon fils, que vous enten- « diez tout ce que vous faites, et de quel « côté vous vous tournerez : » *Ut intelligas universa quæ facis et quocumque te verteris*[1]. De même que s'il eût dit : « Mon fils, que nul ne soit si osé « que de vouloir tourner votre esprit, ni

[1] III. Reg. II. 3.

« vous donner des impressions contrai-
« res à la vérité ; entendez distinctement
« tout ce que vous faites, et connoissez
« tous les ressorts de la grande machine
« que vous conduisez : afin, dit-il, que
« le Seigneur soit avec vous, et confirme
« toutes ses promesses touchant la féli-
« cité de votre règne : » *Ut confirmet Dominus universos sermones suos* [1].

C'est ce que dit le sage David au roi Salomon son successeur ; et il sera beau de voir de quelle sorte ce jeune prince profite de cet avis. Aussitôt qu'il eut pris en main les rênes de son empire, il se mit à considérer profondément que cette haute élévation où il se voyoit, avoit ce malheur attaché que, dans cette multitude infinie qu'il voyoit s'empresser autour de lui, il n'y en avoit presque aucun qui ne pût avoir quelque

[1] III. Reg. II 4.

intérêt de le surprendre. Il vit donc combien il est dangereux de s'abandonner tout entier à une aveugle confiance; et il vit aussi que la défiance jetoit l'esprit dans l'incertitude, et fermoit d'une autre manière la porte à la vérité. Dans cette perplexité, et pour tenir le milieu entre ces deux périls également grands, il connut qu'il n'y avoit rien de plus nécessaire que de se jeter humblement entre les bras de celui auquel seul on ne peut jamais s'abandonner trop, et il fit à Dieu cette prière : « Seigneur Dieu, « vous avez fait régner votre serviteur « en la place de David mon père; et « moi je suis un petit enfant, qui ne « sais ni par où il faut commencer ni « par où il faut sortir des affaires : » *Ego autem sum puer parvulus, et ignorans egressum et introitum meum*[1]. Ne

[1] III. Reg. III. 7.

croyez pas, chrétiens, qu'il parlât ainsi par foiblesse : il parloit et il agissoit dans ses conseils avec la plus haute fermeté ; et il avoit déjà fait sentir aux plus grands de son État qu'il étoit le maître. Mais tout sage et tout absolu qu'il étoit, il voyoit qu'en la présence de Dieu, toute cette force n'étoit que foiblesse, et que toute cette sagesse n'étoit qu'une enfance : *Ego autem sum puer parvulus;* et il n'attend que du Saint-Esprit l'ouverture et la sortie de ses entreprises. Après quoi le désir immense de rendre justice lui met cette parole à la bouche : « Vous donnerez, « ô Dieu, à votre serviteur un cœur « docile, afin qu'il puisse juger votre « peuple, et discerner entre le bien et « le mal : car autrement qui pourroit « conduire cette multitude infinie ? » *Dabis ergo servo tuo cor docile, ut populum tuum judicare possit, et discer-*

nere inter bonum et malum : quis enim poterit judicare populum istum, populum tuum hunc multum[1] ?

Vous voyez bien, chrétiens, qu'il sent le poids de sa dignité, et la charge épouvantable de sa conscience, s'il se laisse prévenir contre la justice; c'est pourquoi il demande à Dieu ce discernement et ce cœur docile, par où nous devons entendre non un cœur incertain et irrésolu; car la véritable prudence n'est pas seulement considérée, mais encore tranchante et résolutive : c'est donc qu'il considéroit que c'est un vice de l'esprit humain, non-seulement d'être susceptible des impressions étrangères, mais encore de s'embarrasser dans ses propres imaginations; et que ce n'est pas toujours la foiblesse du génie, mais souvent même sa force qui fait

[1] III. Reg. III. 9

que l'homme s'attache plus qu'il ne faut à soutenir ses opinions, sans vouloir jamais revenir. *Non recipit stultus verba prudentiæ, nisi ea dixeris quæ versantur in corde ejus*[1] : « L'insensé ne re« çoit point les paroles de prudence, si « vous ne lui parlez selon ce qu'il a « dans le cœur. » De là vient que, regardant avec tremblement les excès où ces violentes préoccupations engagent souvent les meilleurs esprits, il demande à Dieu un cœur docile : c'est-à-dire, si nous l'entendons, un cœur si grand et si relevé, qu'il ne cède jamais qu'à la vérité; mais qu'il lui cède toujours en quelque temps qu'elle vienne, de quelque côté qu'elle aborde, sous quelque forme qu'elle se présente.

C'est pour cela, chrétiens, qu'il n'y a rien de plus beau dans les personnes

[1] Prov. XVIII. 2.

publiques, qu'une oreille toujours ouverte et une audience facile : c'est une des principales parties de la félicité du monde ; et l'Ecclésiastique l'avoit bien compris, lorsqu'il a dit ces paroles : « Heureux celui qui a trouvé un ami « fidèle, et qui raconte son droit à une « oreille attentive ! » *Beatus qui invenit amicum verum, et qui enarrat justitiam auri audienti*[1] ! Ce grand homme a joint ensemble dans ce seul verset deux des plus sensibles consolations de la vie humaine : l'une, de trouver dans ses embarras un ami fidèle à qui l'on puisse demander un bon conseil ; l'autre, de trouver dans ses affaires une oreille patiente à qui on puisse déduire toutes ses raisons : « L'oreille qui écoute « et l'œil qui voit, c'est le Seigneur qui « les a faits : » *Aurem audientem et*

[1] Eccli. xv. 12.

oculum videntem, Dominus fecit utrumque[1]. Il n'y a rien de plus doux ni de plus efficace pour gagner les cœurs ; et les personnes d'autorité doivent avoir de la joie de pouvoir faire ce bien à tous. La dernière décision des affaires les oblige à prendre parti, et ensuite ordinairement à fâcher quelqu'un ; mais il semble que la justice voulant les récompenser de cette importune nécessité où elle les engage, leur ait mis en main un plaisir qu'ils peuvent faire à tous également : qui est celui de prêter l'oreille avec patience, et de peser sérieusement toutes les raisons d'un cœur angoissé de cette peine cruelle de n'être pas entendu.

Mais après avoir exposé de quelle importance il est, que les personnes publiques recherchent la vérité ; avec

[1] Prov. xx. 12.

quelle force et de quelle voix ne faudroit-il pas nous élever contre ceux qui entreprendroient de l'obscurcir par leurs faux rapports ! Qu'attendez-vous, malheureux, et quelle entreprise est la vôtre? quoi ! vous voulez ôter la lumière au monde, et envelopper de ténèbres ceux qui doivent éclairer la terre ! vous concevez de mauvais desseins, vous fabriquez des tromperies, vous machinez des fraudes les uns contre les autres ; et non contents de les méditer dans votre cœur, vous ne craignez point de les porter jusqu'aux oreilles importantes : vous osez même les porter jusqu'aux oreilles du prince ! Ah ! songez qu'elles sont sacrées et que c'est les profaner trop indignement que d'y porter, comme vous faites, ou les injustes préventions d'une haine aveugle, ou les pernicieux raffinements d'un zèle affecté, ou les inventions artificieuses

d'une jalousie cachée. Infecter les oreilles du prince, c'est quelque chose de plus criminel que d'empoisonner les fontaines publiques, et que de voler les trésors publics; car le vrai trésor d'un État, c'est la vérité dans l'esprit du prince. Prenez donc garde, messieurs, comme vous parlez, surtout dans la cour, où tout est si délicat et si important. C'est là que s'accomplit ce que dit le Sage : « Les paroles obscures ne se « perdent pas en l'air : » *Sermo obscurus in vacuum non ibit*[1]. Chacun écoute, et chacun commente : cette raillerie maligne, ce trait que vous lancez en passant, cette parole malicieuse, ce demi-mot, qui donne tant à penser par son obscurité affectée, peut avoir des suites terribles; et il n'y a rien de plus criminel que de vouloir couvrir de

[1] Sap. I. 11.

nuages le siége de la lumière, ou altérer tant soit peu la source de la bonté et de la clémence.

TROISIÈME POINT.

Ce seroit ici, chrétiens, qu'il faudroit vous faire voir que la justice n'est pas toujours inflexible, ni ne montre pas toujours son visage austère, qu'elle doit être exercée avec quelque tempérament, et qu'elle-même devient inique et insupportable, quand elle use de tous ses droits : *Summum jus*, *summa injuria*[1]. La droite raison, qui est sa guide, lui prescrit de se relâcher quelquefois; et il me seroit aisé de vous faire voir que la bonté, qui modère sa rigueur extrême, est une de ses parties principales : mais, comme

[1] Terent. Heautontimorum. act. IV. sc. IV.

le temps me presse, je supposerai, s'il vous plaît, la vérité assez connue de cette doctrine, et je dirai en peu de paroles à quoi elle doit être appliquée.

Premièrement, chrétiens, il est manifeste que la justice est établie pour entretenir la société parmi les hommes : or est-il que la condition la plus nécessaire pour conserver parmi nous la société, c'est de nous supporter mutuellement dans nos défauts ; autrement, notre nature ayant tant de foible, si nous entrions dans le commerce de la vie humaine avec cette austérité invincible qui ne veuille jamais rien pardonner aux autres, il faudroit et que tout le monde rompît avec nous, et que nous rompissions avec tout le monde : par conséquent la même justice qui nous fait entrer en société, nous oblige, en faveur de cette union, à nous supporter

en beaucoup de choses[1]. Comme la foiblesse commune de l'humanité ne nous permet pas de nous traiter les uns les autres en toute rigueur, il n'y a rien de plus juste que cette loi de l'apôtre : « Supportez-vous mutuellement en cha-« rité[2], » et : « Portez le fardeau les uns « des autres : » *Alter alterius onera portate*[3] ; et cette charité et facilité, qui s'appelle condescendance dans les particuliers, c'est ce qui s'appelle clémence dans les grands et dans les princes.

Ceux qui sont dans les hautes places, et qui ont en main quelque partie de l'autorité publique, ne doivent pas se persuader qu'ils soient exempts de cette loi : au contraire, et il le faut dire, leur propre élévation leur impose cette obligation nécessaire de donner bien moins

[1] Eph. IV. 2. — [2] Colos. III. 13. — [3] Gal. VI. 2.

que les autres à leurs ressentiments et à leurs humeurs ; et dans ce faîte où ils sont, la justice leur ordonne de considérer qu'étant établis de Dieu pour porter ce noble fardeau du genre humain, les foiblesses inséparables de notre nature font une partie de leur charge, et ainsi que rien ne leur est plus nécessaire que d'user quelquefois de condescendance.

L'histoire n'a rien de plus éclatant que les actions de clémence, et je ne vois rien de plus beau que cet éloge que reçoivent les rois d'Israël de la bouche de leurs ennemis : *Audivimus quod reges domus Israel clementes sint*[1] : « Les rois de la maison d'Israël « ont la réputation d'être cléments. » Au seul nom de clémence, le genre humain semble respirer plus à son aise, et

[1] III. Reg. xx. 31.

je ne puis taire en ce lieu ce qu'en a dit un grand roi : *In hilaritate vultus regis vita, et clementia ejus quasi imber serotinus*, dit le sage Salomon [1] ; c'est-à-dire : « La sérénité du visage du prince, « c'est la vie de ses sujets, et sa clé- « mence est semblable à la pluie du « soir. » A la lettre, il faut entendre que la clémence est autant agréable aux hommes qu'une pluie qui vient sur le soir tempérer la chaleur du jour et rafraîchir la terre que l'ardeur du soleil avoit desséchée. Mais ne me sera-t-il pas permis d'ajouter que, comme le matin nous désigne la vertu, qui seule peut illuminer la vie humaine, le soir nous représente au contraire l'état où nous tombons par nos fautes ; puisque c'est là en effet que le jour décline, et que la raison n'éclaire plus ? Selon cette

[1] Prov. XVI. 15.

explication, la rosée du matin, ce seroit la récompense de la vertu, de même que la pluie du soir seroit le pardon accordé aux fautes; et ainsi Salomon nous feroit entendre que, pour réjouir la terre, et pour produire les fruits agréables de la bienveillance publique, le prince doit faire tomber sur le genre humain et l'une et l'autre rosée, en récompensant toujours ceux qui font bien, et pardonnant quelquefois généreusement à ceux qui manquent, pourvu que le bien public et la sainte autorité des lois n'y soient point trop intéressés.

J'ai dit quelquefois, messieurs, et en certaines rencontres : car qui ne sait qu'il y a des fautes que l'on ne peut pardonner sans se rendre complice des abus et des scandales publics, et que cette différence doit être réglée par les conséquences et par les circonstances particulières? Ainsi ne nous mê-

lons point ici de faire des leçons aux princes sur des choses qui ne dépendent que de leur prudence ; mais contentons-nous de remarquer, autant que le peut souffrir la modestie de cette chaire, les merveilles de nos jours. S'il s'agit de déraciner une coutume barbare qui prodigue malheureusement le plus beau sang d'un grand royaume, et sacrifie à un faux honneur tant d'âmes que Jésus-Christ a rachetées, peut-on être chrétien et ne pas avouer hautement l'invincible fermeté du prince que la grandeur de l'entreprise, tant de fois vainement tentée, n'a pas arrêté ; qu'aucune considération n'a fait fléchir, et dont le temps même, qui change tout, n'est pas capable d'affoiblir les résolutions [1] ? Je ne puis presque plus retenir

[1] Bossuet a ici en vue l'édit de Louis XIV contre les duels, donné au mois d'août 1679. (*Édit. de Déforis.*)

mon cœur, et si je ne songeois où je suis, je me laisserois épancher aux plus justes louanges du monde, pour célébrer la gloire d'un règne qui soutient avec tant de force l'autorité des lois divines et humaines, et ne veut ôter aux sujets que la liberté de se perdre. Dieu, qui est le père et le protecteur de la société humaine, comblera de ses célestes bénédictions un roi qui sait si bien ménager les hommes, et qui sait ouvrir à la vertu la véritable carrière en laquelle il est glorieux de ne se plus ménager. En de telles occasions, où il s'agit de réprimer la licence qui entreprend de fouler aux pieds les lois les plus saintes, la pitié est une foiblesse ; mais dans les fautes particulières, le prince fait admirer sa grande sagesse et sa magnanimité, quand quelquefois il oublie, et quelquefois il néglige ; quand il se contente de marquer les fautes, et ne pousse

pas la rigueur à l'extrémité. C'est en de semblables sujets que Théodose le Grand se tenoit obligé, dit saint Ambroise, quand on le prioit de pardonner : cet empereur, tant de fois victorieux et illustre par ses conquêtes, non moins que par sa piété, jugeoit avec Salomon, « qu' il étoit plus beau et plus « glorieux de surmonter sa colère, que « de prendre des villes et de défaire des « armées [1] ; et c'est alors, dit le même « Père qu'il était plus porté à la clé- « mence, quand il se sentoit ému par « un plus vif ressentiment : » *Beneficium se putabat accepisse augustæ memoriæ Theodosius, cum rogaretur ignoscere; et tunc propior erat veniæ, quum fuisset commotio major iracundiæ* [2].

Que si les personnes publiques, contre

[1] Prov. XVI. 32. — [2] Orat. de obit. Theod. n. 13. tom. II. col. 1201.

lesquelles les moindres injures sont des attentats, doivent néanmoins user de tant de bonté envers les hommes ; à plus forte raison les particuliers doivent-ils sacrifier à Dieu leurs ressentiments : la justice chrétienne le demande d'eux, et ne donne point de bornes à leur indulgence. « Pardonne, dit le Fils de « Dieu [1], je ne dis pas jusqu'à sept fois, « mais jusqu'à septante-sept fois ; » c'est-à-dire, pardonne sans fin, et ne donne point de limites à ce que tu dois faire pour l'amour de Dieu. Je sais que ce précepte évangélique n'est guère écouté à la cour : c'est là que les vengeances sont infinies ; et quand on ne les pousseroit pas par ressentiment, on se sentiroit obligé de le faire par politique ; on croit qu'il est utile de se faire craindre, et on pense qu'on s'ex-

[1] Matth. XVIII. 22.

pose trop, quand on est d'humeur à souffrir. Je n'ai pas le temps de combattre, sur la fin de ce discours, cette maxime antichrétienne que je pourrois peut-être souffrir, si nous n'avions à ménager que les intérêts du monde. Mais, mes frères, notre grande affaire, c'est de savoir nous concilier la miséricorde divine, c'est de ménager qu'un Dieu nous pardonne, et de faire que sa clémence arrête le cours de sa colère que nous avons trop méritée; et comme il ne pardonne qu'à ceux qui pardonnent, et qu'il n'accorde jamais sa miséricorde qu'à ce prix, notre aveuglement est extrême, si nous ne pensons à gagner cette bonté dont nous avons si grand besoin, et si nous ne sacrifions de bon cœur à cet intérêt éternel nos intérêts périssables. Pardonnons donc, chrétiens, apprenons à nous relâcher de nos intérêts en faveur de la charité chré-

tienne, et quand nous pardonnons les injures, ne nous persuadons pas que nous fassions une grâce; car, si c'est peut-être une grâce à l'égard des hommes, c'est toujours une justice à l'égard de Dieu, qui a mérité ce pardon qu'il nous demande pour nos ennemis, par celui qu'il nous a donné de toutes nos fautes, et qui, non content de l'avoir si bien acheté, promet de le récompenser éternellement.

Telle est la première obligation de cette justice tempérée par la bonté; c'est de supporter les foiblesses, et de pardonner quelquefois les fautes. La seconde est beaucoup plus grande; c'est d'épargner la misère : je veux dire que l'homme juste ne doit pas toujours demander, ni ce qu'il peut, ni ce qu'il a droit d'exiger des autres. Il y a des temps malheureux où c'est une cruauté et une espèce de vexation, que

d'exiger une dette, et la justice veut qu'on ait égard non-seulement à l'obligation, mais encore à l'état de celui qui doit. Le sage Néhémias avoit bien compris cette vérité, lorsque, ayant été envoyé par le roi Artaxerxès pour être le gouverneur du peuple juif, il se mit à considérer non-seulement quels étoient les droits de sa charge, mais encore quelles étoient les forces du peuple : « Il vit que les capitaines généraux qui « l'avoient précédé dans cet emploi, « avoient trop foulé ce pauvre peuple : » *Duces gravaverunt populum ;* « mais « surtout, comme il est assez ordinaire, « que leurs ministres insolents l'avoient « entièrement épuisé : » *Sed et ministri eorum depresserunt populum* [1]. Voyant donc ce peuple qui n'en pouvoit plus, il se crut obligé en conscience

[1] II. Esd. v. 14. 15.

de chercher tous les moyens de le soulager; et bien loin d'imposer de nouvelles charges, comme avoient fait les généraux ses prédécesseurs, il crut qu'il devoit remettre, comme porte le texte sacré [1], beaucoup des droits qui lui étoient dus légitimement; et après, plein de confiance en la divine bonté qui regarde d'un œil paternel ceux qui se plaisent à imiter ses miséricordes, il lui adresse du fond de son cœur cette humble prière : « Mon Dieu, souvenez-« vous de moi en bien, à proportion « des grands avantages que j'ai causés « à ce peuple : » *Memento mei*, *Deus meus*, *in bonum*, *secundum omnia quæ feci populo huic* [2]. C'est l'unique moyen d'approcher de Dieu avec une pleine confiance, c'est la gloire solide et véritable que nous pouvons porter haute-

[1] II. Esd. v. 10. 18. — [2] Ibid. 19.

ment jusque devant ses autels, et ce Dieu si délicat et si jaloux, qui défend à toute chair de se glorifier devant sa face[1], a néanmoins agréable que Néhémias et tous ses imitateurs se glorifient à ses yeux du bien qu'ils font à son peuple. N'en disons pas davantage, et croyons que les princes qui ont le cœur grand, sont plus pressés par leur gloire, par leur bonté, par leur conscience, à soulager les misères publiques et particulières, qu'ils ne peuvent l'être par nos paroles; mais Dieu seul est tout-puissant pour faire le bien.

Si de cette haute contemplation je commence à jeter les yeux sur la puissance des hommes, je découvre visiblement la pauvreté essentielle à la créature, et je vois dans tout le pouvoir humain je ne sais quoi de très-resserré,

[1] I. Cor. I. 29.

en ce que, si grand qu'il soit, il ne peut pas faire beaucoup d'heureux et se croit souvent obligé de faire beaucoup de misérables. Je vois enfin que c'est le malheur et la condition essentielle des choses humaines, qu'il est toujours trop aisé de faire beaucoup de mal, et infiniment difficile de faire beaucoup de bien, car, comme nous sommes ici au milieu des maux, il est aisé, chrétiens, de leur donner un grand cours et de leur faire une ouverture large et spacieuse ; mais comme les biens n'abondent pas en ce lieu de pauvreté et de misère, il ne faut pas s'étonner que la source des bienfaits soit sitôt tarie. Aussi le monde, stérile en biens et pauvre en effets, est contraint de débiter beaucoup d'espérances, qui ne laissent pas néanmoins d'amuser les hommes. C'est en quoi nous devons reconnoître l'indigence inséparable de la créature, et apprendre

à ne pas tout exiger des grands de la terre. Les rois mêmes ne peuvent pas faire tout le bien qu'ils veulent ; il suffit qu'ils n'ignorent pas qu'ils rendront compte à Dieu de ce qu'ils peuvent. Mais nous, qui voyons ordinairement parmi les hommes et la puissance et la volonté tellement bornées, chrétiens, mettons plus haut notre confiance. « En Dieu seul est la bonté véritable : » *Nemo bonus, nisi unus Deus* [1]. En lui seul abonde le bien ; lui seul le peut et le veut répandre sans bornes, et s'il retient quelquefois le cours de sa munificence à l'égard de certains biens, c'est qu'il voit que nous ne pouvons pas en porter l'abondance entière. Regardons-le donc comme le seul bon : ce qui fait que nous n'éprouvons pas sa bonté, c'est que nous ne la mettons pas à

[1] Marc. x. 18.

des épreuves dignes de lui ; nous n'estimons que les biens du monde, nous n'admirons que les grandeurs de la fortune, et nous ne voulons pas entendre que ce qu'il réserve à ses enfants est, sans aucune comparaison, plus riche et plus précieux que ce qu'il abandonne à ses ennemis.

Ainsi nous ne devons pas nous persuader que les sceptres mêmes ni les couronnes soient les plus illustres présents du ciel : car jetez les yeux sur tout l'univers et sur tous les siècles ; voyez avec quelle facilité Dieu a prodigué de tels présents indifféremment à ses ennemis et à ses amis : regardez les superbes monarchies des Orientaux infidèles ; voyez que Jésus-Christ regarde du plus haut des cieux l'ennemi le plus déclaré du christianisme, assis en la place du grand Constantin, d'où il menace si impunément les restes de la

chrétienté, qu'il a si cruellement ravagée. Que si Dieu fait si peu d'état de ce que le monde admire le plus, apprenons donc, chrétiens, à ne lui demander rien de mortel : demandons-lui des choses qu'il soit digne de ses enfants de demander à un tel père, et digne d'un tel père de les donner à ses enfants. C'est insulter à la misère que de demander aux petits de grandes choses ; c'est ravilir la majesté que de demander au Très-Grand de petites choses. C'est son trône, c'est sa grandeur, c'est sa propre félicité qu'il veut nous donner ; et nous soupirons encore après des biens périssables ! Non, mes frères, ne demandons à Dieu rien de médiocre ; ne lui demandons rien moins que lui-même ; nous éprouverons qu'il est bon autant qu'il est juste, et qu'il est infiniment l'un et l'autre.

Mais vous, sire, qui êtes sur la terre

l'image vivante de cette Majesté suprême, imitez sa justice et sa bonté; afin que l'univers admire en votre personne sacrée, un roi juste et un roi sauveur à l'exemple de Jésus-Christ; un roi juste qui rétablisse les lois, un roi sauveur qui soulage les misères. C'est ce que je souhaite à Votre Majesté avec la grâce du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*





SERMON

SUR L'HONNEUR,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI,

POUR LE MARDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DE CARÊME.

Omnia opera sua facient ut videantur ab hominibus.

Ils font toutes leurs œuvres dans le dessein d'être vus des hommes. *Matt.* XXIII. 5.

Je me suis souvent étonné comment les hommes, qui présument tant de la bonté de leurs jugements, se rendent si fort dépendants de l'opinion des autres, qu'ils s'y laissent souvent emporter contre leurs propres pensées. Nous sommes tellement jaloux de l'avantage de bien

juger, que nous ne le voulons céder à personne ; et cependant, chrétiens, nous donnons tant à l'opinion, et nous avons tant d'égards à ce que pensent les autres, qu'il semble quelquefois que nous ayons honte de suivre notre jugement, auquel nous avons néanmoins tant de confiance. C'est la tyrannie de l'honneur qui nous cause cette servitude. L'honneur nous fait les captifs de ceux dont nous voulons être honorés. C'est pourquoi nous sommes contraints de céder beaucoup de choses à leurs opinions ; et souvent de grands politiques et des capitaines expérimentés, touchés de ce faux honneur et du désir d'éviter un blâme qu'ils n'avoient point mérité, ont ruiné malheureusement, par les sentiments d'autrui, des affaires qu'ils auroient sauvées en suivant les leurs. Que s'il est si dangereux de se laisser trop emporter aux considéra-

tions de l'honneur, même dans les affaires du monde auxquelles il a tant de part, quel obstacle ne mettra-t-il pas aux affaires du salut? et combien est-il nécessaire que nous sachions prendre ici de véritables mesures ! C'est pour cela, chrétiens, que, méditant l'évangile où Jésus-Christ nous représente les pharisiens comme de misérables captifs de l'honneur du monde, j'ai pris la résolution de le combattre aujourd'hui ; et pour cela j'appelle à mon aide la plus humble des créatures, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

L'honneur fait tous les jours et tant de bien et tant de mal dans le monde, qu'il est assez malaisé de définir quelle estime on en doit faire, et quel usage on doit lui laisser dans la vie humaine. S'il nous excite à la vertu, il nous oblige aussi trop souvent à donner plus qu'il ne faut à l'opinion ; et quand je consi-

dère attentivement les divers événements des choses humaines, il me paroît, chrétiens, que la crainte d'être blâmé n'étouffe guère moins de bons sentiments, qu'elle n'en réprime de mauvais. Plus j'enfonce dans cette matière, moins j'y trouve de fondement assuré ; et je découvre au contraire tant de bien et tant de mal, et pour dire tout en un mot, tant de bizarres inégalités dans les opinions établies sur le sujet de l'honneur, que je ne sais plus à quoi m'arrêter.

En effet, en entrant au détail de ce sujet important, j'ai remarqué, chrétiens, que nous mettons de l'honneur dans des choses vaines, que nous en mettons souvent dans des choses qui sont mauvaises, et que nous en mettons aussi dans des choses bonnes. Nous mettons beaucoup d'honneur dans des choses vaines, dans la pompe, dans la

parure, dans cet appareil extérieur. Nous en mettons dans des choses mauvaises; il y a des vices que nous honorons; il y a de fausses vaillances qui ont leur couronne, et de fausses libéralités que le monde ne laisse pas d'admirer. Enfin nous mettons de l'honneur dans des choses bonnes; autrement la vertu ne seroit pas honorée, par exemple, dans la vertu, dans la force et dans l'adresse d'esprit et de corps. Voilà, messieurs, l'honneur attaché à toute sorte de choses. Qui ne seroit surpris de cette bizarrerie? Mais si nous savons entendre le naturel de l'esprit humain, nous demeurerons convaincus qu'il ne pouvoit pas en arriver d'une autre sorte. Car comme l'honneur est un jugement que les hommes portent sur le prix et sur la valeur de certaines choses, parce que notre jugement est foible, il ne faut pas trouver

étrange s'il est ébloui par des choses vaines; parce que notre jugement est dépravé, il étoit absolument impossible qu'il ne s'égarât jusqu'à en approuver beaucoup de mauvaises ; et parce qu'il n'est ni tout à fait foible, ni tout à fait dépravé, il falloit bien nécessairement qu'il en estimât beaucoup de très-bonnes. Toutefois encore y a-t-il ce vice dans l'estime que nous avons pour les bonnes choses, que cette même dépravation et cette même foiblesse de notre jugement fait que nous ne craignons pas de nous en attribuer tout l'honneur, au lieu de le donner tout entier à Dieu, qui est l'auteur de tout bien. Ainsi, pour rendre à l'honneur son usage véritable, nous devons apprendre, messieurs, à chercher dans les choses que nous estimons : premièrement du prix et de la valeur, et par là les choses vaines seront décriées ;

secondement la conformité avec la raison, et par là les vices perdront leur crédit ; troisièmement l'ordre nécessaire, et par là les biens véritables seront tellement honorés, que la gloire en sera toute rapportée à Dieu, qui en est le premier principe. C'est le partage de ce discours et le sujet de vos attentions.

PREMIER POINT.

L'apôtre nous avertit que nous devons être enfants en malice[1] ; mais il ajoute, messieurs, que nous ne devons pas l'être dans les sentiments ; c'est-à-dire, qu'il y a en nous des foiblesses et des pensées puériles que nous devons corriger, afin de demeurer seulement enfants en simplicité et en innocence. Il considéroit, chrétiens, qu'encore que

[1] I. Cor. XIV. 10.

la nature, en nous faisant croître par certains progrès, nous fasse espérer enfin la perfection, et qu'elle semble n'ajouter tant de traits nouveaux à l'ouvrage qu'elle a commencé, que pour y mettre en son temps la dernière main, néanmoins nous ne sommes jamais tout à fait formés. Il y a toujours quelque chose en nous que l'âge ne mûrit point, et c'est pourquoi les foiblesses et les sentiments de l'enfance s'étendent toujours bien en avant, si l'on n'y prend garde, dans toute la suite de la vie.

Or, parmi ces vices puérils, il n'y a personne qui ne voie que le plus puéril de tous c'est l'honneur que nous mettons dans les choses vaines, et cette facilité de nous y laisser éblouir. D'où naît dans les hommes une telle erreur, qu'ils aiment mieux se distinguer par la pompe extérieure que par la vie, et par les ornements de la vanité que par la

beauté des mœurs. D'où vient que celui qui se ravilit par ses vices au-dessous des derniers esclaves, croit assez conserver son rang et soutenir sa dignité par un équipage magnifique, et que, pendant qu'il se néglige lui-même jusqu'au point de ne se parer d'aucune vertu, il pense être assez orné, quand il assemble pour ainsi dire autour de lui ce que la nature a de plus rare? « Comme « si c'était là, dit saint Augustin [1], le « souverain bien et la richesse de « l'homme, que tout ce qu'il a soit « riche et précieux, excepté lui-« même: » *Quasi hoc sit summum hominis bonum habere omnia bona, præter se ipsum.*

L'éloquent et judicieux saint Jean Chrysostome en rend cette raison ex-

[1] De Civit. Dei. lib. III. cap. I. tom. VII. col. 59.

cellente, dans la quatrième homélie sur l'évangile de saint Mathieu, où il dit à peu près ces mêmes paroles. « Je ne « puis, dit-il [1], comprendre la cause de « ce prodigieux aveuglement qui est « dans les hommes, de croire se rendre « illustres par cet éclat extérieur qui « les environne, si ce n'est qu'ayant « perdu leur bien véritable, ils ra- « massent tout ce qu'ils peuvent autour « d'eux et vont mendiant de tous côtés « la gloire qu'ils ne trouvent plus dans « leur conscience. »

Cette parole de saint Chrysostome me jette dans une plus profonde considération, et m'oblige de reprendre les choses d'un plus haut principe. Tous les hommes sont nés pour la grandeur, parce que tous sont nés pour posséder Dieu. Car comme Dieu est grand parce

[1] Hom. IV. in Matth. t. VII. p. 65. 66.

qu'il n'a besoin que de lui-même, l'homme aussi est grand, chrétiens, lorsqu'il est assez droit pour n'avoir besoin que de Dieu. C'étoit la véritable grandeur de la nature raisonnable, lorsque sans avoir besoin des choses extérieures, qu'elle possédoit noblement sans en être en aucune sorte possédée, elle faisoit sa félicité par la seule innocence de ses désirs, et se trouvoit tout ensemble et grande et heureuse, en s'attachant à Dieu par un saint amour. En effet, cette seule attache qui la rendoit tempérante, juste, sage, vertueuse, la rendoit aussi par conséquent libre, tranquille, assurée. La paix de la conscience répandoit jusque sur les sens une joie divine. L'homme avoit en lui-même toute sa grandeur, et tous les biens externes dont il jouissoit lui étoient accordés libéralement, non comme un fondement de son bonheur,

mais comme une marque de son abondance. Telle étoit la première institution de la créature raisonnable.

Mais de même qu'en possédant Dieu elle avoit la plénitude, ainsi en le perdant par son péché, elle demeure épuisée. Elle est réduite à son propre fonds, c'est-à-dire à son premier néant : elle ne possède plus rien, puisque devenue dépendante des biens qu'elle semble posséder, elle en est plutôt la captive qu'elle n'en est la propriétaire et la souveraine. Toutefois, malgré la bassesse et la pauvreté où le péché nous réduit, le cœur de l'homme étant destiné pour posséder un bien immense, quoique la liaison qui l'y tenoit attaché soit rompue, il en reste toujours en lui quelque impression qui fait qu'il cherche sans cesse quelque ombre d'infinité. L'homme pauvre et indigent au dedans, tâche de s'enrichir et de s'agrandir

comme il peut, et comme il ne lui est pas possible de rien ajouter à sa taille et à sa grandeur naturelle, il s'applique ce qu'il peut par le dehors. Il pense qu'il s'incorpore, si vous me permettez de parler ainsi, tout ce qu'il amasse, tout ce qu'il acquiert, tout ce qu'il gagne. Il s'imagine croître lui-même avec son train qu'il augmente, avec ses appartements qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend. Aussi, à voir comme il marche, vous diriez que la terre ne le contient plus; et sa fortune enfermant en soi tant de fortunes particulières, il ne peut plus se compter pour un seul homme.

Et en effet, pensez-vous, messieurs, que cette femme vaine et ambitieuse puisse se renfermer en elle-même, elle qui a non-seulement en sa puissance, mais qui traîne sur elle en ses ornements, la subsistance d'une infinité de

familles ; qui porte, dit Tertullien, en un petit fil autour de son cou, des patrimoines entiers : *Saltus et insulas tenera cervix circumfert*[1] ; et qui tâche d'épuiser au service d'un seul corps toutes les inventions de l'art et toutes les richesses de la nature ? Ainsi l'homme, petit en soi et honteux de sa petitesse, travaille à s'accroître et se multiplier dans ses titres, dans ses possessions, dans ses vanités : tant de fois Comte, tant de fois Seigneur, possesseur de tant de richesses, maître de tant de personnes, ministre de tant de conseils, et ainsi du reste ; toutefois, qu'il se multiplie tant qu'il lui plaira, il ne faut toujours pour l'abattre qu'une seule mort. Mais, mes frères, il n'y pense pas et dans cet accroissement infini que notre vanité s'imagine, il ne s'avise

[1] De cult. fœm. lib. I. n. 8.

jamais de se mesurer à son cercueil, qui seul néanmoins le mesure au juste.

C'est, messieurs, en cette manière que l'homme croit se rendre admirable. En effet, il est admiré et devient un magnifique spectacle à d'autres hommes aussi vains et autant trompés que lui. Mais ce qui le relève c'est ce qui l'abaisse ; car ne voit-il pas, chrétiens, dans toute cette pompe qui l'environne et au milieu de tous ces regards qu'il attire, que ce qu'on regarde le moins, ce qu'on admire le moins, c'est lui-même? tant l'homme est pauvre et nécessiteux, qui n'est pas capable de soutenir par ses qualités personnelles les honneurs dont il se repaît !

C'est ce que nous montre l'Écriture sainte dans cet orgueilleux roi de Babylone, le modèle des âmes vaines, ou plutôt la vanité même. Comme « l'or-« gueil monte toujours, » dit le roi

prophète, et ne cesse jamais d'enchérir sur ce qu'il est : *Superbia eorum.... ascendit semper* [1]; Nabuchodonosor ne se contente pas des honneurs de la royauté, il veut des honneurs divins. Mais comme sa personne ne peut soutenir un éclat si haut, qui est démenti trop visiblement par notre misérable mortalité, il érige sa magnifique statue, il éblouit les yeux par sa richesse, il étonne l'imagination par sa hauteur, il étourdit tous les sens par le bruit de sa symphonie et par celui des acclamations qu'on fait autour d'elle : et ainsi l'idole de ce prince, plus privilégiée que lui-même, reçoit des adorations que sa personne n'ose demander. Homme de vanité et d'ostentation, voilà ta figure : c'est en vain que tu te repais des honneurs qui semblent te suivre;

[1] Ps. LXXXIII. 23.

ce n'est pas toi qu'on admire, ce n'est pas toi qu'on regarde, c'est cet éclat étranger qui fascine les yeux du monde, et on adore non point ta personne, mais l'idole de ta fortune, qui paroît dans ce superbe appareil par lequel tu éblouis le vulgaire.

« Jusques à quand, ô enfants des « hommes ! jusques à quand aimerez-« vous la vanité, et vous plairez-vous « dans le mensonge[1] ? » L'homme n'est rien et il ne poursuit que des riens pompeux : *In imagine pertransit homo, sed et frustra conturbatur*[2]. « Il passe « comme un songe, et il ne court aussi « qu'après des fantômes. » Que s'il est vrai, ce que nous dit saint Jean Chrysostome[3], que la vanité au dehors est la marque la plus évidente de la pau-

[1] Ps. IV. 3. — [2] Ps. XXXVIII. 7. — [3] Homil. I. in Ep. II ad Thessal. tom. XI. p. 514.

vreté au-dedans; que dirons-nous, chrétiens, et que pensera la postérité, du siècle où nous sommes? Car quel siècle a-t-on vu où la vanité ait été plus désordonnée? Quand est-ce qu'on a étalé plus de titres, plus de couronnes, plus de balustres, plus de vaines magnificences? Quelle condition n'a pas oublié ses bornes? Qui n'a pu avoir la grandeur, a voulu néanmoins la contrefaire. On ne peut plus faire de discernement; et par un juste retour cette fausse image de grandeur s'est tellement étendue, qu'elle s'est enfin ravilie.

Mais encore si les vanités n'étoient simplement que vanités, elles ne nous contraindroient pas, chrétiens, de faire aujourd'hui de si fortes plaintes. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'elles arrêtent le cours des charités, c'est qu'elles mettent tout à fait à sec la source des aumônes, et avec la source

des aumônes celles de toutes les grâces du christianisme. Que dis-je ici des aumônes? les vanités ne permettent pas même de payer ses dettes. On ruine et les siens et les étrangers pour satisfaire à son ambition : encore n'est-ce pas le seul désordre. Ce ne sont pas seulement la charité et la justice qui se plaignent de la vanité; la pudeur s'en plaint aussi, et la vanité y cause d'étranges ruines. Simple et innocente beauté, qui commencez à venir au monde, vous avez de l'honnêteté; mais enfin vous voulez paroître, et vous regardez avec jalousie celles que vous voyez plus richement ornées. Sachez que cette vanité, qui vous paroît innocente, machine de loin contre votre honneur; elle vous tend des lacets; elle vous découvre à la tentation; elle donne prise à l'ennemi. Prenez garde à ce dangereux appât et mettez de bonne heure

votre honnêteté sous la protection de la modestie.

Mais ne parlons pas toujours de ces vanités qui regardent les biens de la fortune et les ornements du corps; l'homme est vain de plus d'une sorte. Ceux-là pensent être les plus raisonnables qui sont vains des dons de l'intelligence, les savants, les gens de littérature, les beaux esprits. A la vérité, chrétiens, ils sont dignes d'être distingués des autres, et ils font un des plus beaux ornements du monde. Mais qui les pourroit supporter, lorsque aussitôt qu'ils se sentent un peu de talent, ils fatiguent toutes les oreilles de leurs faits et de leurs dits? et parce qu'ils savent arranger des mots, mesurer un vers ou arrondir une période, ils pensent avoir droit de se faire écouter sans fin, et de décider de tout souverainement. O justesse dans la vie, ô égalité dans les

mœurs, ô mesure dans les passions, riches et véritables ornements de la nature raisonnable, quand est-ce que nous apprendrons à vous estimer? Mais laissons les beaux esprits dans leurs disputes de mots, dans leur commerce de louanges qu'ils se vendent les uns aux autres à pareil prix, et dans leurs cabales tyranniques, qui veulent usurper l'empire de la réputation et des lettres. Je voudrois n'avoir que ces plaintes, je ne les porterois pas dans cette chaire. Mais dois-je dissimuler leurs délicatesses et leurs jalousies? Leurs ouvrages leur semblent sacrés: y reprendre seulement un mot, c'est leur faire une blessure mortelle. C'est là que la vanité, qui semble naturellement n'être qu'enjouée, devient cruelle et impitoyable. La satire sort bientôt des premières bornes, et d'une guerre de mots elle passe à des libelles diffamatoires, à des

accusations outrageuses contre les mœurs et les personnes. Là on ne regarde plus combien les traits sont envenimés, pourvu qu'ils soient lancés avec art, ni combien les plaies sont mortelles à l'honneur, pourvu que les morsures soient ingénieuses ; tant il est vrai, chrétiens, que la vanité corrompt tout, jusqu'aux exercices les plus innocents de l'esprit, et ne laisse rien d'entier dans la vie humaine. Elle ne se contente pas de donner aux crimes des ouvertures favorables, elle les autorise publiquement, et entreprend de les mettre en honneur par des maximes ruineuses à la pureté des mœurs.

DEUXIÈME POINT.

Il me semble que vous vous élevez ici contre moi, et que vous me dites que jamais il ne sera véritable que les

crimes soient en honnenr, puisque nous les voyons au contraire et détestés et proscrits par une commune sentence du genre humain. Et certes les choses humaines ne sont pas encore si désespérées, que les vices qui ne sont que vices, qui montrent toute leur laideur sans aucune teinture d'honnêteté, soient honorés dans le monde. Les vices que le monde couronne sont des vices spécieux qui ont quelque mélange de la vertu. L'honneur, qui est destiné pour la suivre et pour la servir, sait de quelle sorte elle s'habille, et lui dérobe quelques-uns de ses ornements pour en parer le vice qu'il veut établir et mettre en crédit dans le monde. Pourquoi introduit-on ce mélange? pourquoi tâchet-on de donner au vice cette couleur empruntée? De quelle sorte cela se fait, quoique la chose soit assez connue par expérience, je veux le rechercher jus-

qu'à l'origine, et développer tout au long ce mystère d'iniquité.

Pour cela, il est nécessaire de philosopher en peu de mots de la nature du mal. Mais je m'abuse d'abord, et il est vrai que le mal n'a point de nature ni de subsistance. Car qui ne sait qu'il n'est autre chose qu'une simple privation, un éloignement de la loi, une perte de la raison et de la droiture? Ce n'est donc pas une nature, mais plutôt la maladie, la corruption, la ruine de la nature. De cette vérité qui est si connue, le docte saint Jean Chrysostome en a tiré cette conséquence. Comme le mal, dit ce grand évêque [1], n'a point de nature ni de subsistance en lui-même, il s'ensuit qu'il ne peut pas subsister tout seul; de sorte que, s'il n'est soutenu par quelque mélange de bien, il se

[1] Homil. II. in Acta. tom. IX. p. 22.

détruira lui-même par son propre excès. Qu'un homme veuille tromper tout le monde, il ne trompera personne. Qu'un voleur tue ses compagnons aussi bien que les passants, tous le fuiront également comme une bête farouche. De tels vicieux n'ont point de crédit : il faut un peu de mélange. Ceux que le monde considère ne sont pas de ces vicieux abandonnés à toutes sortes d'infamies, un Achab, une Jézabel dans l'Histoire sainte ; un Néron, un Domitien dans les histoires profanes ; leur attirer de la gloire, réconcilier l'honneur avec eux, c'est une entreprise impossible. Mais aussi, si peu qu'on prenne soin de mêler avec le vice quelque teinture de vertu, il pourra, sans trop se cacher et presque sans se contraindre, paroître avec honneur dans le monde. Par exemple est-il rien de plus injuste que de verser le sang humain pour des injures particu-

lières, et d'ôter par un même attentat un citoyen à sa patrie, un serviteur à son roi, un enfant à l'Église, et une âme à Dieu qui l'a rachetée de son sang? Et toutefois depuis que les hommes ont mêlé quelque couleur de vertu à ces actions sanguinaires, l'honneur s'y est attaché d'une manière si opiniâtre, que ni les anathèmes de l'Église, ni les lois sévères du prince, ni sa fermeté invincible, ni la justice rigoureuse d'un Dieu vengeur, n'ont point assez de force pour venir à bout de l'en arracher.

Il n'est rien de plus odieux que les concussions et les rapines : et toutefois ceux qui ont su s'en servir pour faire une belle dépense, qui paroît libéralité et qui est une damnable injustice, ont presque effacé toute cette honte dans le sentiment du vulgaire. Est-il rien de plus haïssable que la médisance, qui déchire impitoyablement la réputation

du prochain? mais si peu qu'on l'appelle franchise de naturel et liberté qui dit ce qu'elle pense; ou, sans faire tant de façon, pour peu qu'on la débite avec esprit en sorte qu'elle divertisse, car c'est une grande vertu dans le monde que de savoir divertir; on ne regarde plus combien les traits sont envenimés, il suffit qu'ils soient lancés avec art, ni combien les plaies sont mortelles, pourvu que les morsures soient ingénieuses.

L'impudicité même, c'est-à-dire la honte même que l'on appelle brutalité quand elle court ouvertement à la débauche; si peu qu'elle s'étudie à se couvrir de belles couleurs de fidélité, de discrétion, de douceur, de persévérance, ne va-t-elle pas la tête levée, ne semble-t-elle pas digne des héros? Ne perd-elle pas son nom d'impudicité pour prendre celui de galanterie, et

n'avons-nous pas vu le monde poli traiter de sauvages et de rustiques ceux qui n'avoient point de telles attaches? Il est donc vrai, chrétiens, que le moindre mélange de vertu trompeuse concilie de l'honneur au vice. Et il ne faut pas pour cela beaucoup d'industrie; le moindre mélange suffit, la plus légère teinture d'une vertu trompeuse et falsifiée impose aux yeux de tout le monde. Ceux qui ne se connoissent pas en pierreries sont dupés et trompés par le moindre éclat, et le monde se connoît si peu en vertu solide, que souvent la moindre apparence éblouit sa vue. C'est pourquoi il ne s'agit presque plus parmi les hommes d'éviter les vices; il s'agit seulement de trouver des noms spécieux et des prétextes honnêtes. Ainsi le nom et la dignité d'homme de bien se soutient plus par esprit et par industrie que par probité et par vertu

et l'on est en effet assez vertueux et assez réglé pour le monde, quand on a l'adresse de se ménager et l'invention de se couvrir.

Mais Dieu protecteur de la vertu ne souffrira pas longtemps que le vice se fasse honorer sous cette apparence. Bientôt il découvrira toute sa laideur et ne lui laissera que sa seule honte. C'est de quoi lui-même se glorifie par la bouche de son prophète : *Discooperui Esau, revelavi abscondita ejus, et celari non poterit* [1] : « J'ai découvert « Ésaü, j'ai dépouillé cet homme du « monde de ces vains prétextes dans « lesquels il s'enveloppoit ; j'ai mani- « festé toute sa honte, et il ne peut plus « se cacher. » Car dans ce règne de la vérité et de la justice on ne se payera point de prétextes, on ne prendra point

[1] Jerem. XLIX. 10.

le nom pour la chose ni la couleur pour la vérité. Tous les tours, toutes les souplesses, toutes les habiletés de l'esprit, ne seront plus capables de rien diminuer de la honte d'une mauvaise action ; et tout l'honneur que votre adresse vous aura sauvé parmi les ténèbres de ce monde, vous tournera en ignominie. Éveillez-vous donc, chrétiens, le monde vous a assez abusés, assez éblouis par son faux honneur. Ouvrez les yeux, voyez la vertu qui va vous montrer l'honneur véritable ; et vous apprendrez tout ensemble à le rendre à Dieu. Je suis sorti, comme vous le voyez, des deux premières parties, et il ne me reste plus qu'à conclure par la dernière.

TROISIÈME POINT.

Jusques ici, chrétiens, j'ai pris facilement mon parti, et rien n'étoit plus

aisé que de mépriser l'honneur qui relève les choses vaines et de condamner celui qui couronne les mauvaises. Mais devant maintenant parler de l'honneur qui accompagne les actions vertueuses, d'un côté je voudrois bien pouvoir le priser pour l'amour de la vertu dont il rejaillit, et d'autre part la crainte de la vanité fait que j'appréhende de lui donner trop d'avantage. Et certes il est véritable que, si nous combattons avec tant de force l'amour des louanges, nous ôterons, sans y penser, un grand secours à la vertu, du moins à celle qui commence; et nous tomberons dans cet autre excès, qu'un habile courtisan d'un grand empereur, homme d'esprit de l'antiquité, a remarqué en son temps, et que nous ne voyons déjà que trop fréquent dans le nôtre: que la plupart des hommes trouvent ridicule d'être loués à cause qu'ils ont cessé de faire

des actions dignes de louanges : *Postquam desiimus facere laudanda, laudari quoque ineptum putamus* [1]. Au contraire, saint Augustin a sagement prononcé que « vouloir faire le bien et « ne vouloir pas qu'on nous en loue, « c'est vouloir que l'erreur prévale, « c'est se déclarer ennemi de la justice « publique, et s'opposer au bien géné- « ral des choses humaines, qui ne sont « jamais établies dans un meilleur or- « dre, que lorsque la vertu reconnue « reçoit l'honneur qu'elle mérite [2]. » D'ailleurs on ne peut douter qu'il ne soit digne d'un homme de bien, et d'édifier le prochain par l'exemple de sa vertu, et d'être non-seulement confirmé, mais encore encouragé par le

[1] Plin. Epist. lib. III. Epist. XXI. — [2] De Serm. Dom. lib. II. c. I. t. III. part. II. col. 201.

témoignage des autres. Mais surtout ceux que Dieu a mis dans les grandes places, comme leur dignité n'a rien de plus relevé que cette glorieuse obligation d'être l'exemple du monde, doivent souvent considérer ce que pense l'univers, dont ils sont le plus beau spectacle, et ce que pensera la postérité qui ne les flattera plus quand la mort les aura égalés au reste des hommes; et comme la gloire véritable ne peut jamais être forcée, ils doivent en poser les fondements sur une vertu solide, qui s'attache à ne se démentir jamais, et à marcher constamment par les voies droites.

Mais encore qu'on puisse permettre à la vertu de se laisser exciter au bien par les louanges des hommes, c'est ravilir sa dignité et offenser sa pudeur que de l'en rendre captive. Car c'est, mes frères, une chose assez remarquable

que la pudeur et la modestie ne s'opposent pas seulement aux actions déshonnêtes, mais encore à la vaine gloire et à l'amour désordonné des louanges. Une personne honnête et bien élevée rougit d'une parole immodeste; un homme sage et modéré rougit de ses propres louanges. En l'une et l'autre rencontre la modestie fait baisser les yeux et monter la rougeur au front, par un certain sentiment que la raison nous inspire, que, comme le corps a sa chasteté, que l'impudicité corrompt, il y a une certaine intégrité de l'âme et de la vertu qui appréhende d'être violée par les louanges : d'où vient à une âme bien née cette honte des louanges naturelle à la vertu; je dis à la vertu chrétienne, car on n'en connoît point d'autre en cette chaire. Il est donc de la nature de la vertu d'appréhender les louanges; et vous devez peser attentive-

ment avec quelle précaution le Fils de Dieu l'oblige de se cacher : *Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus, ut videamini ab eis* [1] : « Prenez garde de ne faire pas vos « bonnes œuvres devant les hommes « pour en être regardés : » Voulez-vous prier dans le cabinet, fermez la porte : *Orationem tuam fac esse mysterium* [2], et ainsi des autres ; voyez donc comme il élève la vertu : il la retire du monde, il la tient dans le cabinet et sous la clef, il la cache non-seulement aux autres, mais à elle-même ; « il ne veut pas que la gauche « sache l'aumône que fait la droite [3] ; » enfin il la réserve pour les yeux du Père.

C'est pourquoi saint Jean Chryso-

[1] Matth. VI. 1. 6. — [2] S. Chrysost. Homil. XIX. in Matth. n. 3. tom. VII. p. 248. — [3] Matth. VI. 3.

stome compare la vertu chrétienne à une fille honnête et pudique, élevée dans la maison paternelle avec une merveilleuse retenue. On ne la mène pas, dit-il [1], au théâtre ; on ne la produit pas dans les assemblées ; elle n'écoute point les discours des hommes ni leurs dangereuses flatteries ; elle aime la retraite et la solitude et se plaît à se cacher sous les yeux de Dieu, sous l'ombre de ses ailes et sous le secret de sa face ; elle aime, dis-je, à se cacher, non par honte, mais par modestie. Car, mes frères, ce n'est pas un moindre excès de cacher la vertu par honte, que de la produire par ostentation. Les hypocrites sont dignes et de blâme et de mépris tout ensemble, qui l'étalent avec art et pompeusement. Les lâches ne le sont pas moins qui rougissent de

[1] In Matth. Homil. LXXI. tom. VII. p. 698.

la professer, et lui donnent moins de liberté de paroître au jour, que le vice même ne s'en attribue. Ainsi la véritable vertu ne fuit pas toujours de se faire voir, mais jamais elle ne se montre qu'avec sa simple parure. Bien loin de vouloir surprendre les yeux par des ornements empruntés, elle cache même une partie de sa beauté naturelle, et le peu qu'elle en découvre avec retenue est tellement éloigné de tout artifice, qu'on voit bien qu'elle n'a pas dessein d'être regardée, mais plutôt d'inviter les hommes par sa modestie à glorifier le Père céleste : *Ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est* [1].

Voilà l'idée véritable de la vertu chrétienne : y a-t-il rien de plus sage et de plus modeste ? C'est ainsi qu'elle

[1] Matth. v. 16.

étoit faite, lorsqu'elle sortoit toute récente d'entre les mains des apôtres, formée sur les exemples de Jésus-Christ même. Alors la piété étoit véritable, parce qu'elle n'étoit pas encore devenue un art ; elle n'avoit pas encore appris à s'accommoder au monde, ni à servir au négoce des ténèbres : simple et innocente qu'elle étoit, elle ne regardoit que le ciel auquel elle prouvoit sa fidélité par l'humilité et la patience. La vaine gloire, dit saint Chrysostome [1], vient gâter cette bonne éducation ; elle entreprend de corrompre la pudeur de la vertu. Au lieu qu'elle n'étoit faite que pour Dieu, elle la pousse à rechercher les yeux des hommes. Ainsi cette vierge si sage et si retirée est sollicitée par cette impudente à des amours déshonnêtes : *Sic a lena corruptissima ad*

[1] Loco mox citato.

turpes hominum amores impellitur. Fuyons, messieurs, ces excès; et puisque tout le bien vient de Dieu, apprenons à lui rendre aussi toute la gloire. Car, comme dit excellemment le grand saint Fulgence : « Encore que ce soit « un orgueil damnable que de mépriser « ce que Dieu commande, c'est une « audace bien plus criminelle de s'at- « tribuer à soi-même ce que Dieu « donne : » *Detestabilis est cordis humani superbia, qua facit homo quod Deus in hominibus damnat; sed illa detestabilior, qua sibi tribuit homo quod Deus hominibus donat*[1]. Et si par le premier de ces attentats nous tâchons de nous soustraire à son empire, il semble que nous entreprenions par le second de nous égaler à lui.

C'est, messieurs, ce que Dieu lui-

[1] Epist. vi ad Theodor. p. 189.

même reproche aux hommes orgueilleux en la personne du roi de Tyr, lorsqu'il lui adresse ces paroles par la bouche de son prophète Ézéchiel : « Voici ce qu'a dit le Seigneur Dieu : « Ton cœur s'est élevé démesurément, « et tu as dit : Je suis un Dieu; et « quoique tu ne sois qu'un homme « mortel, tu t'es fait un cœur de « Dieu » par ton audace insensée : *Dixisti : Deus ego sum;... quum sis homo et non Deus, et dedisti cor tuum quasi cor Dei*[1]. Peut-être aurez-vous peine à comprendre que l'esprit humain soit capable d'un si prodigieux égarement.

Mais, mes frères, ce n'est pas en vain que le Saint-Esprit parle en ces termes; et il n'est que trop véritable que celui qui se glorifie en lui-même, se fait en

[1] Ezech. XXVIII. 2.

effet le cœur d'un Dieu. Car la théologie nous enseigne que comme Dieu est la source du bien et le centre de toutes choses, comme il est le seul sage et le seul puissant; il lui appartient, chrétiens, de s'occuper de lui-même, de rapporter tout à lui-même, de se glorifier en ses conseils, et de se confier en son bras victorieux et en sa force invincible. Quand donc une créature s'admire dans sa vertu, s'aveugle dans sa puissance, se plaît dans son industrie, s'occupe enfin tout entière de ses propres perfections, elle agit à la manière de Dieu; et malgré sa misère et son indigence, elle imite la plénitude de ce premier Être. En effet, cet homme capable qui règne dans un conseil et ramène tous les esprits par la force de ses discours; lorsqu'il croit que son raisonnement et son éloquence et non la main de Dieu a tourné les cœurs, ne

dit-il pas tacitement : *Labia nostra a nobis sunt*[1] : « Nos lèvres sont de nous-« mêmes ; » et c'est nous qui avons trouvé ces belles paroles qui ont touché tout le monde ? Et celui qui se persuade que c'est par son industrie qu'il s'est établi, et ne fait pas de réflexion sur la providence divine qui l'a conduit par la main, ne dit-il pas avec Pharaon : *Meus est fluvius, et ego feci memetipsum*[2] : « Tout ce grand domaine est « à moi, je suis l'ouvrier de ma for-« tune, et je me suis fait moi-même ? » Quiconque enfin s'imagine qu'il peut achever ses affaires par sa tête ou par son bras, sans remonter au principe d'où viennent tous les bons succès, se fait lui-même un Dieu dans son cœur, et il dit avec ces superbes : « C'est no-« tre main vigoureuse qui a fait haute-

[1] Ps. xi. 5. — [2] Ezech. xxix. 3.

« ment ces choses : » *Manus nostra excelsa*[1].

Malheur à la créature qui, faisant le dénombrement de ce qui est nécessaire pour ses entreprises, ne compte pas avant toutes choses le secours de Dieu, et ne lui rapporte pas toute la gloire ! Dieu se rit de ses vains conseils et il les dissipe : car c'est lui dont il est écrit qu'il réprouve les desseins des peuples, qu'il confond quand il lui plaît les entreprises des grands[2], et qu'il est terrible en conseils par-dessus les enfants des hommes[3]. C'est lui qui élève, c'est lui qui abaisse ; c'est lui qui donne la gloire, c'est lui qui la change en ignominie ; c'est lui qui prend Cyrus par la main, dit le prophète Isaïe[4], qui fait marcher la terreur devant sa face et la

[1] Deut. XXIX. 3. — [2] Ps. XXXII. 10. — [3] Ibid. LXV. 6. — [4] Is. XLV. 1.

victoire à sa suite, qui le mène triomphant par toute la terre, et qui abaisse à ses pieds toutes les puissances du monde. C'est lui-même qui, au moment ordonné, arrête toutes ses conquêtes et le précipite du haut de cette superbe grandeur par une sanglante défaite. C'est lui qui fait frapper par son ange un Hérode pour n'avoir pas donné la gloire à Dieu [1], qui renverse un Nicanor par une poignée de gens, « qu'il re« gardoit comme rien, » *quos nullos existimaverat*, comme dit le texte sacré [2]; qui confond un Antiochus avec son armée par laquelle il croyoit pouvoir dominer aux flots de la mer: *qui sibi videbatur etiam fluctibus maris imperare* [3]. Et quand aurois-je fini, si j'entreprenois de vous racon-

[1] Act. XII. 23. — [2] II. Mach. VIII. 35. — [3] Mach. IX. 8.

ter toutes les victoires de ce triomphateur en Israël et de ce Monarque du monde !

Tremblons donc sous sa main suprême, et mettons en lui seul toute notre gloire. La gloire que les hommes donnent n'a ni fondement ni consistance. Qu'y a-t-il de plus variable, puisqu'elle s'attache aux événements et change avec la fortune? C'est pourquoi je souhaite à notre grand roi quelque chose de plus solide. Sire, je désire d'une ardeur immense de voir croître par tout l'univers cette haute réputation de vos armes et de vos conseils; et si ma voix se peut faire entendre parmi ces glorieuses acclamations, j'en augmenterai le bruit avec joie. Mais méditant en moi-même la vanité des choses humaines, qu'il est si digne de votre grande âme d'avoir toujours devant les yeux, je souhaite à Votre Majesté un

éclat plus digne d'un roi chrétien que celui de la renommée, une immortalité plus assurée que celle que promet l'histoire à votre sage conduite; enfin une gloire mieux établie que celle que le monde admire : c'est celle de l'éternité avec le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. *Amen.*





SERMON

SUR

L'AMOUR DES PLAISIRS [1],

PRÊCHÉ A LA COUR,

POUR LE IIIe DIMANCHE DE CARÊME.

Homo quidam habuit duos filios, et dixit adolescentior ex illis patri : « Pater, da mihi portionem substantiæ « quæ me contingit. »

Un homme avait deux fils, et le plus jeune des deux dit à son père : « Mon père donnez-moi mon partage du « bien qui me touche. » Luc. xv, 11.

La parabole de l'Enfant prodigue nous fut hier proposée par la sainte Église dans la célébration des mystères, et je me sens invité à ramener aujour-

[1] Ce sermon se trouve placé au troisième

d'hui un si beau et si utile spectacle. Et certainement, chrétiens, toute l'histoire de ce prodigue, sa malheureuse sortie de la maison de son père, ses voyages ou plutôt ses égarements dans un pays éloigné, son avidité pour avoir son bien, et sa prodigieuse facilité à le dissiper, ses libertés et sa servitude, ses douleurs après ses plaisirs, et la misère extrême où il est réduit pour avoir tout donné à son plaisir : enfin la variété infinie et le mélange de ses aventures, sont un tableau si naturel de la vie humaine, et

dimanche de carême, parce que les premiers mots indiquent qu'il a été prêché ce jour-là, quoique l'évangile de l'Enfant prodigue se lise le samedi précédent. Une variante du manuscrit porte : « Il n'y a que peu de jours que la parabole de l'Enfant prodigue fut lue par la sainte Église, etc. ; » ce qui fait croire qu'il a été aussi prêché un autre jour de cette semaine. (*Édit. de Versailles.*)

son retour à son père, où il retrouve avec abondance tous les biens qu'il avoit perdus, une image si accomplie des grâces de la pénitence, que je croirois manquer tout à fait au saint ministère dont je suis chargé, si je négligeois les instructions que Jésus-Christ a renfermées dans cet évangile. Ainsi mon esprit ne travaille plus qu'à trouver à quoi se réduire dans une matière si vaste. Tout me paroît important, et je ne puis tout traiter sans entreprendre aujourd'hui un discours immense. Grand Dieu, arrêtez mon choix sur ce qui sera le plus profitable à cet illustre auditoire, et donnez-moi les lumières de votre Esprit saint, par les pieuses intercessions de la bienheureuse Vierge, que je salue avec l'ange, en disant, *Ave*, etc.

Depuis notre ancienne désobéissance, il semble que Dieu ait voulu retirer du

monde tout ce qu'il y avoit répandu de joie véritable pendant l'innocence des commencements; si bien que ce qui flatte maintenant nos sens n'est plus qu'un amusement dangereux, et une illusion de peu de durée. Le sage l'a bien compris, lorsqu'il a dit ces paroles : *Risus dolore miscebitur, et extrema gaudii luctus occupat*[1]. « Le ris sera « mêlé de douleur, et les joies se termi- « neront en regrets. » C'est connoître le monde que de parler ainsi de ses plaisirs; et ce grand homme a bien remarqué dans les paroles que j'ai rapportées, premièrement qu'ils ne sont pas purs, puisqu'ils sont mêlés de douleurs, et secondement qu'ils passent bien vite, puisque la tristesse les suit de si près. En effet, il est véritable que nous ne goûtons point ici de joie sans mélange. La

[1] Prov. xi. 13.

félicité des hommes du monde est composée de tant de pièces, qu'il y en a toujours quelqu'une qui manque; et la douleur a trop d'empire dans la vie humaine, pour nous laisser jouir longtemps de quelque repos. C'est ce que nous pouvons entendre par la parabole de l'Enfant prodigue. Pour donner un cours plus libre à ses passions, il renonce aux commodités et à la douceur de sa maison paternelle, et il achète à ce prix cette liberté malheureuse. Le plaisir de jouir de ses biens est suivi de leur entière dissipation. Ses excès, ses profusions, cette vie voluptueuse qu'il a embrassée, le réduisent à la servitude, à la faim, et au désespoir. Ainsi vous voyez, messieurs, que ses joies se tournent bientôt en une amertume infinie : *Extrema gaudii luctus occupat*. Mais voici un autre changement, qui n'est pas moins remarquable : la longue suite

de ses malheurs l'ayant fait rentrer en lui-même, il retourne enfin à son père, repentant et affligé de tous ses désordres; et reçu dans ses bonnes grâces, il recouvre par ses larmes et par ses regrets ce que ses joies dissolues lui avoient fait perdre. Étranges vicissitudes! Plongé par ses plaisirs déréglés dans un abîme de douleurs, il rentre par sa douleur même dans la tranquille possession d'une joie parfaite. Tel est le miracle de la pénitence; et c'est ce qui me donne lieu, chrétiens, de vous faire voir aujourd'hui, dans l'égarement et dans le retour de ce prodigue, ces deux vérités importantes : les plaisirs sources de douleur; et les douleurs sources fécondes de nouveaux plaisirs. C'est le partage de ce discours, et le sujet de vos attentions.

PREMIER POINT.

L'apôtre saint Paul a prononcé que « tous ceux qui veulent vivre pieuse-« ment en Jésus-Christ souffriront persé-« cution : » *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur* [1]. L'Église étoit encore dans son enfance, et déjà toutes les puissances du monde s'armoient contre elle. Mais ne vous persuadez pas qu'elle ne fut persécutée que par les tyrans ennemis déclarés du christianisme. Chacun de ses enfants étoit soi-même son persécuteur. Pendant qu'on affichoit à tous les poteaux et dans toutes les places publiques des sentences et des proscriptions contre les fidèles, eux-mêmes se condamnoient d'une autre sorte. Si les

[1] II. Tim. III. 12.

Empereurs les exiloient de leur patrie, tout le monde leur étoit un exil; ils s'ordonnoient à eux-mêmes de ne s'attacher nulle part, et de n'établir leur domicile en aucun pays de la terre. Si on leur ôtoit la vie par violence, eux-mêmes s'ôtoient les plaisirs volontairement. Et Tertullien a raison de dire que cette sainte et innocente persécution aliénoit encore plus les esprits que l'autre : *Plures invenias, quos magis periculum voluptatis quam vitæ avocet ab hac secta, quum alia non sit et stulto et sapienti vitæ gratia, nisi voluptas* [1]. C'est-à-dire, qu'on s'éloignoit du christianisme plus par la crainte de perdre les plaisirs, que par celle de perdre la vie, qu'on aimoit autant n'avoir pas, que de l'avoir sans goût et sans agrément : c'est-à-dire que, si l'on craignoit

[1] De Spectac. n. 2.

les rigueurs des Empereurs contre l'Église, on craignoit encore davantage la sévérité de sa discipline contre elle-même ; et que plusieurs se seroient exposés plus facilement à se voir ôter la vie, qu'à se voir arracher les plaisirs, sans lesquels la vie leur est ennuyeuse.

Ce martyre, messieurs, ne finira point; et cette sainte persécution par laquelle nous combattons en nous-mêmes les attraits des sens, doit durer autant que l'Église. La haine aveugle et injuste qu'avoient les grands du monde contre l'Évangile a eu son cours limité, et le temps l'a enfin tout à fait éteinte; mais la haine des chrétiens contre eux-mêmes et contre leur propre corruption doit être immortelle, et c'est elle qui fera durer jusques à la fin des siècles ce martyre vraiment merveilleux, où chacun s'immole soi-même, où le persécuteur et le patient sont égale-

ment agréables, où Dieu d'une même main soutient celui qui souffre, et couronne celui qui persécute. C'est ce qu'il est aisé de prouver par l'Évangile; car il nous dit que, pour suivre Jésus-Christ, il faut se renoncer soi-même, et porter sa croix tous les jours : *Tollat crucem suam quotidie*[1]; non quelques heures, quelques jours, quelques mois, quelques années, mais tous les jours. Et ce n'est pas seulement aux religieux et aux solitaires que Jésus-Christ parle ainsi; mais son discours s'adresse à tous les chrétiens sans distinction : *Dicebat autem ad omnes*[2] : « Il dit à tous d'entrer par la porte étroite, parce que « la porte de la perdition est large, que « le chemin qui y mène est spacieux, et « qu'il y en a beaucoup qui y entrent : » *Intrate per angustam portam, quia lata*

[1] Luc. IX. 23. — [2] Ibid.

porta et spatiosa via est quæ ducit ad perditionem, et multi sunt qui intrant per eam[1]. Aussi s'écrie-t-il avec étonnement : « Que la porte de la vie est « petite ! que la voie qui y mène est « étroite, et qu'il y en a peu qui la « trouvent ! » *Quam angusta porta et arcta via est quæ ducit ad vitam, et pauci sunt qui inveniunt eam*[2] ! Et remarquez qu'il ne dit pas que la voie qui mène à la perfection est étroite, mais que la voie qui mène à la vie est étroite. Et encore avertit-il les fidèles « de faire effort pour entrer par la porte « étroite ; car je vous assure, leur dit-« il, que plusieurs chercheront à y en-« trer, et ne le pourront : » *Contendite intrare per angustam portam, quia multi, dico vobis, quærent intrare, et non poterunt*[3].

[1] Matth. VII. 13. 14. — [2] Ibid. — [3] Luc. XIII. 24.

Je n'ignore pas, chrétiens, que plusieurs murmurent ici contre la sévérité de l'Évangile. Ils veulent bien que Dieu nous défende ce qui fait tort au prochain ; mais ils ne peuvent comprendre que l'on mette de la vertu à se priver des plaisirs ; et les bornes qu'on nous prescrit de ce côté-là leur semblent insupportables. Mais s'il n'étoit mieux séant à la dignité de cette chaire de supposer comme indubitables les maximes de l'Évangile que de les prouver par raisonnement, avec quelle facilité pourrois-je vous faire voir qu'il étoit absolument nécessaire que Dieu réglât par ses saintes lois toutes les parties de notre conduite ; que lui, qui nous a prescrit l'usage que nous devons faire de nos biens, ne devoit pas négliger de nous enseigner celui que nous devons faire de nos sens ; que si, ayant égard à la foiblesse des sens, il leur a donné

quelques plaisirs, aussi, pour honorer la raison, il falloit y mettre des bornes, et ne livrer pas au corps l'homme tout entier, à la honte de l'esprit.

Et certainement, chrétiens, il ne faut pas s'étonner que Jésus-Christ nous commande de persécuter en nous-mêmes l'amour des plaisirs, puisque, sous prétexte d'être nos amis, ils nous causent de si grands maux. Les pires des ennemis, disoit sagement cet ancien [1], ce sont les flatteurs; et j'ajoute avec assurance, que les pires de tous les flatteurs, ce sont les plaisirs. Ces dangereux conseillers, où ne nous mènent-ils pas par leurs flatteries? Quelle honte, quelle infamie, quelle ruine dans les fortunes, quels déréglements dans les esprits, quelles infirmités même dans les corps n'ont pas été introduites par

[1] Q. Curt. l. VIII. cap. v et viii.

l'amour désordonné des plaisirs? Ne voyons-nous pas tous les jours plus de maisons ruinées par la sensualité que par les disgrâces, plus de familles divisées et troublées dans leur repos par les plaisirs que par les ennemis les plus artificieux, plus d'hommes immolés avant le temps à la mort par les plaisirs que par les violences et par les combats? Les tyrans, dont nous parlions tout à l'heure, ont-ils jamais inventé des tortures plus insupportables que celles que les plaisirs font souffrir à ceux qui s'y abandonnent? Ils ont amené dans le monde des maux inconnus au genre humain; et les médecins nous enseignent, d'un commun accord, que ces funestes complications de symptômes et de maladies, qui déconcertent leur art, confondent leurs expériences, démentent si souvent leurs anciens aphorismes, ont leurs sources dans les plai-

sirs. Qui ne voit donc clairement combien il étoit juste de nous obliger d'en être les persécuteurs, puisqu'ils sont eux-mêmes, en tant de façons, les plus cruels persécuteurs de la vie humaine?

Mais laissons les maux qu'ils font à nos corps et à nos fortunes : parlons de ceux qu'ils font à nos âmes, dont le cours est inévitable. La source de tous les maux, c'est qu'ils nous éloignent de Dieu, pour lequel, si notre cœur ne nous dit pas que nous sommes faits, il n'y a point de paroles qui puissent guérir notre aveuglement. Or, mes frères, Dieu est esprit, et ce n'est que par l'esprit qu'on le peut atteindre. Qui ne voit donc que plus nous marchons dans la région des sens, plus nous nous éloignons de notre demeure natale et plus nous nous égarons dans une terre étrangère?

Le prodigue nous le fait bien voir; et ce n'est pas sans raison qu'il est écrit dans notre évangile, qu'en sortant de la maison de son père, « il alla dans une « région bien éloignée : » *Peregre profectus est in regionem longinquam*[1]. Ce fils dénaturé, et ce serviteur fugitif, qui quitte pour ses plaisirs le service de son maître, fait deux étranges voyages : il éloigne son cœur de Dieu et ensuite il en éloigne même sa pensée. Rien n'éloigne tant notre cœur de Dieu, que l'attache aveugle aux joies sensuelles ; et si les autres passions peuvent l'emporter, c'est celle-ci qui l'engage, et le livre tout à fait. Dieu n'est plus dans ton cœur, homme sensuel; l'idole que tu encenses, c'est le dieu que tu adores. Mais tu feras bientôt une seconde démarche. Si Dieu n'est plus dans ton

[1] Luc. xv. 13.

cœur, bientôt il ne sera plus dans ton esprit. Ta mémoire, trop complaisante à ce cœur ingrat, l'effacera bientôt d'elle-même de ton souvenir. En effet, ne voyons-nous pas que les plaisirs occupent tellement l'esprit, que les saintes vérités de Dieu et ses justes jugements n'y ont plus de place? *Auferuntur judicia tua a facie ejus*[1]. Dieu éloigné de notre cœur, Dieu éloigné de notre pensée ; ô le malheureux éloignement! ô le funeste voyage! Où êtes-vous, ô prodigue? combien éloigné de votre patrie ; et en quelle basse région avez-vous choisi votre demeure?

David s'étoit autrefois perdu dans cette terre étrangère; il en est revenu bientôt; mais pendant qu'il y a passé, écoutez ce qu'il nous dit de ses erreurs : *Cor meum dereliquit me :* « Mon cœur,

[1] Ps. IX. 27.

« dit-il, m'a abandonné; » il s'est allé engager dans une misérable servitude. Mais pendant que son cœur lui échappoit, où avoit-il son esprit? Écoutez ce qu'il dit encore : *Comprehenderunt me iniquitates meæ et non potui ut viderem* [1] : « Les pensées de mon péché « m'occupoient tout, et je ne pouvois « plus voir autre chose. » C'est encore en cet état que « la lumière de ses yeux « n'est plus avec lui [2]. » La connoissance de Dieu étoit obscurcie, la foi comme éteinte et oubliée : chrétiens, quel égarement! Mais les pécheurs vont plus loin encore. Les vérités de Dieu nous échappent; nous perdons, en nous éloignant, le ciel de vue ; on ne sait qu'en croire; il n'y a plus que les sens qui nous touchent et qui nous occupent.

De vous dire maintenant, messieurs,

[1] Ps. XXXIX. 13. — [2] Ps. XXXVII. 10.

jusqu'où ira cet égarement, ni jusqu'où vous emporteront les joies sensuelles, c'est ce que je n'entreprends pas ; car qui sait les mauvais conseils que vous donneront ces flatteurs ? Tout ce que je sais, chrétiens, c'est que la raison une fois livrée à l'attrait des sens, et prise de ce vin fumeux, ne peut plus se répondre d'elle-même, ni savoir où l'emportera son ivresse. Mais que sert de renouveler aujourd'hui ce que j'ai déjà dit dans cette chaire de l'enchaînement des péchés ? Que sert de vous faire voir qu'ils s'attirent les uns les autres, puisqu'il n'en faut qu'un pour nous perdre ; et que, sans que nous fassions jamais d'autres injustices, c'en est une assez criminelle que de refuser notre cœur à Dieu, qui le demande à si juste titre.

C'est à cette énorme injustice que nous engage tous les jours l'amour des

plaisirs. Il fait beaucoup davantage : non content de nous avoir une fois arrachés à Dieu, il nous empêche d'y retourner par une conversion véritable, et en voici les raisons.

Pour se convertir, chrétiens, il faut premièrement se résoudre, fixer son esprit à quelque chose, prendre une forme de vie : or, est-il que l'attache aux attraits sensibles nous met dans une contraire disposition. Car, trop pauvres pour nous pouvoir arrêter longtemps, nous voyons par expérience que tout l'agrément des sens est dans la variété, et c'est pourquoi l'Écriture dit que : « la concupiscence est in« constante ; » *Inconstantia concupiscentiæ*[1] ; parce que, dans toute l'étendue des choses sensibles, il n'y a point de si agréable situation que le temps ne

[1] Sap. IV. 12.

rende ennuyeuse et insupportable. Quiconque donc s'attache au sensible, il faut qu'il erre nécessairement d'objets en objets, et se trompe, pour ainsi dire, en changeant de place; ainsi la concupiscence, c'est-à-dire l'amour des plaisirs, est toujours changeant, parce que toute son ardeur languit et meurt dans la continuité, et que c'est le changement qui le fait revivre. Aussi qu'est-ce autre chose que la vie des sens, qu'un mouvement alternatif de l'appétit au dégoût, et du dégoût à l'appétit, l'âme flottant toujours incertaine entre l'ardeur qui se ralentit et l'ardeur qui se renouvelle? *inconstantia concupiscentiæ*. Voilà ce que c'est que la vie des sens. Cependant, dans ce mouvement perpétuel, on ne laisse pas de se divertir par l'image d'une liberté errante : *Quasi quadam libertate auræ*

perfruuntur, *vago quodam desiderio suo*[1].

Pour se convertir, il faut un certain sérieux. Ceux qui vivent dans les plaisirs, qui « s'imaginent que notre vie « n'est qu'un jeu, » *lusum esse vitam nostram*[2], sont accoutumés à rire de tout, et ne prennent rien sérieusement; mais quand il faut arrêter ses résolutions, cette âme, accoutumée dès longtemps à courir deçà et delà partout où elle voit la campagne découverte, à suivre ses humeurs et ses fantaisies, et à se laisser tirer sans résistance par les objets plaisants, ne peut plus du tout se fixer. Cette constance, cette égalité, cette sévère régularité de la vertu lui fait peur, parce qu'elle n'y voit plus ces délices, ces doux changements, cette variété qui

[1] S. Aug. in Ps. cxxxvi. n. 9. tom. IV. col. 1518. — [2] Sap. xv. 12.

égaye les sens, ces égarements agréables où ils semblent se promener avec liberté. C'est pourquoi cent fois on tente et cent fois on quitte, on rompt et on renoue bientôt avec les plaisirs. De là ces remises de jour en jour, ce demain qui ne vient jamais, cette occasion qui manque toujours, cette affaire qui ne finit point, et dont on attend toujours la conclusion. O âme inconstante et irrésolue ! ou plutôt trop déterminée et trop résolue, pour ne pouvoir te résoudre, iras-tu toujours errant d'objets en objets, sans jamais t'arrêter au bien véritable? Qu'as-tu acquis de certain par ce mouvement éternel, et que te reste-t-il de tous ces plaisirs, sinon que tu en reviens avec un dégoût du bien, une attache au mal, le corps fatigué et l'esprit vide? Est-il rien de plus pitoyable?

C'est ici qu'il nous faut entendre quelle est la captivité où se jettent les joies sensuelles; car le prodigue de la parabole ne s'égare pas seulement, mais encore il s'engage et se rend esclave, et voici en quoi consiste notre servitude. C'est qu'encore que nous passions d'un objet à l'autre, ainsi que je viens de dire, avec une variété infinie, nous demeurons arrêtés dans l'étendue des choses sensibles. Et qu'est-ce qui nous tient ainsi captifs de nos sens, sinon la malheureuse alliance du plaisir avec l'habitude? Car si l'habitude seule a tant de force pour nous captiver, le plaisir et l'habitude étant joints ensemble, quelles chaînes ne feront-ils pas? *Venumdatus sub peccato*[1] : « Je suis « vendu pour être assujetti au péché : » Le péché nous achète par le plaisir qu'il

[1] Rom. VII. 14.

nous donne. Entrez avec moi, messieurs, dans cette considération. Encore que la nature ne nous porte pas à mentir, et qu'on ne puisse comprendre le plaisir que plusieurs y trouvent; néanmoins celui qui s'est engagé dans cette foiblesse honteuse ne trouve plus d'ornements qui soient dignes de ses discours, que la hardiesse de ses inventions; bien plus, il jure et ment tout ensemble avec une pareille facilité; et, par une horrible profanation, il s'accoutume à mêler ensemble la première vérité avec son contraire. Et quoique, repris par ses amis et confondu par lui-même, il ait honte de sa conduite qui lui ôte toute créance, son habitude l'emporte par-dessus ses résolutions. Que si une coutume de cette sorte, qui répugne à la nature non moins qu'à la raison même, est néanmoins si puissante et si tyrannique, qu'y aura-t-il de plus

invincible que la nature avec l'habitude, que la force de l'inclination et du plaisir jointe à celle de l'accoutumance? Si le plaisir rend le vice aimable, l'habitude le rendra comme nécessaire. Si le plaisir nous jette dans une prison, l'habitude, dit saint Augustin, fermera cent portes sur nous, et ne nous laissera aucune sortie : *Inclusum se sentit difficultate vitiorum, et quasi muro impossibilitatis erecto portisque clausis, qua evadat non invenit*[1].

En cet état, chrétiens, s'il nous reste quelque connoissance de ce que nous sommes, quelle pitié devons-nous avoir de notre misère! Car encore, si nous pouvions arrêter cette course rapide des plaisirs, et les attacher, pour ainsi parler, autant à nous que nous nous attachons à eux, peut-être que notre

[1] In. Ps. CVI. n. 5. tom. IV. col. 1206.

aveuglement auroit quelque excuse. Mais n'est-ce pas la chose du monde la plus déplorable, que nous aimions si puissamment ces amis trompeurs qui nous abandonnent si vite; qu'ils aient une telle force pour nous entraîner, et nous aucune pour les retenir; enfin, que notre attache soit si violente, que nous soyons si fidèles à ces trompeurs, et leur fuite cependant si précipitée? Pleurez, pleurez, ô prodigue! car qu'y a-t-il de plus misérable que de se sentir comme forcé par ses habitudes vicieuses d'aimer les plaisirs, et de se voir sitôt après forcé, par une nécessité fatale, de les perdre sans retour et sans espérance?

Que si, parmi tant de sujets de nous affliger, nous vivons toutefois heureux et contents; c'est alors, c'est alors, mes frères, qu'au défaut de notre misère, notre propre repos nous doit faire horreur. Car ce n'est pas en vain qu'il est

écrit : « Illuminez mes yeux, ô Sei-« gneur, de peur que je ne m'endorme « dans la mort[1]. » Ce n'est pas en vain qu'il est écrit : « Ils passent leurs jours « en paix, et descendent en un moment « dans les enfers[2]. » Ce n'est pas en vain qu'il est écrit, et que le Sauveur a prononcé dans son Évangile : « Malheur à « vous qui riez, car vous pleurerez[3] ! » En effet, si ceux qui rient parmi leurs péchés peuvent toujours conserver leur joie et en ce monde et en l'autre, ils l'emportent contre Dieu, et bravent sa toute-puissance. Mais comme Dieu est le maître, il faut nécessairement que leurs ris se changent en gémissements éternels; et ils sont d'autant plus assurés de pleurer un jour, qu'ils pleurent moins maintenant. Ouvrez donc les yeux, ô pécheurs ! voyez sur le bord de

[1] Ps. XII. 4.—[2] Job. XXI. 13.—[3] Luc. VI. 25.

quel précipice vous vous êtes endormis, parmi quels flots et quelles tempêtes vous croyez être en sûreté, enfin parmi quels malheurs et dans quelle servitude vous vivez contents! O qu'il vous seroit peut-être utile que Dieu vous éveillât d'un coup de sa main, et vous instruisît par quelque affliction! Mais, mes frères, je ne veux point faire de pareils souhaits, et je vous conjure au contraire de n'obliger pas le Tout-Puissant à vous faire ouvrir les yeux par quelque revers; prévenez de vous-mêmes sa juste fureur; craignez le retour du siècle à venir, et le funeste changement dont Jésus-Christ vous menace; et, de peur que votre joie ne se change en pleurs, cherchez dans la pénitence, avec le prodigue, une tristesse qui se change en joie : c'est par où je m'en vais conclure.

SECOND POINT.

Nous lisons dans l'Histoire sainte, c'est au premier livre d'Esdras, que lorsque ce grand prophète eut rebâti le temple de Jérusalem, que l'armée assyrienne avoit détruit, le peuple mêlant ensemble le triste ressouvenir de sa ruine et la joie d'un si heureux rétablissement, une partie poussoit en l'air des accents lugubres, l'autre faisoit retentir jusqu'au ciel des chants de réjouissance; en telle sorte, dit l'auteur sacré, « qu'on ne pouvoit distinguer les « gémissements d'avec les cris d'allé« gresse : » *Nec poterat quisquam agnoscere vocem clamoris lætantium, et vocem fletus populi*[1]. Ce mélange mystérieux de douleur et de joie, est une

[1] I. Esdr. III. 13.

image assez naturelle de ce qui s'accomplit dans la pénitence. L'âme déchue de la grâce voit le temple de Dieu renversé en elle. Ce ne sont point les Assyriens qui ont fait cet effroyable ravage; c'est elle-même qui a détruit et honteusement profané ce temple sacré de son cœur, pour en faire un temple d'idoles. Elle pleure, elle gémit, elle ne veut point recevoir de consolation; mais au milieu de ses douleurs, et pendant qu'elle fait couler un torrent de larmes, elle voit que le Saint-Esprit, touché de ses pleurs et de ses regrets, commence à redresser cette maison sainte, qu'il relève l'autel abattu, et rend enfin le premier honneur à sa conscience, où il veut faire sa demeure; en sorte qu'elle trouvera dans le nouveau sanctuaire une retraite assurée, dans laquelle elle pourra vivre heureuse et tranquille, sous la paisible protection de Dieu qui

y fera sa demeure. Que jugez-vous, chrétiens, de cette sainte tristesse? Une âme, à qui ses douleurs procurent une telle grâce, n'aimera-t-elle pas mieux s'affliger de ses péchés, que de vivre avec le monde? et ne faut-il pas s'écrier ici avec le grand saint Augustin : « Que celui-là est heu-« reux, qui est malheureux de cette « sorte! » *Quam felix est, qui sic miser est*[1] !

C'est ici que je voudrois pouvoir ramasser tout ce qu'il y a de plus efficace dans les Écritures divines, pour vous représenter dignement ces délices intérieures, ce fleuve de paix dont parle Isaïe[2], cette paix du Saint-Esprit, enfin ce calme admirable d'une bonne conscience. Il est malaisé, mes frères, de

[1] In Ps. XXXVII. n. 2. tom. IV. col. 294.
[2] Is. LXVI. 12.

faire entendre ces vérités et goûter ces chastes plaisirs aux hommes du monde; mais nous tâcherons toutefois comme nous pourrons de leur en donner quelque idée.

Dans cette inconstance des choses humaines, et parmi tant de différentes agitations qui nous troublent ou qui nous menacent, celui-là me semble heureux qui peut avoir un refuge. Et sans cela, chrétiens, nous sommes trop découverts aux attaques de la fortune, pour pouvoir trouver du repos. Laissons pour quelque temps la chaleur ordinaire du discours, et pesons les choses froidement. Vous vivez ici dans la cour, et sans entrer plus avant dans l'état de vos affaires, je veux croire que votre état est tranquille; mais vous n'avez pas si fort oublié les tempêtes dont cette mer est si souvent agitée, que vous vous fiiez tout à fait à cette bonace : et c'est

pourquoi je ne vois point d'homme sensé, qui ne se destine un lieu de retraite qu'il regarde de loin, comme un port dans lequel il se jettera, quand il sera poussé par les vents contraires. Mais cet asile, que vous vous préparez contre la fortune, est encore de son ressort; et si loin que vous puissiez étendre votre prévoyance, jamais vous n'égalerez ses bizarreries : vous penserez vous être munis d'un côté, la disgrâce viendra de l'autre; vous aurez tout assuré aux environs, l'édifice manquera par le fondement. Si le fondement est solide, un coup de foudre viendra d'en haut, qui renversera tout de fond en comble : je veux dire simplement et sans figure que les malheurs nous assaillent et nous pénètrent par trop d'endroits, pour pouvoir être prévus et arrêtés de toutes parts. Il n'y a rien sur la terre où nous

mettions notre appui, qui non-seulement ne puisse manquer, mais encore nous être tourné en une amertume infinie. Et nous serions trop novices dans l'histoire de la vie humaine, si nous avions besoin que l'on nous prouvât cette vérité.

Posons donc que ce qui peut arriver, ce que vous avez vu mille fois arriver aux autres, vous arrive aussi à vous-mêmes. Car, mes frères, vous n'avez point de sauvegarde de la fortune; vous n'avez ni exemption ni privilége contre les foiblesses communes. Qu'il arrive que votre fortune soit renversée par quelque disgrâce, votre famille désolée par quelque mort désastreuse, votre santé ruinée par quelque longue et fâcheuse maladie; si vous n'avez quelque lieu où vous vous mettiez à l'abri, vous essuierez tout du long toute la fureur des vents et de la tempête : mais où

sera cet abri? Promenez-vous à la campagne, le grand air ne dissipe point votre inquiétude; rentrez dans votre maison, elle vous poursuit; cette importune s'attache à vous jusque dans votre cabinet, et dans votre lit, où elle vous fait faire cent tours et retours, sans que jamais vous trouviez une place qui vous soit commode. Poussé et persécuté de tous côtés, je ne vois plus que vous-même et votre propre conscience où vous puissiez vous réfugier. Mais si cette conscience est mal avec Dieu, ou elle n'est pas en paix, ou sa paix est pire et plus ruineuse que tous les troubles. C'est la faute que nous faisons : notre conscience, notre intérieur, le fond de notre âme et la plus haute partie d'elle-même, est hors de prise : nous l'engageons avec les choses sur quoi la fortune peut frapper. Imprudents! Quand le corps est découvert, ils tâchent de ca-

cher la tête : nous produisons tout au dehors. Que ferez-vous, malheureux? Le dehors vous étant contraire, vous voudriez vous renfermer au dedans? le dedans, qui est tout en trouble, vous rejette violemment au dehors. Le monde se déclare contre vous par votre infortune ; le ciel vous est fermé par vos péchés : ainsi, ne trouvant nulle consistance, quelle misère sera égale à la vôtre? Que si votre cœur est droit avec Dieu, là sera votre asile et votre refuge : là vous aurez Dieu au milieu de vous ; car Dieu ne quitte jamais un homme de bien : *Deus in medio ejus, non commovebitur*, dit le Psalmiste [1]. Dieu donc habitant en vous soutiendra votre cœur abattu, en l'unissant saintement à un Jésus désolé, et aux mystères de sa croix et de ses souffrances. Là il vous

[1] Ps. XLV. 5.

montrera les afflictions, sources fécondes de biens infinis ; et entretenant votre âme affligée dans une bonne espérance, il vous donnera des consolations que le monde ne peut entendre. Mais pour avoir en vous-même ce consolateur invisible, c'est-à-dire le Saint-Esprit à qui le Sauveur a donné ce nom, et pour goûter avec lui la paix d'une bonne conscience, il faut que cette conscience soit purifiée; et nulle eau ne le peut faire que celle des larmes. Coulez donc, larmes de la pénitence ; coulez comme un torrent, ondes bienheureuses; nettoyez cette conscience souillée; lavez ce cœur profané, et « rendez-moi cette « joie divine » qui est le fruit de la justice et de l'innocence : *Redde mihi lætitiam salutaris tui*[1].

Et certes ce seroit une erreur étrange

[1] Ps. L. 13.

et trop indigne d'un homme, que de croire que nous vivions sans plaisir, pour le vouloir transporter du corps à l'esprit, de la partie terrestre et mortelle à la partie divine et incorruptible. Ce n'est pas en vain, chrétiens, que Jésus-Christ est venu à nous de ce paradis de délices, où abondent les joies véritables. Il nous a apporté de ce lieu de paix et de bonheur éternel, un commencement de la gloire dans le bienfait de la grâce, un essai de la vue de Dieu dans la foi, un gage et une partie de la félicité dans l'espérance ; enfin, une volupté toute chaste et toute céleste qui se forme, dit Tertullien [1], du mépris des voluptés sensuelles. Qui nous donnera, chrétiens, que nous sachions goûter ce plaisir sublime, plaisir toujours égal, toujours uniforme, qui naît,

[1] De Spectac. n. 29.

non du trouble de l'âme, mais de sa paix ; non de sa maladie, mais de sa santé ; non de ses passions, mais de son devoir ; non de la ferveur inquiète et toujours changeante de ses désirs, mais de la droiture immuable de sa conscience ; plaisir par conséquent véritable, qui n'agite pas la volonté, mais qui la calme ; qui ne surprend pas la raison, mais qui l'éclaire ; qui ne chatouille pas les sens dans la surface, mais qui tire le cœur à Dieu par son centre.

Il n'y a que la pénitence qui puisse ouvrir le cœur à ces joies divines. Nul n'est digne d'être reçu à goûter ces chastes et véritables plaisirs, qu'il n'ait auparavant déploré le temps qu'il a donné aux plaisirs trompeurs ; et notre prodigue ne goûteroit pas les ravissantes douceurs de la bonté de son père, ni l'abondance de sa maison, ni les délices de sa table, s'il n'avoit pleuré avec

amertume ses débauches, ses égarements, ses joies dissolues. Regrettons donc nos erreurs passées : car qu'avons-nous à regretter davantage que les fautes que nous avons faites? Examinons attentivement pourquoi Dieu et la nature ont mis dans nos cœurs cette source amère de regret et de déplaisir : c'est sans doute pour nous affliger, non tant de nos malheurs que de nos fautes. Les maux qui nous arrivent par nécessité portent toujours avec eux quelque espèce de consolation. C'est une nécessité, il faut se résoudre; mais il n'y a rien qui aigrisse tant les regrets d'un homme, que lorsque son malheur lui vient par sa faute. Jamais il ne faudroit se consoler des fautes que l'on a commises, n'étoit qu'en les déplorant on les répare et on les efface. Vous avez perdu une personne chère, pleurez jusqu'à la fin du monde; vous ne la ferez pas

sortir du tombeau, et vos douleurs ne ranimeront pas ses cendres éteintes. Mais si nous nous affligeons saintement sur la perte de notre âme, nous la tirerons de ce tombeau infect où ses iniquités l'ont réduite.

Par conséquent, chrétiens, abandonnons notre cœur à cette douleur salutaire, et si nous nous sentons tant soit peu touchés et attristés de nos désordres, réjouissons-nous de ces regrets, en disant avec le Psalmiste : *Tribulationem et dolorem inveni, et nomen Domini invocavi*[1] : « J'ai trouvé la douleur « et l'affliction, et j'ai invoqué le nom « de Dieu. » Remarquez cette façon de parler : j'ai trouvé l'affliction et la douleur ; enfin je l'ai trouvée, cette affliction fructueuse, cette douleur médicinale de la pénitence. Le même Psal-

[1] Ps. cxiv. 4.

miste a dit en un autre psaume, que « les peines et les angoisses l'ont bien « su trouver : » *Tribulatio et angustia invenerunt me*[1]. En effet, mille douleurs, mille afflictions nous persécutent sans cesse; et comme dit le même Psalmiste, les angoisses nous trouvent toujours trop facilement : *Adjutor in tribulationibus quæ invenerunt nos nimis*[2]. Mais maintenant, dit ce saint prophète, j'ai enfin trouvé une douleur qui méritoit bien que je la cherchasse; c'est la douleur d'un cœur contrit et d'une âme affligée de ses péchés ; je l'ai trouvée, cette douleur, et j'ai invoqué le nom de Dieu. Je me suis affligé de mes crimes, et je me suis converti à celui qui les efface; mes regrets ont fait mon bonheur, et les remords de ma conscience m'ont donné la paix : *Tribula-*

[1] Ps. CXVIII. 143. — [2] Ps. XLV. 1.

tionem et dolorem inveni, et nomen Domini invocavi.

Mais le temps où l'homme de bien goûtera plus utilement les fruits de cette douleur salutaire, ce sera celui de la mort; et il faut qu'en finissant ce discours, je tâche d'imprimer cette vérité dans vos cœurs. Pour cela, considérons un moment les dispositions d'un homme qui meurt après avoir vécu parmi les plaisirs. Alors s'il lui reste quelque sentiment, il ne peut éviter des regrets extrêmes; car ou il regrettera de s'y être abandonné, ou il déplorera la nécessité de les perdre et de les quitter pour toujours. O douleur et douleur! l'une est le fondement de la pénitence, et l'autre est le renouvellement de tous les crimes. On ne peut éviter, mes frères, l'une ou l'autre de ces deux douleurs : laquelle l'emportera dans ce dernier jour? c'est ce que l'on ne peut savoir; et pour vous

dire mon sentiment ce sera plutôt la seconde.

Vous pensez peut-être, mes frères, que pendant que la mort nous enlève tout on se résout assez aisément à tout quitter, et qu'il n'est pas difficile de se détacher de ce qu'on va perdre. Mais si vous entrez dans le fond des cœurs, vous verrez qu'il faut craindre un effet contraire. En effet, il est naturel à l'homme de redoubler ses efforts pour retenir le bien qu'on lui ôte. Oui, mes frères, quand on nous arrache ce que nous aimons, on ressent tous les jours que cette violence irrite nos désirs ; et l'âme faisant alors un dernier effort pour courir après son bien qu'on lui ravit, produit en elle-même cette passion que nous appelons le regret et le déplaisir. C'est ce qui fait qu'Agag, ce roi d'Amalec, qui nous est représenté dans les Écritures comme un homme

de plaisir et de bonne chère, *Agag pinguissimus*, au moment de perdre la vie qu'il avoit trouvée si délicieuse, pousse cette plainte du fond de son cœur : *Siccine separat amara mors*[1] ? « Est-« ce ainsi que la mort amère sépare de « tout? » Vous voyez comme à la vue de la mort, qui lui arrache de vive force ce qu'il aime, tous ses désirs se réveillent par ses regrets mêmes ; et qu'ainsi la séparation effective augmente dans ce moment l'attache de la volonté.

Qui ne craindra donc, chrétiens, que notre âme fugitive ne se retourne tout à coup en ce dernier jour à ce qui lui a plu dans le monde désordonnément ; que notre dernier soupir ne soit un gémissement secret de perdre tant de plaisirs ; et que ce regret amer d'abandonner tout ne confirme, pour ainsi dire,

[1] I. Reg. xv. 32.

par un dernier acte tout ce qui s'est passé dans la vie? O regret funeste et déplorable, qui renouvelle en un moment tous les crimes, qui efface tous les regrets de la pénitence, et qui livre notre âme malheureuse et captive à une suite éternelle de regrets furieux et désespérants, qui ne recevront jamais d'adoucissement ni de remède! Au contraire, un homme de bien, que les douleurs de la pénitence ont détaché de bonne foi des joies sensuelles, n'aura rien à perdre en ce jour; le détachement des plaisirs le désaccoutume du corps; et ayant depuis fort longtemps, ou dénoué, ou rompu ces liens délicats qui nous y attachent, il aura peu de peine à s'en séparer. Un tel homme dégagé du siècle, qui a mis toute son espérance en la vie future, voyant approcher la mort, ne la nomme ni cruelle ni inexorable; au contraire il lui tend

les bras, il lui montre lui-même l'endroit où elle doit frapper son dernier coup. O mort, lui dit-il d'un visage ferme, tu ne me feras aucun mal, tu ne m'ôteras rien de ce qui m'est cher. Tu me sépareras de ce corps mortel; ô mort, je t'en remercie : j'ai travaillé toute ma vie à m'en détacher. J'ai tâché durant tout son cours de mortifier mes appétits sensuels; ton secours, ô mort, m'étoit nécessaire pour en arracher jusqu'à la racine : ainsi, bien loin d'interrompre le cours de mes desseins, tu ne fais que mettre la dernière main à l'ouvrage que j'ai commencé. Tu ne détruis pas ce que je prétends, mais tu l'achèves. Achève donc, ô mort favorable, et rends-moi bientôt à celui que j'aime!





SERMON

SUR

LES JUGEMENTS HUMAINS.

« *Nemo te condemnavit?* » *Quæ dixit :* « *Nemo, Do-* « *mine.* » *Dixit autem Jesus :* « *Nec ego te condem-* « *nabo; vade, et jam amplius noli peccare.* »

« Personne ne t'a condamnée? » dit Jésus à la femme adultère. Laquelle lui répondit : « Personne, Seigneur. » Et Jésus lui dit : « Je ne te condamnerai pas aussi; va, « et dorénavant ne pèche plus. » (Joan. VIII. 10, 11.)

Quel est, messieurs, ce nouveau spectacle? Le juste prend le parti des coupables, le censeur des mœurs dépravées désarme le s zélateurs de la loi, élude leur témoignage, arrête toutes leurs poursuites; en un mot, Jésus, le chaste Jésus, après s'être montré si sévère aux

moindres regards immodestes, défend aujourd'hui publiquement une adultère publique ; et bien loin de la punir étant criminelle, il la protége hautement étant accusée, et l'arrache au dernier supplice étant convaincue ! Voyez comme il renverse les choses : au lieu de confondre la coupable, il l'encourage ; au lieu d'encourager les accusateurs, il les confond ; et changeant toute la rigueur de la peine en un simple avertissement de ne pécher plus, il ne craint pas de faire revivre l'espérance abattue de la pécheresse, et d'effacer, pour ainsi dire, de ses propres mains, la honte qui couvroit justement sa face impudique. Il y a quelque mystère caché dans cette conduite du Sauveur des âmes, et il en faut aujourd'hui chercher le secret, après avoir imploré la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Je commencerai ce discours en vous

faisant le récit de l'histoire de notre évangile, afin que vous laissiez d'abord épancher vos cœurs dans une sainte contemplation de la clémence incomparable du Sauveur des âmes. Les Juifs lui amènent avec grand tumulte cette misérable adultère, et le font l'arbitre de son supplice. « La femme que nous « vous présentons, disent-ils, a été sur« prise en adultère : Moïse nous a com« mandé de lapider de tels criminels ; « mais vous, Maître, qu'ordonnerez« vous? » *Tu ergo, quid dicis*[1] ? C'est ce que disent les pharisiens. Mais Jésus, qui, lisant dans le fond des cœurs, voyoit qu'ils étoient poussés, non point par le zèle de la justice, qui craint la contagion du mauvais exemple, mais par l'impatience d'un zèle amer, ou par l'orgueil fastueux d'une piété affectée,

[1] Joan. VIII. 4. 5.

ne rougit ni devant Dieu, ni devant les hommes de prendre en main la défense de cette impudique. « Celui de vous qui « est innocent, qu'il jette, dit-il, la pre- « mière pierre [1]. » Ils se retirent confus ; et je ne vois plus, dit saint Augustin, que le médecin avec la malade, et la chasteté même avec l'impudique; je vois la grande et extrême misère avec la grande et extrême miséricorde : *Remansit peccatrix et salvator, remansit ægrota et medicus, remansit misera et misericordia* [2].

Cette pauvre femme étonnée, après avoir échappé des mains des coupables qui avoient eu honte de la condamner, se croyoit perdue sans ressource, regardant devant ses yeux la justice même, et se voyant appelée devant son tribunal ; lorsque Jésus, l'aimable Jésus, tou-

[1] Ibid. VIII. 7. — [2] Serm. XIII. n. 5. tom. V. col. 80.

jours facile, toujours indulgent, « non « par la conscience d'aucun péché, mais « par une bonté infinie, » rassura son âme tremblante par ses aimables paroles que la douceur même a dictées : « Nul, « dit-il, ne t'a condamnée, et je ne te « condamnerai pas non plus que les « autres : » de même que s'il eût dit : « Si la malice t'a pu épargner, pourquoi « craindrois-tu l'innocence ? » *Si malitia tibi parcere potuit, quid metuis innocentiam*[1] ? Je suis un Dieu patient, qui pardonne volontiers les iniquités : j'en veux aux crimes et non aux personnes, et je supporte les péchés afin de sauver les pécheurs. « Va « donc, et seulement ne pèche plus » *Vade, et jam amplius noli peccare.*

Voilà, messieurs, un rapport fidèle de

[1] S. Aug. Epist. CLIII. ad Macedon. n. 15. tom. II. col. 530.

ce que rapporte saint Jean dans l'évangile de cette journée. Quelles seront là-dessus nos réflexions? Je découvre de toutes parts des instructions importantes que nous pouvons tirer de cet évangile : mais il faut réduire toutes nos pensées à un objet fixe et déterminé ; et parmi ce nombre infini de choses qui se présentent, voici à quoi je m'arrête. Les deux vices les plus ordinaires et les plus universellement étendus que je vois dans le genre humain, c'est un excès de sévérité, et un excès d'indulgence ; sévérité pour les autres, et indulgence pour nous-mêmes. Saint Augustin l'a bien remarqué, et l'a exprimé élégamment en ce petit mot : *Curiosum genus ad cognoscendam vitam alienam, desidiosum ad corrigendam suam*[1] : « Ah! dit-il, que les hommes

[1] Confess. lib. X. cap. III. tom. X. col. 171.

« sont diligents à reprendre la vie des « autres ; mais qu'ils sont lâches et pa- « resseux à corriger leurs propres dé- « fauts! » Voilà donc deux mortelles maladies qui affligent le genre humain : juger les autres en toute rigueur, se pardonner tout à soi-même ; voir le fétu dans l'œil d'autrui, ne pas voir la poutre dans le sien ; faire vainement le vertueux par une censure indiscrète, nourrir ses vices effectivement par une indulgence criminelle ; enfin n'avoir un grand zèle que pour inquiéter le prochain, et abandonner cependant sa vie à un extrême relâchement dans toutes les parties de la discipline.

O Jésus, opposez-vous à ces deux excès, et apprenez aux hommes pécheurs à n'être rigoureux qu'à leurs propres crimes. C'est ce qu'il fait dans notre évangile; et cette même bonté, qui réprime la licence de juger les autres, éveille la

conscience endormie, pour juger sans miséricorde ses propres péchés. C'est pourquoi il avertit tout ensemble, et ces accusateurs échauffés qui se rendent inexorables envers le prochain, qu'ils modèrent leur ardeur inconsidérée ; et cette femme trop indulgente à ses passions, qu'elle ne donne plus rien à ses sens. Vous, dit-il, pardonnez aux autres, et ne les jugez pas si sévèrement; et vous, ne vous pardonnez rien à vous-même, et désormais ne péchez plus. C'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Cette censure rigoureuse, que nous exerçons sur nos frères, est une entreprise insolente, et contre les droits de Dieu, et contre la liberté publique. Le jugement appartient à Dieu, parce qu'il est le souverain ; et lorsque nous entre-

prenons de juger nos frères sans en avoir sa commission, nous sommes doublement coupables, parce que nous nous rendons tout ensemble, et les supérieurs de nos égaux, et les égaux de notre supérieur, violant ainsi par un même attentat, et les lois de la société, et l'autorité de l'empire. Pour nous opposer, si nous le pouvons, à un si grand renversement des choses humaines, il nous faut chercher aujourd'hui des raisons simples et familières, mais fortes et convaincantes.

Pour les exposer avec ordre, distinguons avant toutes choses deux sortes de faits et deux sortes d'hommes que nous pouvons condamner; ou plutôt ne distinguons rien de nous-mêmes, mais écoutons la distinction que nous donne l'apôtre. Il y en a dont les actions sont manifestement criminelles, et d'autres dont les conduites peuvent avoir un bon

et un mauvais sens. Il faut aujourd'hui poser des maximes pour bien régler notre jugement dans ces deux rencontres, de peur qu'il ne s'égare et ne se dévoie. Cette distinction est très-importante, et saint Paul n'a pas dédaigné de la remarquer lui-même, écrivant ces mots à saint Timothée : « Il y a des hommes, « dit-il, dont les péchés sont manifestes, « et précèdent le jugement que nous en « faisons; et aussi il y en a d'autres qui « suivent le jugement : » *Quorumdam hominum peccata manifesta sunt, præcedentia ad judicium; quosdam autem et subsequuntur* [1].

Ce passage de l'apôtre est assez obscur; mais l'interprétation de saint Augustin nous éclaircira sa pensée. Il y a donc des actions, dit saint Augustin [2],

[1] I. Tim. v. 24. — [2] De Serm. Dom. in monte. lib. II. c. XVIII. n. 60. t. III. part. II. col. 225.

qui portent leur jugement en elles-mêmes et dans leurs propres excès. Par exemple, pour nous restreindre aux termes de notre évangile, un adultère public c'est un crime si manifeste, que nous pouvons condamner sans témérité ceux qui en sont convaincus, parce que la condamnation que nous en faisons est si clairement précédée par celle qui est empreinte dans la malice de l'acte, que le jugement que nous en portons, ne pouvant jamais être faux, ne peut par conséquent être téméraire. Mais il y a d'autres actions dont les motifs sont douteux et les intentions incertaines, qui peuvent être expliquées, ainsi que je l'ai dit, d'un bon ou d'un mauvais sens : de telles actions, dit l'apôtre, ne portent pas en elles-mêmes leur jugement, parce qu'il ne nous paroît pas dans quel esprit on les fait : si bien que dans le jugement que nous en faisons,

nous accommodons ordinairement, non point notre pensée à la chose, mais la chose à notre pensée. Ainsi, dit le saint apôtre, le jugement ne précède pas dans la chose même; nous ne recevons pas la loi, mais nous la donnons sans autorité. La sentence que nous prononçons n'est donc qu'une pure idée, le songe d'un homme qui veille, le jeu ou l'égarement d'un esprit qui bâtit en l'air, et qui feint des tableaux dans les nues; mais le jugement véritable suivra en son temps.

Car viendra le grand jour de Dieu, où tous les secrets des cœurs seront découverts, tous les conseils publiés, toutes les intentions éclaircies : et en attendant, chrétiens, le jugement du Seigneur n'ayant pas encore paru, celui que nous porterions, en cela même que très-souvent il pourroit être douteux et trompeur, seroit toujours nécessaire-

ment téméraire et dangereux. Voilà les deux états de notre prochain, sur lesquels nous pouvons juger. O Dieu ! que d'excès dans l'un et dans l'autre ! que de soupçons téméraires ! que de préjugés iniques ! que de jugements précipités ! *Delicta quis intelligit*[1] ? Qui pourra entendre tous ces crimes? qui pourra démêler tous ces embarras? Pour vous en donner l'ouverture, je vous propose, en un mot, une maxime générale que je mets devant votre vue comme un flambeau lumineux, sous la conduite duquel vous pourrez ensuite descendre au détail des vices particuliers, dans lesquels nous tombons par nos jugements.

Cette merveilleuse lumière que j'ai aujourd'hui à vous proposer, c'est, messieurs, cette vérité, que nous devons suivre Dieu, et juger autant qu'il décide :

[1] Ps. XVIII. 12.

car ce beau commandement de ne juger pas, si souvent répété dans les Écritures, ne s'étend pas jusqu'à nous défendre de condamner ce que Dieu condamne; au contraire, c'est notre devoir de conformer notre jugement à celui de sa vérité. Non, non, ne croyez pas, chrétiens, que ce soit le dessein de notre Sauveur de faire un asile au vice, que l'on épargne le vice, ni qu'il triomphe; de le mettre à couvert du blâme, et de le laisser triompher sans contradiction. Il veut qu'on le trouble, qu'on l'inquiète, qu'on le blâme, qu'on le condamne. Il faut condamner hautement les crimes publics et scandaleux : bien loin qu'il nous soit défendu de les condamner, il nous est commandé de les reprendre, et d'aller quelquefois en les reprenant jusqu'à la dureté et à la rigueur. « Re- « prends-les durement, » dit le saint

apôtre: *Increpa illos dure*[1] : c'est-à-dire, qu'il faut presser les pécheurs, et leur jeter, pour ainsi dire, quelquefois au front des vérités toutes sèches, pour les faire rentrer en eux-mêmes; parce que la correction, qui a deux principes, la charité et la vérité, doit emprunter ordinairement une certaine douceur de la charité, qui est douce et compatissante; mais elle doit aussi souvent emprunter quelque espèce de rigueur et de dureté de la vérité, qui est inflexible.

Vous voyez donc qu'il nous est permis, bien plus, qu'il nous est ordonné de condamner hardiment les conduites scandaleuses des pécheurs publics, parce que le jugement de Dieu précédant le nôtre, nous ne craignons pas de nous égarer. Mais voici la règle immuable que nous devons observer: c'est de sui-

[1] Tit. I. 13.

vre Dieu simplement, sans rien usurper pour nous-mêmes. Telle est la règle assurée que sa vérité rend souveraine, son équité infaillible, sa simplicité vénérable. Mais nous péchons doublement contre l'équité de cette règle; car dans sa simplicité, elle ne laisse pas d'avoir deux parties nécessairement enchaînées : la première, de suivre Dieu; et, au contraire, nous jugeons plus que Dieu ne juge : la seconde, de ne rien usurper pour nous; et au contraire, en jugeant les crimes, nous nous attribuons ordinairement une injuste supériorité sur les personnes, qui nous inspire une aigreur cachée ou un superbe dédain.

Par exemple (car il faut venir au détail des choses, et j'ai promis d'y descendre), cet homme est voluptueux, et cet autre est injuste et violent : vous condamnez leur conduite, et vous ne la condamnez pas témérairement, puisque

la loi divine la condamne aussi. Mais si vous les regardez, dit saint Augustin[1], comme des malades incurables, si vous vous éloignez d'eux comme de pécheurs incorrigibles, vous faites injure à Dieu, et vous ajoutez à son jugement. Vous avez vu ces personnes dans des pratiques dangereuses ; vous blâmez ces pratiques, et vous faites bien, puisque l'Écriture les blâme. Mais vous jugez de l'état présent par les désordres de la vie passée ; vous dites avec le pharisien : « Si l'on savoit quelle est cette femme ! » et vous ne regardez pas, non plus que lui, qu'elle est peut-être changée par la pénitence : vous ne jugez plus selon Dieu, et vous passez les bornes qu'il vous a prescrites. Ne jugez donc plus désormais ni de l'avenir par le présent, ni du présent par le passé ; car ce juge-

[1] De Serm. Dom. in monte. ubi supra.

ment n'est pas selon Dieu, ni selon ses saintes lumières.

« Chaque jour, dit l'Écriture, a sa ma-« lice[1]: » ainsi, lorsque vous découvrez quelque désordre visible, au lieu d'outrager vos frères par des invectives cruelles, espérez plutôt un temps meilleur et plus pur, et tempérez par cette espérance l'amertume de votre zèle, qui s'emporte avec trop d'excès. Ne jugez donc pas de l'état présent par vos connoissances passées : car ignorez-vous les miracles qu'opère l'esprit de Dieu dans la conversion des cœurs? Peut-être que ce vieux pécheur est devenu un autre homme par la grâce de la pénitence. Si vous découvrez encore en sa vie quelque reste de foiblesse humaine, gardez-vous bien de conclure que c'est un trompeur et un hypocrite,

[1] Matth. vi. 34.

ne dites pas comme vous faites : « Ah ! le « cœur commence à paroître, le naturel « s'est fait voir à travers le masque dont « il se couvroit ; » car, ô Dieu ! ô juste Dieu ! quel est ce raisonnement ? Quoi ! s'ensuit-il qu'on soit un démon, parce qu'on n'est pas un ange ; ou que l'embrasement dure encore, parce qu'on voit quelque fumée ou quelque noirceur ; ou que la campagne soit inondée, parce que la rivière, en se retirant, a laissé peut-être quelques eaux en des endroits plus profonds ; ou que les passions dominent encore, parce qu'elles ne sont pas peut-être tout à fait domptées ? Vous dites que c'est malice, et c'est peut-être imprudence ; vous dites que c'est habitude, et c'est peut-être chaleur et emportement.

Ah ! cet homme, que vous blâmez d'une façon si cruelle, fait peut-être beaucoup davantage. Non-seulement il

se blâme, mais il se condamne, mais il se châtie, mais il gémit de son mal, qu'il voit sans doute devant Dieu bien plus grand, sans comparaison, que vos jugements indiscrets ne le font paroître à vos yeux. Cessez donc de vous égaler à la puissance suprême par la témérité de juger vos frères. Blâmez ce que Dieu blâme, condamnez ce que Dieu condamne; mais ne passez point ces limites sacrées. « Ne soyez point sages plus qu'il ne « faut, mais soyez sages selon la me-« sure[1]; » c'est-à-dire, ne jugez pas plus que Dieu n'a voulu juger. Autant qu'il a plu à ce grand Dieu de nous découvrir ses jugements, ne craignez point de les suivre; mais croyez que tout ce qui est au delà est un abîme effroyable, où notre audace insensée trouvera un naufrage infaillible.

[1] Rom. XII. 3.

Ce n'est pas assez, chrétiens ; et nous avons remarqué que, même en nous élevant contre les péchés publics, nous tombons dans un autre excès. Nous exerçons sur nos frères une espèce de tyrannie, nous prenons contre eux un esprit d'aigreur ou un esprit de dédain, et devenons tellement censeurs, que nous oublions que nous sommes frères. Tel étoit le vice des pharisiens : ce n'étoit pas la compassion de notre commune foiblesse qui leur faisoit reprendre les péchés des hommes ; ils se tiroient hors du pair ; et comme s'ils eussent été les seuls impeccables, ils parloient toujours dédaigneusement des pécheurs et des publicains ; ils s'érigeoient en censeurs publics, non point pour guérir les plaies et corriger les péchés, mais pour s'élever au-dessus des autres, et étaler magnifiquement leur orgueilleuse justice. C'est pourquoi le Seigneur Jésus les

voyant approcher de lui dans cet esprit dédaigneux, il les confond par cette parole : « Celui, dit-il, qui est innocent, « qu'il jette la première pierre. »

Apprenons de là, chrétiens, en quel esprit nous devons juger, même des crimes les plus scandaleux; gardons-nous de tirer aucun avantage de la censure que nous en faisons ; car n'avons-nous pas reconnu que ce n'est pas à nous de rien prononcer, mais de suivre humblement ce que Dieu prononce? La lumière de vérité qui brille en nos âmes, et y condamne les déréglements que nos frères nous rendent visibles dans leurs actions criminelles, n'est pas une prérogative qui nous soit donnée pour prendre ascendant sur eux; mais c'est une impression qui se fait en nous de la justice supérieure par laquelle nous serons jugés tous ensemble. Ainsi, prononçant par le même arrêt leur

condamnation et la vôtre, pouvez-vous en tirer aucun avantage? et ne devez-vous pas au contraire être saisis de frayeur et de tremblement? Considérez le Sauveur, et voyez dans quel esprit de condescendance il dit à la femme adultère : « Je ne te condamnerai pas. » Si la justice même est si indulgente, faut-il que la malice soit inexorable? si le juge est si patient, le criminel ose-t-il être rigoureux? car enfin si le crime que vous condamnez, si cet infâme adultère qui vous fait dédaigner cette pécheresse, n'est pas dans votre cœur par consentement, il n'est pas moins dans le fond de votre malice, ou dans celui de votre foiblesse.

Ignorez-vous, chrétiens, de quelle sorte les péchés s'engendrent en nous? Ils y naissent comme des vers : *Os fatuorum ebullit stultitiam*[1] ; non engen-

[1] Prov. xv. 2.

drés par le dehors, mais conçus et bouillonnants au dedans de la pourriture invétérée de notre substance, et du fond malheureusement fécond de notre corruption originelle. Ainsi, quand les crimes que vous blâmez ne seroient point dans vos consciences par une attache actuelle, ils sont enfermés radicalement dans ce foyer intérieur de votre corruption ; et si jamais ils en sortent par une attache effective, en condamnant votre frère, n'aurez-vous pas parlé contre vous et foudroyé votre tête? Et quand nous ne tomberions jamais dans ce même crime, ne tombons-nous pas tous les jours dans de semblables excès, également condamnés par cette suprême vérité qui est l'arbitre de la vie humaine? Car celui qui a dit : « Tu ne tueras pas, » a défendu aussi l'impudicité ; et quoique les tables des commandements soient partagées en

plusieurs articles, c'est la même lumière très-simple de la justice divine qui autorise tous les préceptes, proscrit tous les crimes, réprouve toutes les transgressions.

« Toi donc qui juges les autres, tu te « condamnes toi-même, » comme dit l'apôtre [1]. Par conséquent, chrétiens, si nous osons condamner nos frères, et nous le devons quelquefois, quand leurs crimes sont scandaleux ; ne condamnons pas leurs excès, comme en étant éloignés ; que ce ne soit pas pour nous mettre à part, mais pour entrer tout ensemble dans un sentiment intime et profond, et de nos communs devoirs, et de nos communes foiblesses. Ainsi, nous souvenant de ce que nous sommes, ne nous laissons jamais emporter à ces invectives cruelles, à ces dérisions ou-

[1] Rom. II. 1.

trageuses qui détournent malicieusement contre la personne l'horreur qui est due au vice : c'est un jeu cruel et sanglant qui renverse tous les fondements de l'humanité. « Un innocent, dit « Tertullien, parlant contre les jeux des « gladiateurs (c'en est ici une image), « ne fait jamais son plaisir du supplice « d'un coupable : » *Innocens de supplicio lætari non potest*[1]. Que si c'est une cruauté de se réjouir du supplice de son frère, quelle horreur, quel meurtre, quel parricide de se faire un jeu, de se faire un spectacle, de se faire un divertissement de son crime même!

Si nous devons être si réservés dans les péchés scandaleux, quelle doit être notre retenue dans les choses cachées et douteuses! A quoi pensons-nous, mes frères, de nous déchirer mutuellement

[1] De Spectac. n. 19.

par tant de soupçons injustes? Hélas! que le genre humain est malheureusement curieux! chacun veut voir ce qui est caché, et juger des intentions. Cette humeur curieuse et précipitée fait que ce qu'on ne voit pas, on le devine; et comme nous ne voulons jamais nous tromper, le soupçon devient bientôt une certitude, et nous appelons conviction ce qui n'est tout au plus qu'une conjecture. Mais c'est l'invention de notre esprit à laquelle nous applaudissons, et que nous accroissons sans mesure. Que si parmi ces soupçons notre colère s'élève, nous ne voulons plus l'apaiser, parce que « nul ne trouve sa colère injuste : » *Nulli irascenti ira sua videtur injusta*[1]. Ainsi l'inquiétude nous prend, et par cette inquiétude nourrie par nos défiances, souvent nous nous

[1] S. Aug. Ep. xxxviii. n. 2. t. II. col. 83.

battons contre une ombre, ou plutôt l'ombre nous fait attaquer le corps. Nous frappons, de peur d'être prévenus; nous vengeons une offense qui n'est pas encore : *Ipsa sollicitudine prius malum facimus quam patimur*[1]. Voyez le progrès de l'injustice. Mon Dieu, je renonce devant vous à toutes ces dangereuses subtilités de notre esprit qui s'égare. Je veux apprendre de votre bonté et de votre sainte justice à ne présumer pas aisément le mal, à voir et non à deviner, à ne précipiter pas mon jugement, mais à attendre le vôtre.

Vous me dites que, si j'agis de la sorte, je serai la dupe publique, trompé tous les jours mille et mille fois; et moi, je vous réponds à mon tour : Eh quoi ! ne craignez-vous pas d'être si malheureusement ingénieux à vous jouer de

[1] S. Aug. Serm. cccvi. n. 9. t. V. col. 1242.

l'honneur et de la réputation de vos semblables? J'aime beaucoup mieux être trompé, que de vivre éternellement dans la défiance, fille de la lâcheté et mère de la dissension. Laissez-moi errer, je vous prie de cette erreur innocente que la prudence, que l'humanité, que la vérité même m'inspire ; car la prudence m'enseigne à ne précipiter pas mon jugement; l'humanité m'ordonne de présumer plutôt le bien que le mal ; et la vérité même m'apprend de ne m'abandonner pas témérairement à condamner les coupables, de peur que sans y penser, je ne flétrisse les innocents par une condamnation injurieuse.

SECOND POINT.

Il pourroit sembler, chrétiens, que c'est presser trop mollement cette pécheresse à se censurer elle-même, que

de lui ordonner simplement de ne pécher plus, et la traiter cependant avec une telle indulgence ; mais il faut vous faire comprendre qu'il n'y a rien de plus efficace pour rappeler une âme étonnée au sentiment de ses crimes.

Nous pouvons voir nos péchés, ou dans la justice de Dieu, ou dans ses miséricordes et dans les trésors de ses bontés infinies. Je soutiens, et il est vrai que, si la justice nous les fait voir d'une manière plus terrible, la bonté nous les fait sentir d'une manière plus vive et plus pénétrante. Nos péchés sont contraires, je vous l'avoue, à la justice de Dieu qui les punit ; mais ne le sont-ils pas beaucoup plus à la bonté de Dieu qui les efface? Que faites-vous, ô justice? vous laissez le crime, et vous y ajoutez la peine. Mais vous, ô bonté, ô miséricorde, vous ôtez tout ensemble la peine et le crime; et en pardonnant au

pécheur, vous portez au fond de son cœur, par votre indulgence, la lumière la plus perçante, pour confondre son ingratitude.

La justice tonne et foudroie : que fait-elle par ses foudres et par son tonnerre? elle remplit l'imagination de la terreur de la peine. La bonté va bien plus avant, qui, par ses facilités et ses compassions, fait sentir au dedans l'horreur de la faute. Au milieu du bruit que fait la justice, dans la crainte, le mouvement, le cœur se trouble, et à peine se sent-il lui-même : il se resserre en lui-même, il voudroit se cacher à ses propres yeux : il fuit de toute sa force la colère qui le poursuit; et pour fuir plus précipitamment, il voudroit pouvoir se séparer de soi-même, parce qu'il trouve toujours dans son fond un Dieu vengeur. Les douceurs de la bonté dilatent le cœur, pour recevoir

les impressions du Saint-Esprit : tout s'épanche, tout se découvre, et jamais on ne sent mieux son indignité, que lorqu'on se sent prévenu par une telle profusion de grâces.

Quand Joseph se découvrit à ses frères, et qu'il leur dit ces paroles : « Je « suis Joseph, votre frère, que vous avez « vendu en Égypte[1], » ils furent saisis d'une grande horreur ; ils sentirent bien qu'ils avoient mal fait de le livrer de la sorte. Mais lorsqu'il commença non-seulement à les rassurer, mais à les excuser, et qu'il leur dit ces paroles : « Eh! ne vous affligez pas de m'avoir « vendu : ce n'a pas tant été par votre « malice, que par un conseil de Dieu, « qui vouloit vous préparer ici un libé- « rateur par une telle aventure[2]. » Et lorsqu'il « les embrassa, et qu'il pleu-

[1] Genes. XLV. 4. 3. — [2] Ibid. 5. 7. 8.

« ra sur chacun d'eux en particulier : » *Et ploravit super singulos* [1], ah ! les reproches les plus sanglants, qu'il auroit pu inventer contre eux, n'eussent pas été capables de les faire entrer dans le sentiment de leurs crimes, à l'égal de ces larmes, de cette tendresse, de ces embrassements imprévus d'un frère si outragé, et néanmoins si bon, si tendre et si bienfaisant.

Il en est de même de notre grand Dieu : qu'il tonne, qu'il menace et qu'il foudroie, qu'il crie à mon âme étonnée, par la bouche de son prophète : « Tu « m'as quitté, infidèle, tu t'es abandon« née à tous les passants, épouse volage « et parjure : » *Tu autem fornicata es cum amatoribus multis* [2] : j'entre, à la vérité, dans le sentiment de mes horribles infidélités. Mais lorsqu'il ajoute après :

[1] Genes. XLV. — [2] Jer. III. 1.

« Toutefois retourne à moi, et je te « recevrai, dit le Seigneur; » c'est ce qui achève de percer mon cœur, et je ne vois jamais mieux mes ingratitudes qu'au milieu de ces bontés si peu méritées. Non, mes frères, il n'y a rien de plus efficace pour nous faire rentrer en nous-mêmes : ces bontés si gratuites, si abondantes, si inespérées, si surprenantes, poussent l'âme jusqu'à son néant; et les larmes d'un père attendri, qui tombent sur le cou de son prodigue, lui font bien mieux sentir son indignité que les reproches amers par lesquels il auroit pu le confondre.

Venez donc ici, chrétiens, et écoutez votre Sauveur, qui vous montre vos ingratitudes. Ce n'est pas la voix de son tonnerre, ni le cri de sa justice irritée, que je veux faire retentir à vos oreilles : parlez, amour; parlez, indulgence;

parlez, bontés attirantes d'un Dieu qui est venu chercher les pécheurs, qui leur veut faire sentir leur indignité, non par la violence de ses reproches, mais par l'excès de ses grâces; non en prononçant leur sentence, mais en leur accordant leur absolution. C'est la méthode du Sauveur des âmes : il ne dit rien de fâcheux ni aux pécheurs, ni aux publicains qui conversoient avec lui : il tourne toute son indignation contre les pharisiens hypocrites, dont le superbe chagrin s'opposoit à la conversion des pécheurs. Pour lui qui étoit venu pour rechercher et porter sur ses épaules ses brebis perdues, il ne rebute point les pécheurs par un dédain accablant et par des paroles désespérantes : il ne dit rien de rude ni à Madeleine, ni à la Samaritaine, ni à la femme adultère; et sans les confondre par ses reproches, il laisse faire cet ouvrage, et à

l'excès de leurs crimes, et à l'excès de ses grâces.

Ah! il n'y a plus moyen de lui résister; il faut mourir de regret d'avoir offensé si indignement une telle miséricorde. Car d'où vient cette facilité et cette indulgence? est-ce qu'il n'a pas horreur des péchés, lui qui vient mourir pour les expier? est-ce qu'il n'a pas la puissance de les châtier, lui entre les mains duquel toutes les créatures sont autant de foudres? est-ce que les paroles lui manquent pour convaincre nos ingratitudes, lui, mes frères, dont le moindre mot pouvoit laisser sur le front une impression de honte éternelle? D'où vient qu'il se tait et qu'il dissimule? c'est qu'il connoît nos foiblesses, c'est qu'il a pitié de nos maux. Encore une fois, mes frères, il faut mourir de regret; et en même temps qu'il nous dit : « Je « ne te condamne pas, » il faut ramasser

ensemble tout ce qu'il y a dans nos âmes et de force et d'infirmité, et de lumières et de ténèbres, et de péchés et de grâces, pour nous condamner nous-mêmes, et confondre devant sa face nos trahisons et nos perfidies.

D'autant plus, chrétiens, et voici ce qu'il y a de plus fort, que cette indulgence lui coûte bien cher; c'est ici ce qu'il faut entendre, c'est ici ce qui doit presser un cœur chrétien. Si Jésus nous est facile et indulgent, il a acheté, mes frères, cette indulgence qu'il a pour nous, par des rigueurs inouïes qu'il a souffertes en lui-même. Il n'a pardonné aucun crime, il n'a dit aucune parole de miséricorde, de douceur, de condescendance, qui ne lui ait coûté tout son sang : car que méritoit le pécheur d'un Dieu irrité, sinon des menaces, des rebuts, des arrêts de mort éternelle? Mais Jésus, notre saint pontife, pontife vrai-

ment charitable et compatissant à nos maux, a voulu nous traiter avec indulgence ; et pour acquérir ce beau droit de nous traiter, quoique indignes, avec une bonté paternelle, il s'est abandonné volontairement à des rigueurs insupportables. Venez à la croix, Madeleine ; venez-y, ô femme adultère de notre évangile ; voyez les coups de foudre, voyez les rigueurs, voyez le poids des vengeances qui accable ce Dieu-homme ; voyez le ciel et la terre conjurant sa perte, les hommes furieux, son Père implacable, l'enfer déchaîné contre lui. O quel excès de rigueur ! C'est par là qu'il a mérité de vous pouvoir traiter doucement.

Le croyiez-vous, pauvres âmes, lorsqu'il vous parloit si obligeamment ? croyiez-vous que cette douceur lui coûtât si cher ? Vous croyiez peut-être alors qu'il vous faisoit une grâce qui ne lui

coûtoit autre chose que d'ouvrir seulement son cœur, trésor inépuisable de compassion : et il faisoit un échange ; et pour faire luire sur vous un rayon de faveur divine, il se dévouoit intérieurement à des rigueurs infinies, à des duretés intolérables. A vous donc toute la douceur, à lui toutes les amertumes ; à vous les consolations, à lui les délaissements ; à vous la facilité, le pardon, la condescendance, à lui les foudres, à lui les tempêtes, et tout ce que peut inventer une colère inflexible et inexorable. Mes frères, c'est à ce prix que Jésus nous est indulgent. Pouvons-nous après cela arrêter les yeux sur les bontés qu'il exerce, sans avoir le cœur pénétré de ce que lui coûtent nos crimes ? Autant de grâces qu'il nous donne, autant de péchés qu'il nous remet, autant de fois qu'il nous dit : « Je ne te condamnerai pas, » et il nous le dit à chaque moment ; nous

devons croire, mes frères, qu'il étale autant de fois à nos yeux toutes les rigueurs de sa croix et toute l'horreur du Calvaire. Et comme à chaque moment son enfer devroit s'ouvrir sous nos pieds, autant d'instants qu'il nous accorde pour prolonger le temps de la pénitence, autant nous dit-il de fois : « Vois, je ne « te condamne pas, puisque je t'attends ; « je ne te condamne pas, puisque je t'in- « vite ; je ne te condamne pas, puisque je « te presse, et que je ne cesse de te dire : « Retourne, prévaricateur, et tu vivras ; « retournez, enfants perfides ; retournez, « épouses déloyales : et pourquoi voulez- « vous périr, maison d'Israël[1]? » Donc, mes frères, autant de moments que Jésus nous attend à la pénitence, autant de fois, non sa voix mortelle, mais ce qui est beaucoup davantage, sa bonté,

[1] Ezech. XXXIII. 11.

sa miséricorde, sa patience déclarée, son sang, sa grâce, son Saint-Esprit, nous disent au fond du cœur : « Je ne te « condamne pas, va, et désormais ne « pèche plus. » Et tout cet excès de miséricordes, dont nous ressentons le fruit, nous rappelle aux rigueurs horribles qui en ont été la racine. Donc, ô Jésus, ô divin Jésus ! que vos miséricordes sont pressantes ! ah ! dans le moment que je les ressens, je vois toutes vos plaies se rouvrir, tout votre sang se déborder. Il faut pleurer du sang, pour le mêler avec celui que vos tendresses et mes duretés, que vos bontés et mes ingratitudes vous ont fait répandre.

Laissons-nous toucher, chrétiens, à cet excès de miséricorde, et apprenons aujourd'hui à voir toute l'horreur de nos crimes dans la grâce qui nous les remet. « Gardez-vous d'affliger et con-

« trister l'Esprit de Dieu : » *Nolite contristare Spiritum sanctum*[1]. Cette affliction ne marque pas tant l'injure qui est faite à sa sainteté par notre injustice, que la violence que souffre son amour méprisé et sa bonne volonté frustrée par notre résistance opiniâtre. Affliger le Saint-Esprit, c'est-à-dire, l'amour de Dieu opérant en nous pour lui gagner nos cœurs par sa bonté ! Il se mesure avec nous par les tendresses de son amour, par les empressements de sa miséricorde. Combien la dureté est-elle inhérente, si elle ne s'amollit pas, etc.

[1] Ephes. IV. 30.





SERMON

SUR L'ÉMINENTE

DIGNITÉ DES PAUVRES

DANS L'ÉGLISE.

Erunt novissimi primi, et primi novissimi.

Les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers. (Matt. xx. 16.)

Parcet pauperi et inopi, et animas pauperum salvas faciet.

Il pardonnera au pauvre et à l'indigent, et il sauvera les âmes des pauvres. (Ps. LXXI. 23.)

Encore que ce qu'a dit le Sauveur Jésus, que les premiers seront les derniers, et que les derniers seront les premiers, n'ait son entier accomplissement

que dans la résurrection générale, où les justes, que le monde avoit méprisés, rempliront les premières places, pendant que les méchants et les impies, qui ont eu leur règne sur la terre, seront honteusement relégués aux ténèbres extérieures ; toutefois ce renversement admirable des conditions humaines est déjà commencé dès cette vie, et nous en voyons les premiers traits dans l'institution de l'Église. Cette cité merveilleuse, dont Dieu même a jeté les fondements, a ses lois et sa police, par laquelle elle est gouvernée. Mais comme Jésus-Christ son instituteur est venu au monde pour renverser l'ordre que l'orgueil y a établi, de là vient que sa politique est directement opposée à celle du siècle : et je remarque cette opposition principalement en trois choses. Premièrement, dans le monde les riches ont tout l'avantage et tiennent les pre-

miers rangs : dans le royaume de Jésus-Christ la prééminence appartient aux pauvres, qui sont les premiers nés de l'Église, et ses véritables enfants. Secondement, dans le monde les pauvres sont soumis aux riches, et ne semblent nés que pour les servir : au contraire, dans la sainte Église, les riches n'y sont admis qu'à condition de servir les pauvres. Troisièmement, dans le monde les grâces et les priviléges sont pour les puissants et les riches ; les pauvres n'y ont de part que par leur appui : au lieu que dans l'Église de Jésus-Christ les grâces et les bénédictions sont pour les pauvres, et les riches n'ont de privilége que par leur moyen. Ainsi cette parole de l'Évangile, que j'ai choisie pour mon texte, s'accomplit déjà dès la vie présente : « Les derniers sont les premiers, « et les premiers sont les derniers : » puisque les pauvres, qui sont les derniers

dans le monde, sont les premiers dans l'Église; puisque les riches, qui s'imaginent que tout leur est dû, et qui foulent aux pieds les pauvres, ne sont dans l'Église que pour les servir; puisque les grâces du Nouveau Testament appartiennent de droit aux pauvres, et que les riches ne les reçoivent que par leurs mains. Vérités certainement importantes, et qui vous doivent apprendre, ô riches du siècle, ce que vous devez faire à l'égard des pauvres, c'est-à-dire honorer leur condition, soulager leurs nécessités, prendre part à leurs priviléges. C'est ce que je me propose de vous faire entendre avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Le docte et éloquent saint Jean Chrysostome nous propose une belle idée pour connoître les avantages de la

pauvreté sur les richesses. Il nous représente deux villes, dont l'une ne soit composée que de riches, l'autre n'ait que des pauvres dans son enceinte; et il examine ensuite laquelle des deux est la plus puissante. Si nous consultions la plupart des hommes sur cette proposition, je ne doute pas, chrétiens, que les riches ne l'emportassent; mais le grand saint Chrysostome conclut pour les pauvres[1]; et il se fonde sur cette raison, que cette ville de riches auroit beaucoup d'éclat et de pompe, mais qu'elle seroit sans force et sans fondement assuré. L'abondance ennemie du travail, incapable de se contraindre, et par conséquent toujours emportée dans la recherche des voluptés, corromproit tous les esprits, et amolliroit tous les

[1] De div. et paup. Hom. XI. t. XII. p. 505. 506.

courages par le luxe, par l'orgueil, par l'oisiveté. Ainsi les arts seroient négligés, la terre peu cultivée; les ouvrages laborieux, par lesquels le genre humain se conserve, entièrement délaissés; et cette ville pompeuse, sans avoir besoin d'autres ennemis, tomberoit enfin par elle-même, ruinée par son opulence. Au contraire, dans l'autre ville où il n'y auroit que des pauvres, la nécessité industrieuse, féconde en inventions, et mère des arts profitables, appliqueroit les esprits par le besoin, les aiguiseroit par l'étude, leur inspireroit une vigueur mâle par l'exercice de la patience; et, n'épargnant pas les sueurs, elle achèveroit les grands ouvrages, qui exigent nécessairement un grand travail. C'est à peu près ce que nous dit saint Jean Chrysostome au sujet de ces deux villes différentes. Il se sert de cette pensée pour adjuger la préférence à la pauvreté.

Mais à parler des choses véritablement, nous savons que la distinction de ces deux villes n'est qu'une fiction agréable. Les villes, qui sont des corps politiques, demandent aussi bien que les naturels, le tempérament et le mélange : tellement que, selon la police humaine, cette ville de pauvres de saint Chrysostome ne peut subsister qu'en idée. Il n'appartenoit qu'au Sauveur et à la politique du ciel de nous bâtir une ville, qui fût véritablement la ville des pauvres. Cette ville c'est la sainte Église : et si vous me demandez, chrétiens, pourquoi je l'appelle la ville des pauvres, je vous en dirai la raison par cette proposition que j'avance : que l'Église dans son premier plan n'a été bâtie que pour les pauvres, et qu'ils sont les véritables citoyens de cette bienheureuse cité, que l'Écriture a nommée la cité de Dieu. Encore que cette doctrine vous paroisse

peut-être extraordinaire, elle ne laisse pas d'être véritable : et afin de vous en convaincre, remarquez, s'il vous plaît, messieurs, qu'il y a cette différence entre la Synagogue et l'Église, que Dieu a promis à la Synagogue des bénédictions temporelles, au lieu que, comme dit le divin Psalmiste, « toute la gloire « de la sainte Église est cachée et inté-« rieure : » *Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus*[1]. « Dieu te donne, disoit Isaac « à son fils Jacob[2], la rosée du ciel et la « graisse de la terre! » C'est la bénédiction de la Synagogue. Et qui ne sait que, dans les Écritures anciennes, Dieu ne promet à ses serviteurs que de prolonger leurs jours, que d'enrichir leurs familles, que de multiplier leurs troupeaux, que de bénir leurs terres et leurs héritages? Selon ces promesses, messieurs, il est

[1] Ps. XLIV. 14. — [2] Genes. XXVII. 39.

bien aisé de comprendre que les richesses et l'abondance étant le partage de la Synagogue, dans sa propre institution elle devoit avoir des hommes puissants et des maisons opulentes. Mais il n'en est pas ainsi de l'Église. Dans les promesses de l'Évangile, il ne se parle plus des biens temporels, par lesquels l'on attiroit ces grossiers, ou l'on amusoit ces enfants. Jésus-Christ a substitué en leur place les afflictions et les croix ; et par ce merveilleux changement les derniers sont devenus les premiers, et les premiers sont devenus les derniers ; parce que les riches, qui étoient les premiers dans la Synagogue, n'ont plus aucun rang dans l'Église et que les pauvres et les indigents sont ses véritables citoyens.

Quoique ces différentes conduites de Dieu dans l'ancienne et dans la nouvelle alliance soient fondées sur de

grandes raisons, qu'il seroit trop long de rapporter, nous en pouvons dire ce mot en passant : que dans le Vieux Testament Dieu se plaisant à se faire voir avec un appareil majestueux, il étoit convenable que la Synagogue son épouse eût des marques de grandeur extérieure : et au contraire que dans le Nouveau, dans lequel Dieu a caché toute sa puissance sous une forme servile, l'Église, son corps mystique, devoit être une image de sa bassesse, et porter sur elle la marque de son anéantissement volontaire. Et n'est-ce pas pour cela, mes frères, que ce même Dieu humilié, « voulant, dit-il, remplir sa maison, » *ut impleatur domus mea*[1], ordonne à ses serviteurs de lui aller chercher tous les misérables ? Voyez comme il en fait lui-même le dénombrement : « Allez-

[1] Luc. XIV. 23.

« vous-en, dit-il, dans les coins des rues,
« *Exi cito*, et amenez-moi promptement,
« qui? les pauvres et les infirmes : qui
« encore? les aveugles et les impotents : »
Pauperes ac debiles, cæcos et claudos introduc huc [1]. C'est de quoi il prétend remplir sa maison : il n'y veut rien voir qui ne soit foible, parce qu'il n'y veut rien voir qui n'y porte son caractère, c'est-à-dire, la croix et l'infirmité. Donc l'Église de Jésus-Christ est véritablement la ville des pauvres. Les riches, je ne crains point de le dire, en cette qualité de riches, car il faut parler correctement, étant de la suite du monde, étant, pour ainsi dire, marqués à son coin, n'y sont soufferts que par tolérance; et c'est aux pauvres et aux indigents, qui portent la marque du Fils de Dieu, qu'il appartient proprement d'y

[1] Luc. XIV. 21.

être reçus. C'est pourquoi le divin Psalmiste les appelle « les pauvres de Dieu, » *pauperes tuos*[1]. Pourquoi les pauvres de Dieu? il les nomme ainsi en esprit, parce que dans la nouvelle alliance il lui a plu de les adopter avec une prérogative particulière.

En effet, n'est-ce pas à eux qu'a été envoyé le Sauveur? « Dieu m'a envoyé, « nous dit-il, pour annoncer l'Évangile « aux pauvres : » *Evangelizare pauperibus misit me*[2]. Ensuite n'est-ce pas aux pauvres qu'il adresse la parole, lorsque, faisant son premier sermon sur cette montagne mystérieuse, où, ne daignant parler aux riches sinon pour foudroyer leur orgueil, il porte la parole aux pauvres comme à ceux qu'il devoit évangéliser? « O pauvres, que vous êtes « heureux, parce qu'à vous appartient

[1] Psal. LXXI. 2. — [2] Luc. IV. 18.

« le royaume de Dieu[1] ! » Si donc c'est à eux qu'appartient le ciel, qui est le royaume de Dieu dans l'éternité, c'est à eux aussi qu'appartient l'Église, qui est le royaume de Dieu dans le temps. Aussi comme c'est à eux qu'elle appartenoit, ce sont eux qui y sont entrés les premiers. « Voyez, disoit le divin apô-« tre, qu'il n'y a pas dans l'Église plu-« sieurs sages selon le monde, il n'y a « pas plusieurs puissants, il n'y a pas « plusieurs nobles ; mais Dieu a voulu « choisir ce qu'il y avoit de méprisa-« ble[2] : » d'où il est aisé de conclure que l'Église de Jésus-Christ étoit une assemblée de pauvres. Et dans sa première fondation, si les riches y étoient reçus, dès l'entrée ils se dépouilloient de leurs biens et les jetoient aux pieds des apôtres, afin de venir à l'Église, qui

[1] Luc. VI. 20. — [2] I. Cor. I. 26. 28.

étoit la ville des pauvres, avec le caractère de la pauvreté : tant le Saint-Esprit avoit résolu d'établir dans l'origine du christianisme la prérogative éminente des pauvres, membres de Jésus-Christ !

Je pourrois encore, mes frères, établir la prééminence des pauvres sur d'autres raisons convaincantes, par lesquelles vous reconnoîtriez qu'ils sont les vrais enfants de l'Église, et que c'est pour eux principalement que cette cité spirituelle a été bâtie. Mais il vaut mieux tirer quelque instruction, et recueillir quelque fruit de cette doctrine salutaire. Elle nous doit apprendre, messieurs, à respecter les pauvres et les indigents, comme ceux qui sont nos aînés dans la famille de Jésus-Christ, et que son Père céleste a choisis pour être les citoyens de son Église ; qui, portant ses marques les plus assurées, sont aussi ses mem-

bres les plus précieux. C'est de l'apôtre saint Jacques que j'ai appris cette excellente morale. « Ecoutez, nous dit-il, « mes très-chers frères : » *Audite, fratres mei dilectissimi*[1] ; sans doute il a dessein de nous proposer quelque chose de bien remarquable. Quelle âme assez endurcie refusera son attention, à laquelle il est excité par l'organe d'un si grand apôtre, qui est honoré dans les saintes Lettres de la qualité glorieuse de frère de Notre-Seigneur? Mais entendons ce qu'il veut dire; voici ses propres paroles : « N'est-il pas vrai que Dieu a « choisi les pauvres, afin qu'ils fussent « riches dans la foi, et les héritiers du « royaume qu'il a promis à ceux qui « l'aiment? Et après cela, poursuit-il, « vous osez mépriser les pauvres! » Cet apôtre, comme vous voyez, nous veut

[1] Jac. II. 5.

faire considérer en ce lieu l'éminente dignité des pauvres, et cette prérogative de leur vocation que j'ai tâché de vous expliquer. Dieu, dit-il, les a choisis spécialement pour être riches selon la foi, et les héritiers de son royaume : n'est-ce pas, mes frères, ce que j'ai prêché, qu'ils sont appelés à l'Église avec l'honneur et la préférence d'un choix particulier? Et de là que conclurons-nous, sinon ce qu'a conclu le même saint Jacques, que c'est un aveuglement déplorable que de ne pas honorer les pauvres, auxquels Dieu même a fait tant d'honneur par cette grâce de prééminence qu'il leur donne dans son Église? Chrétiens, rendez-leur respect, honorez leur condition.

Saint Paul nous en donne l'exemple. Écrivant aux Romains d'une aumône qu'il alloit porter aux fidèles de Jérusalem, il leur parle en ces termes : « Je

« vous conjure, mes frères, par notre « Seigneur Jésus-Christ et par la charité « du Saint-Esprit, que vous m'aidiez par « vos prières auprès de Dieu, afin que « les saints qui sont en Jérusalem agréent « le présent que j'ai à leur faire : » *Obsecro vos, fratres, per Dominum nostrum Jesum Christum, et per charitatem Sancti Spiritus, ut adjuvetis me in orationibus vestris pro me ad Deum, ut.... obsequii mei oblatio accepta fiat in Jerusalem sanctis*[1]. Qui n'admireroit, chrétiens, comme il traite les pauvres honorablement! Il ne dit pas l'aumône que j'ai à leur faire, ni l'assistance que j'ai à leur donner, mais le service que j'ai à leur rendre. Il fait quelque chose de plus et je vous prie de méditer ce qu'il ajoute : « Priez Dieu, dit-« il, mes chers frères, que mon service

[1] Rom. xv. 30. 31.

« leur soit agréable. » Que veut dire le saint apôtre? Et faut-il tant de précautions pour faire agréer une aumône? Ce qui le fait parler de la sorte, c'est la haute dignité des pauvres. On peut donner pour deux motifs : ou pour gagner l'affection, ou pour soulager la nécessité ; ou par un effet d'estime, ou par un sentiment de pitié : l'un est un présent, et l'autre une aumône dans l'aumône ; on croit ordinairement que c'est assez de donner : on apporte plus de soin dans le présent, et il y a un certain art innocent de relever le prix de ce que l'on donne, par la manière et les circonstances de l'offrir. C'est en cette dernière façon que saint Paul assiste les pauvres. Il ne les regarde pas seulement comme des malheureux qu'il faut assister; mais il regarde que, dans leur misère, ils sont les principaux membres de Jésus-Christ et les premiers nés de

l'Église. En cette qualité glorieuse il les considère comme des personnes auxquelles il fait la cour, si je puis parler de la sorte. C'est pourquoi il n'estime pas que ce soit assez que son présent les soulage, mais il souhaite que son service leur agrée ; et pour obtenir cette grâce, il met toute l'Église en prière. Tant les pauvres sont considérables dans l'Église de Jésus-Christ, que saint Paul semble établir sa félicité dans l'honneur de les servir et dans le bonheur de leur plaire : *Ut obsequii mei oblatio accepta fiat in Jerusalem sanctis.*

Mesdames, revêtez-vous de ces sentiments apostoliques ; et dans les soins que vous prenez de cette maison, regardez avec respect les pauvres qui la composent. Méditez sérieusement, en la charité de Notre-Seigneur, que si les honneurs du siècle vous mettent au-dessus d'eux, le caractère de Jésus-

Christ, qu'ils ont l'honneur de porter, les élève au-dessus de vous. Honorez, en les servant, la mystérieuse conduite de la Providence divine, qui leur donne les premiers rangs dans l'Église avec une telle prérogative, que les riches n'y sont reçus que pour les servir.

DEUXIÈME POINT.

C'est la seconde vérité que je me suis obligé de vous expliquer, et qui suit si évidemment de celle que j'ai déjà établie, qu'il ne sera pas nécessaire de m'étendre beaucoup sur la preuve. Et certainement, chrétiens, comme il a déjà été dit, Jésus, qui ne promet dans son Évangile que des afflictions et des croix, n'a pas besoin de riches dans sa sainte Église; et leur faste n'ayant rien de commun avec la profonde humiliation de ce Dieu anéanti usques à

la croix, il est bien aisé de juger, messieurs, qu'il ne les recherche pas pour eux-mêmes. Car à quoi lui sont-ils bons dans son royaume? Quoi? pour lui ériger des temples superbes, ou pour orner ses autels d'or et de pierreries? Ne vous persuadez pas qu'il se plaise dans ces ornements : il les reçoit de la main des hommes comme des marques de leur piété, comme des hommages de leur religion. Mais, bien loin d'exiger ces grandes dépenses, ne voyez-vous pas au contraire qu'il n'est rien de plus commun ni de plus bas prix que ce qui est nécessaire à son culte? Il demande seulement de l'eau la plus simple pour régénérer ses enfants : il ne faut qu'un peu de pain et de vin pour consacrer ses mystères, où réside la source de toutes ses grâces. Jamais il ne s'est tenu mieux servi que lorsqu'on lui sacrifioit dans des cachots, et que l'humilité et la foi

faisoient tout l'ornement de ses temples. Autrefois, dans l'ancienne loi, il vouloit de la pompe dans son service; mais cette simplicité qu'il affecte, si je puis parler de la sorte, dans le culte de la nouvelle alliance, c'est pour faire voir aux riches du monde qu'il n'a plus besoin d'eux ni de leurs trésors, si ce n'est pour le service de ses pauvres.

Mais pour les pauvres, messieurs, il confesse qu'il en a besoin, et il implore leur secours. *Ecce mysterium vobis dico* [1] : « Voici un mystère admirable. » Jésus n'a besoin de rien, et Jésus a besoin de tout : Jésus n'a besoin de rien selon sa puissance; mais Jésus a besoin de tout selon sa compassion. *Ecce mysterium vobis dico :* « Voici un grand « mystère que j'ai à vous dire; » c'est le mystère du Nouveau Testament. Cette

[1] I. Cor. xv. 51.

même miséricorde, qui a obligé Jésus innocent à se charger de tous les crimes, oblige encore Jésus, tout heureux qu'il est, à se charger de toutes les misères. Car comme le plus innocent est celui qui a porté le plus de péchés, aussi le plus abondant est celui qui porte le plus de besoins. Ici il a faim, et là il a soif : là il gémit sous des chaînes, ici il est travaillé par des maladies : il souffre en même temps le froid et le chaud, et les extrémités opposées. Pauvre véritablement, et le plus pauvre de tous les autres pauvres, parce que tous les autres pauvres ne souffrent que pour eux-mêmes ; et « qu'il n'y a que Jésus-Christ « qui pâtisse dans toute l'universalité « des misérables : » *Unus tantummodo Christus est qui in omnium pauperum universitate mendicet*[1]. Ce sont

[1] Salvian. adv. Avar. lib. IV. n. 4. p. 304.

donc les besoins pressants de ses pauvres membres qui l'obligent de se relâcher en faveur des riches.

Il ne voudroit voir dans son Église que ceux qui portent sa marque, que des pauvres, que des indigents, que des affligés, que des misérables. Mais s'il n'y a que des malheureux, qui soulagera les malheureux ? que deviendront les pauvres dans lesquels il souffre, et dont il ressent tous les besoins ? Il pourroit leur envoyer ses saints anges ; mais il est plus juste qu'ils soient assistés par des hommes qui sont leurs semblables. Venez donc, ô riches ! dans son Église ; la porte enfin vous est ouverte ; mais elle vous est ouverte en faveur des pauvres, et à condition de les servir. C'est pour l'amour de ses enfants qu'il permet l'entrée à ces étrangers. Voyez le miracle de la pauvreté ! oui, les riches étoient étrangers ; mais le service des pauvres

les naturalise, et leur sert à expier la contagion qu'ils contractent parmi leurs richesses. Par conséquent, ô riches du siècle ! prenez tant qu'il vous plaira des titres superbes ; vous les pouvez porter dans le monde ; dans l'Église de Jésus-Christ, vous êtes seulement serviteurs des pauvres. Ne vous offensez pas de ce titre : le patriarche Abraham l'a tenu à gloire ; lui qui avoit tant de serviteurs, et une si nombreuse famille, prenoit néanmoins pour son partage le soin et l'obligation de servir les nécessiteux. Aussitôt qu'ils approchent de sa maison lui-même s'avance pour les recevoir, lui-même va choisir dans son troupeau ce qu'il y a de plus délicat et de plus tendre ; lui-même se donne la peine de servir leur table[1]. Ainsi, dit l'éloquent Pierre Chrysologue, « Abraham, sentant arriver les pauvres,

[1] Genes. XVIII. 2.

« ne se souvient plus qu'il est maître, » il fait toutes les fonctions d'un serviteur : *Abraham, viso peregrino, dominum se esse nescivit*[2]. Mais d'où lui vient cet empressement à servir les pauvres ? C'est que ce père des croyants voyoit déjà en esprit le rang qu'ils devoient tenir dans l'Église : il considère déjà Jésus-Christ en eux ; il oublie sa dignité dans la vue de celle des pauvres ; et il montre aux riches, par son exemple, l'obligation qu'ils ont de les servir.

Mais quel service leur devons-nous rendre ? en quoi sommes-nous tenus de les assister ? Vous le voyez déjà, chrétiens, dans l'exemple du patriarche Abraham. Mais l'admirable saint Augustin vous va donner encore sur ce sujet-là une instruction plus particulière. « Le service que vous devez aux

[1] Serm. CXXI. de divit. et Lazar.

« nécessiteux, c'est de porter avec eux « une partie du fardeau qui les ac- « cable[1]. » L'apôtre saint Paul ordonne aux fidèles de « porter les fardeaux les « uns des autres : » *Alter alterius onera portate*[2]. Les pauvres ont leur fardeau, et les riches aussi ont le leur. Les pauvres ont leur fardeau ; qui ne le sait pas ? Quand nous les voyons suer et gémir, pouvons-nous ne pas connoître que tant de misères pressantes sont un fardeau très-pesant, dont leurs épaules sont accablées ? Mais encore que les riches marchent à leur aise, et semblent n'avoir rien qui leur pèse, sachez qu'ils ont aussi leur fardeau. Et quel est ce fardeau des riches ? Chrétiens le pourrez-vous croire ? ce sont leurs propres richesses. Quel est le fardeau des pau-

[1] Serm. CLXIV. n. 9. t. V. col. 794.— [2] Gal. VI. 2.

vres? c'est le besoin : quel est le fardeau des riches? c'est l'abondance. « Le « fardeau des pauvres, dit saint Au« gustin, c'est de n'avoir pas ce qu'il « faut; et le fardeau des riches, c'est « d'avoir plus qu'il ne faut: » *Onus paupertatis non habere, divitiarum onus plus quam opus est habere* [1]. Quoi donc! est-ce un fardeau incommode que d'avoir trop de biens? Ah! que j'entends de mondains qui désirent un tel fardeau dans le secret de leurs cœurs! Mais qu'ils arrêtent ces désirs inconsidérés. Si les injustes préjugés du siècle les empêchent de concevoir en ce monde combien l'abondance pèse, quand ils viendront en ce pays, où il nuira d'être trop riches, quand ils comparoîtront à ce tribunal, où il faudra rendre compte non-seulement des ta-

[1] Ubi supra.

lents dépensés, mais encore des talents enfouis, et répondre à ce juge inexorable non seulement de la dépense, mais encore de l'épargne et du ménage ; alors, messieurs, ils reconnoîtront que les richesses sont un grand poids, et ils se repentiront vainement de ne s'en être pas déchargés.

Mais n'attendons pas cette heure fatale, et, pendant que le temps le permet, pratiquons ce conseil de saint Paul : *Alter alterius onera portate* : « Portez « vos fardeaux les uns les autres. » Riche, portez le fardeau du pauvre, soulagez sa nécessité, aidez-le à soutenir les afflictions sous le poids desquelles il gémit ; mais sachez qu'en le déchargeant vous travaillez à votre décharge : lorsque vous lui donnez, vous diminuez son fardeau, et il diminue le vôtre : vous portez le besoin qui le presse ; il porte l'abondance qui vous surcharge. Com-

muniquez entre vous mutuellement vos fardeaux, « afin que les charges devien- « nent égales, » *ut fiat æqualitas*, dit saint Paul[1]. Car quelle injustice, mes frères, que les pauvres portent tout le fardeau, et que tout le poids des misères aille fondre sur leurs épaules ! S'ils s'en plaignent, et s'ils en murmurent contre la Providence divine, Seigneur, permettez-moi de le dire, c'est avec quelque couleur de justice : car étant tous pétris d'une même masse, et ne pouvant pas y avoir grande différence entre de la boue et de la boue, pourquoi verrons-nous d'un côté la joie, la faveur, l'affluence ; et de l'autre la tristesse, et le désespoir, et l'extrême nécessité ; et encore le mépris et la servitude ? Pourquoi cet homme si fortuné vivroit-il dans une telle abondance, et pourroit-

[1] II. Cor. VIII. 14.

il contenter jusqu'aux désirs les plus inutiles d'une curiosité étudiée, pendant que ce misérable, homme toutefois aussi bien que lui, ne pourra soutenir sa pauvre famille, ni soulager la faim qui le presse? Dans cette étrange inégalité, pourroit-on justifier la Providence de mal ménager les trésors que Dieu met entre des égaux, si par un autre moyen elle n'avoit pourvu au besoin des pauvres, et remis quelque égalité entre les hommes? C'est pour cela, chrétiens, qu'il a établi son Église, où il reçoit les riches, mais à condition de servir les pauvres; où il ordonne que l'abondance supplée au défaut, et donne des assignations aux nécessiteux sur le superflu des opulents. Entrez, mes frères, dans cette pensée : si vous ne portez le fardeau des pauvres, le vôtre vous accablera; le poids de vos richesses mal dispensées vous fera tomber dans

l'abîme : au lieu que, si vous partagez avec les pauvres le poids de leur pauvreté, en prenant part à leur misère, vous mériterez tout ensemble de participer à leurs priviléges.

TROISIÈME POINT.

Sans cette participation des priviléges des pauvres, il n'y a aucun salut pour les riches ; et il me sera aisé de vous en convaincre, en insistant toujours aux mêmes principes. Car s'il est vrai, comme je l'ai dit, que l'Église est la ville des pauvres, s'ils y tiennent les premiers rangs, si c'est pour eux principalement que cette cité bienheureuse a été bâtie, il est bien aisé de conclure que les priviléges leur appartiennent. Dans tous les royaumes, dans tous les empires, il y a des privilégiés, c'est-à-dire des personnes éminentes qui ont

des droits extraordinaires; et la source de ces priviléges, c'est qu'ils touchent de plus près, ou par leur naissance ou par leurs emplois, à la personne du prince. Cela est de la majesté, de l'état et de la grandeur du souverain, que l'éclat qui rejaillit de sa couronne se répande en quelque sorte sur ceux qui l'approchent. Puisque nous apprenons par les saintes Lettres que l'Église est un royaume si bien ordonné, ne doutez pas, mes frères, qu'elle n'ait aussi ses privilégiés. Et d'où se prendront ces priviléges, sinon de la société avec son prince, c'est-à-dire avec Jésus-Christ? Que s'il faut être uni avec le Sauveur, chrétiens, ne cherchons pas dans les riches les priviléges de la sainte Église. La couronne de notre monarque est une couronne d'épines : l'éclat qui en rejaillit, ce sont les afflictions et les souffrances. C'est dans les pauvres, c'est

dans ceux qui souffrent, que réside la majesté de ce royaume spirituel. Jésus étant lui-même pauvre et indigent, il étoit de la bienséance qu'il liât société avec ses semblables, et qu'il répandît ses faveurs sur ses compagnons de fortune.

Qu'on ne méprise plus la pauvreté, et qu'on ne la traite plus de roturière. Il est vrai qu'elle étoit de la lie du peuple; mais le roi de gloire l'ayant épousée, il l'a ennoblie par cette alliance, et ensuite il accorde aux pauvres tous les priviléges de son empire. Il promet le royaume aux pauvres, la consolation à ceux qui pleurent, la nourriture à ceux qui ont faim, la joie éternelle à ceux qui souffrent. Si tous les droits, si toutes les grâces, si tous les priviléges de l'Évangile sont aux pauvres de Jésus-Christ, ô riches! que vous reste-t-il, et quelle

part aurez-vous dans son royaume[1] ? il ne parle de vous dans son Évangile que pour foudroyer votre orgueil : *Væ vobis divitibus*[2] ! « Malheur à vous, « riches ! » Qui ne trembleroit à cette sentence? qui ne seroit saisi de frayeur? Contre cette terrible malédiction, voici

[1] Le moyen de communiquer, c'est de s'associer avec eux par la compassion, acheter leurs priviléges en les assistant, expier la contagion qu'on contracte par les richesses. Saint Paulin rapporte des grands du siècle, qui accompagnèrent à Nole sainte Mélanie, qu'ils croyaient se purifier de la contagion de leurs richesses, s'ils étaient assez heureux pour recueillir avec leurs vêtements précieux qu'ils étendaient sous ses pieds, quelque ordure de ses traces ou de ses habits très-pauvres : *Vestimenta sua velleribus, auro, arte pretiosa, pedibus ejus substernere, pannisque conterere gestiebant; expiari se a divitiarum contagio judicantes, si quam de vilissimo ejus habitu aut vestigio sordem colligere mererentur.* Epist. XXIX. ad Sever.

[2] Luc. VI. 24.

votre unique espérance. Il est vrai, ces priviléges sont donnés aux pauvres; mais vous pouvez les obtenir d'eux, et les recevoir de leurs mains: c'est là que le Saint-Esprit vous renvoie pour obtenir les grâces du ciel. Voulez-vous que vos iniquités vous soient pardonnées? « Rachetez-les, dit-il, par aumône : » *Peccata tua eleemosynis redime* [1]. Demandez-vous à Dieu sa miséricorde? cherchez-la dans les mains des pauvres, en l'exerçant envers eux; *Beati misericordes* [2] : « Heureux ceux qui sont « miséricordieux. » Enfin, voulez-vous rentrer au royaume? Les portes, dit Jésus-Christ, vous seront ouvertes, pourvu que les pauvres vous introduisent: « Faites-vous, dit-il, des amis « qui vous reçoivent dans les taberna-« cles éternels [3]. » Ainsi la grâce, la

[1] Dan. IV. 24.—[2] Matth. V. 7.—[3] Luc. XVI. 9.

miséricorde, la rémission des péchés, le royaume même est entre leurs mains ; et les riches n'y peuvent entrer, si les pauvres ne les y reçoivent.

Donc, ô pauvres ! que vous êtes riches ! mais, ô riches ! que vous êtes pauvres ! Si vous vous tenez à vos propres biens, vous serez privés pour jamais des biens du Nouveau Testament ; et il ne vous restera pour votre partage que ce *Væ* terrible de l'Évangile : *Væ vobis divitibus!* « Malheur « à vous, riches, car vous avez reçu « votre consolation ! » Ah! pour détourner ce coup de foudre, pour vous mettre heureusement à couvert de cette malédiction inévitable, jetez-vous sous l'aile de la pauvreté ; entrez en commerce avec les pauvres : donnez, et vous recevrez ; donnez les biens temporels, et recueillez les bénédictions spirituelles ; prenez part aux misères

des affligés, et Dieu vous donnera part à leurs priviléges.

C'est ce que j'avois à vous dire touchant les avantages de la pauvreté, et la nécessité de la secourir. Après quoi il ne me reste plus autre chose à faire, sinon de m'écrier avec le prophète : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem*[1]! « Heureux celui qui entend « sur l'indigent et sur le pauvre! » Il ne suffit pas, chrétiens, d'ouvrir sur les pauvres les yeux de la chair; mais il faut les considérer par les yeux de l'intelligence : *Beatus qui intelligit.* Ceux qui les regardent des yeux corporels, ils n'y voient rien que de bas, et ils les méprisent. Ceux qui ouvrent sur eux l'œil intérieur, je veux dire l'intelligence guidée par la foi, ils remarquent en eux Jésus-Christ; ils y voient les images

[1] Ps. XL. 1.

de sa pauvreté, les citoyens de son royaume, les héritiers de ses promesses, les distributeurs de ses grâces, les enfants véritables de son Église, les premiers membres de son corps mystique. C'est ce qui les porte à les assister avec un empressement charitable. Mais encore n'est-ce pas assez de les secourir dans leurs besoins. Tel assiste le pauvre, qui n'est pas intelligent sur le pauvre. Celui qui leur distribue quelque aumône, ou contraint par leurs pressantes importunités, ou touché par quelque compassion naturelle, soulage la misère du pauvre ; mais néanmoins il est véritable qu'il n'est pas intelligent sur le pauvre. Celui-là entend véritablement le mystère de la charité, qui considère les pauvres comme les premiers enfants de l'Église ; qui, honorant cette qualité, se croit obligé de les servir ; qui n'espère de participer aux bénédictions de

l'Évangile, que par le moyen de la charité et de la communication fraternelle.

Donc, mes frères, ouvrez les yeux sur cette maison indigente, et soyez intelligents sur ses pauvres. Si je demandois vos aumônes pour une seule personne, tant de grandes et importantes raisons, qui vous obligent à la charité, devroient émouvoir vos cœurs. Maintenant j'élève ma voix au nom d'une maison tout entière, et encore d'une maison chargée d'une multitude nombreuse de pauvres filles entièrement délaissées. Faut-il vous représenter et le péril de ce sexe, et les suites dangereuses de sa pauvreté, l'écueil le plus ordinaire où sa pudeur fait naufrage? Que serviront les paroles, si la chose même ne vous touche pas? Entrez dans cette maison, prenez connoissance de ses besoins; et si vous n'êtes touchés de l'extrémité où

elle est réduite, je ne sais plus, mes frères, ce qui sera capable de vous attendrir. Il est vrai, des dames pieuses ont ouvert les yeux sur cette maison : elles ont entendu sur les pauvres ; parce qu'elles connoissent leur dignité, elles se tiennent honorées de les servir ; parce qu'elles sont chrétiennes, elles se croient obligées de les assister ; parce qu'elles savent le poids des richesses mal employées, elles se déchargent entre leurs mains d'une partie de leur fardeau, et en répandant les biens temporels, elles viennent recevoir en échange les grâces spirituelles.





SERMON
SUR LES CONDITIONS
NÉCESSAIRES
POUR ÊTRE HEUREUX.
PRÊCHÉ DEVANT LE ROI,

Ut sit Deus omnia in omnibus.

Dieu sera tout en tous. (I. Cor. xv. 28.)

Ce que l'œil n'a pas aperçu, ce que l'oreille n'a pas ouï, ce qui jamais n'est entré dans le cœur de l'homme, c'est ce qui doit faire aujourd'hui le sujet de notre entretien. Cette solennité est instituée pour nous faire considérer les biens infinis que Dieu a préparés à ses serviteurs, pour les rendre éternellement

heureux; et un seul mot de l'apôtre nous doit expliquer toutes ces merveilles.

Dieu, dit-il, sera tout en tous. Que peut-on entendre de plus court? Que peut-on imaginer de plus vaste ou de plus immense? Dieu est un, et en même temps il est tout; et étant tout à lui-même, parce que sa propre grandeur lui suffit, il est tout encore à tous les élus, parce qu'il remplit par sa plénitude leur capacité tout entière et tous leurs désirs. S'il leur faut un triomphe pour honorer leur victoire, Dieu est tout; s'ils ont besoin de repos pour se délasser de leurs longs travaux, Dieu est tout; s'ils demandent la consolation, après avoir saintement gémi parmi les amertumes de la pénitence, Dieu est tout. Dieu est la lumière qui les éclaire; Dieu est la gloire qui les environne; Dieu est le plaisir qui les transporte;

Dieu est la vie qui les anime; Dieu est l'éternité qui les établit dans un glorieux repos.

O largeur! ô profondeur! ô longueur sans bornes, et inaccessible hauteur! pourrai-je vous renfermer dans un seul discours? Allons ensemble, mes frères; entrons en cet abîme de gloire et de majesté. Jetons-nous avec confiance sur cet océan; mais implorons l'assistance du Saint-Esprit; et ayons notre guide et notre étoile, je veux dire la sainte Vierge que nous allons saluer par les paroles de l'ange. *Ave.*

Sire, on peut mettre en question si l'homme pour être heureux n'a besoin de posséder qu'une seule chose; ou si sa félicité est un composé de plusieurs parties, et le concours de plusieurs biens ramassés ensemble. Et premièrement il paroît qu'un cœur qui se partage à divers objets, confesse, en se partageant,

que l'attrait qui le gagne est foible, et que celui qui est ainsi divisé cherche plutôt sa félicité qu'il ne l'a trouvée. Que s'il paroît d'un côté qu'un seul objet nous doit contenter, parce que nous n'avons qu'un cœur; il semble aussi d'autre part que plusieurs biens nous sont nécessaires, parce que nous avons plusieurs désirs. En effet, nous désirons la santé, la vie, le plaisir, le repos, la gloire, l'abondance, la liberté, la science, la vertu : et que ne désirons-nous pas? Comment donc peut-on espérer de satisfaire par un seul objet une si grande multiplicité de désirs et d'inclinations que nous nourrissons en nous-mêmes?

L'apôtre a concilié ces contrariétés apparentes dans le texte que j'ai choisi; puisqu'il nous y fait trouver dans un même objet, premièrement, la simplicité, parce qu'il est un; et tout ensemble

la variété, parce qu'il est infini. Dieu, dit-il, sera tout en tous. Il est un, et il est tout. Il est tout, non-seulement en lui-même par l'immensité de son essence, de sa nature, mais encore il est tout en tous, par l'incompréhensible fécondité avec laquelle il se communique à ses créatures. *Erit Deus omnia in omnibus* : « Dieu sera tout en « tous. »

Mais ce que l'apôtre saint Paul nous a proposé dans une idée générale, le docte saint Augustin nous l'explique en particulier lorsque, interprétant ce passage de l'Épître aux Corinthiens, il fait ce beau commentaire. « Dieu, dit-il, « sera toutes choses à tous les esprits « bienheureux, parce qu'il sera leur « commun spectacle, il sera leur com- « mune joie, il sera leur commune « paix : » *Commune spectaculum erit omnibus Deus; commune gaudium erit*

omnibus Deus; communis pax erit omnibus Deus[1].

Et certes pour être heureux, selon les maximes de ce même saint, il faut n'être point trompé, ne rien souffrir, ne rien craindre. Car comme la vérité est si précieuse, quelque bien que l'homme possède d'ailleurs, il n'est pas assez riche s'il est trompé, et il manque d'un grand trésor. Encore qu'il connoisse la vérité, sans doute il n'est point content pour cela s'il souffre; et quoiqu'il ne souffre pas, il n'est point tranquille s'il craint. Là donc, dans le royaume des cieux, dans la céleste Jérusalem, il n'y aura point d'erreur, parce qu'on y verrà Dieu; il n'y aura point de douleur, parce qu'on y jouira de Dieu; il n'y aura point de crainte

[1] S. Aug. in Ps. LXXXIV. n. 10. tom. IV. col. 897.

ni d'inquiétude, parce qu'on s'y reposera à jamais en Dieu : si bien que nous y serons éternellement bienheureux, parce que nous aurons dans cette vue le véritable et le plus noble exercice de nos esprits; nous goûterons dans cette jouissance le parfait contentement de nos cœurs; nous posséderons dans cette paix l'immuable affermissement de notre repos. Voilà trois sublimes vérités que saint Augustin nous propose, et que je tâcherai de rendre sensibles, si vous me donnez vos attentions; afin que vous soyez convaincus que comme il n'y a rien de plus libéral que Dieu qui nous offre de si grands dons, il n'y a rien aussi de plus ingrat ni de plus aveugle que l'homme qui ne sait pas profiter d'une telle munificence.

PREMIER POINT.

Si l'apôtre saint Paul a dit que les fidèles sont un spectacle au monde, aux anges et aux hommes[1], nous pouvons encore ajouter qu'ils sont un spectacle à Dieu même. Nous apprenons de Moïse, que ce grand et sage architecte, diligent contemplateur de son propre ouvrage, à mesure qu'il bâtissoit ce bel édifice du monde, en admiroit toutes les parties : *Vidit Deus lucem quod esset bona*[2] : « Dieu vit que la lumière étoit « bonne ; » qu'en ayant composé le tout, parce qu'en effet la beauté de l'architecture paroît dans le tout et dans l'assemblage plus encore que dans les parties détachées, il avoit encore enchéri et l'avoit trouvé parfaitement beau : *Et*

[1] I. Cor. IV. 9. — [2] Gen. I. 4.

erant valde bona[1]; et enfin qu'il s'étoit contenté lui-même en considérant dans ses créatures les traits de sa sagesse et l'effusion de sa bonté. Mais comme le juste et l'homme de bien est le miracle de sa grâce et le chef-d'œuvre de sa main puissante, il est aussi le spectacle le plus agréable à ses yeux : *Oculi Domini super justos*[2] : « Les yeux de « Dieu, dit le saint Psalmiste, sont atta- « chés sur les justes ; » non-seulement parce qu'il veille sur eux pour les protéger, mais encore parce qu'il aime à les regarder du plus haut des cieux comme le plus cher objet de ses complaisances. « N'avez-vous point vu, dit-il, mon ser- « viteur Job, comme il est droit, et « juste, et craignant Dieu, comme il « évite le mal avec soin, et n'a point son « semblable sur la terre[3] ? »

[1] Gen. IV. 31. — [2] Ps. XXXIII. 15. — [3] Job. I. 8.

Que le soldat est heureux qui combat ainsi sous les yeux de son capitaine et de son roi, à qui sa valeur invincible prépare un si beau spectacle ! Que si les justes sont le spectacle de Dieu, il veut aussi à son tour être leur spectacle : comme il se plaît à les voir, il veut aussi qu'ils le voient ; il les ravit par la claire vue de son éternelle beauté, et leur montre à découvert sa vérité même, dans une lumière si pure qu'elle dissipe toutes les ténèbres et tous les nuages.

Mais qu'est-ce, direz-vous, que la vérité ? Quelle image nous en donnez-vous ? Sous quelle forme paroît-elle aux hommes ? Mortels grossiers et charnels, nous entendons tout corporellement, nous voulons toujours des images et des formes matérielles. Ne pourrai-je aujourd'hui éveiller ces yeux spirituels et intérieurs, qui sont cachés bien avant au fond de votre âme, les détourner un

moment de ces images vagues et changeantes que les sens impriment, et les accoutumer à porter la vue de la vérité toute pure? Tentons, essayons, voyons. Je vous demande pour cela, messieurs, que vous soyez seulement attentifs à ce que vous faites, et que vous pensiez à l'action qui nous rassemble dans ce lieu sacré. Je vous prêche la vérité, et vous l'écoutez; et celle que je vous propose en particulier, c'est que celui-là est heureux qui n'est point sujet à l'erreur, et qui ne se trompe jamais. Cette vérité est sûre et incontestable : elle n'a pas besoin de démonstration, et vous en voyez l'évidence. Mais, messieurs, où la voyez-vous? Ce peut être dans mes paroles : nullement, ne le croyez pas. Car où la vois-je moi-même? Sans doute dans une lumière intérieure qui me la découvre; et c'est là aussi que vous la voyez. Je vous prie, suivez-moi, mes-

sieurs, et soyez un peu attentifs à l'état présent où vous êtes. Car comme si je vous montre du doigt quelque tableau ou quelque ornement de cette chapelle royale, j'adresse votre vue, mais je ne vous donne pas la clarté, ni je ne puis vous inspirer le sentiment, je fais à peu près le même dans cette chaire. Je vous parle, je vous avertis, j'excite votre attention; mais il y a une voix secrète de la vérité qui me parle intérieurement, et la même vous parle aussi : sans quoi toutes mes paroles ne feroient que battre l'air vainement et étourdir les oreilles. Selon la sage dispensation du ministère ecclésiastique, les uns sont prédicateurs et les autres sont auditeurs : selon l'ordre de cette occulte inspiration de la vérité, tous sont auditeurs, tous sont disciples; si bien qu'à ne regarder que l'extérieur, je parle, et vous écoutez; mais au dedans, dans le

fond du cœur, et vous et moi écoutons la vérité qui nous parle et qui nous enseigne. Je la vois, et vous la voyez; et tous ensemble nous voyons la même, puisque la vérité est une; et la même se découvre encore par toute la terre à tous ceux qui ont les yeux ouverts à ses lumières.

On ne peut donc déterminer où elle est, quoiqu'elle ne manque nulle part. Elle se présente à tous les esprits; mais elle est en même temps au-dessus de tous. Que les hommes tombent dans l'erreur, la vérité subsiste toujours : qu'ils profitent, ou qu'ils oublient; que leurs connoissances croissent ou décroissent; la vérité n'augmente ni ne diminue. Toujours une, toujours égale, toujours immuable, elle juge de tout et ne dépend du jugement de personne. « Chaste et fidèle, propre à « chacun, quoiqu'elle soit commune à

« tous : » *Et omnibus communis est, et singulis casta est*, dit saint Augustin[1]. On est heureux quand on la possède; on ne nuit qu'à soi-même quand on la rejette. Elle fait donc également la béatitude et le supplice de tous les hommes; parce que « ceux qui se tour-« nent vers elle sont rendus heureux par « ses lumières, et que ceux qui refusent « de la regarder sont punis par leur « propre aveuglement et par leurs téné-« bres : » *Quum, integra et incorrupta, et conversos lætificet lumine, et aversos puniat cæcitate*[2].

Voilà ce que c'est que la vérité; et, mes frères, cette vérité, si nous l'entendons, c'est Dieu même. O vérité! ô lumière! ô vie! quand vous verrai-je? quand vous connoîtrai-je? Connoissons-

[1] De lib. Arbit. lib. II. n. 37. t. I. col. 601.
[2] Ibid. n. 34. col. 600.

nous la vérité parmi les ténèbres qui nous environnent? Hélas! durant ces jours de ténèbres, nous en voyons luire de temps en temps quelque rayon imparfait. Aussi notre raison incertaine ne sait à quoi s'attacher, ni à quoi se prendre parmi ces ombres. Si elle se contente de suivre ses sens, elle n'aperçoit que l'écorce; si elle s'engage plus avant, sa propre subtilité la confond. Les plus doctes à chaque pas ne sont-ils pas contraints de demeurer court? Ou ils évitent les difficultés, ou ils dissimulent et font bonne mine; ou ils hasardent ce qui leur vient sans le bien entendre, ou ils se trompent visiblement et ils succombent sous le faix.

Dans les affaires même du monde, à peine la vérité est-elle connue. Les particuliers ne la savent pas, quoique toutefois ils se mêlent de juger de tout, parce qu'ils n'ont pas l'étendue et les

relations nécessaires. Ceux qui sont dans les grandes charges, étant élevés plus haut, découvrent sans doute de plus loin les choses; mais aussi sont-ils exposés à des déguisements plus artificieux. « Que vous êtes heureux, disoit « un ancien à son ami tombé en dis« grâce! oui, que vous êtes heureux « maintenant de n'avoir plus rien en « votre fortune qui oblige à vous men« tir et à vous tromper! » *Felicem te, qui nihil habes propter quod tibi mentiatur*[1]! Que ferai-je, assiégé de toutes parts par l'opinion ou par l'erreur? Je me défie des autres, et je n'ose croire moi-même mes propres lumières. A peine crois-je voir ce que je vois et tenir ce que je tiens, tant j'ai trouvé souvent ma raison fautive!

Ah! j'ai trouvé un remède pour me

[1] Senec. ad Lucil. Epist. XLVI.

garantir de l'erreur. Je suspendrai mon esprit; et, retenant en arrêt sa mobilité indiscrète et précipitée, je douterai du moins, s'il ne m'est pas permis de connoître au vrai les choses. Mais, ô Dieu! quelle foiblesse et quelle misère! De crainte de tomber, je n'ose sortir de ma place ni remuer. Triste et misérable refuge contre l'erreur, d'être contraint de se plonger dans l'incertitude et de désespérer de la vérité! O félicité de la vie future! Car écoutez ce que promet Isaïe à ces bienheureux citoyens de la Jérusalem céleste : *Non occidet ultra sol tuus, et luna tua non minuetur*[1] : « Votre soleil n'aura jamais de cou« chant, et votre lune ne décroîtra pas; » c'est-à-dire non-seulement que la vérité vous luira toujours, mais encore que votre esprit sera toujours uniformément

[1] Isai. x. 20.

et également éclairé. O quelle félicité de n'être jamais déçu, jamais surpris, jamais tourné, jamais détourné, jamais ébloui par les apparences, jamais prévenu ni préoccupé!

Je ne m'étonne pas, chrétiens, si saint Grégoire de Nazianze les appelle dieux[1], puisque ce titre leur est bien mieux dû qu'aux princes et aux rois du monde à qui David l'attribue. « Je « l'ai dit : vous êtes des dieux, et vous « êtes tous enfants du Très-Haut : » *Ego dixi : Dii estis, et filii Excelsi omnes*[2]. Mais remarquez ce qu'il dit ensuite. Toutefois, ajoute-t-il, ô dieux de chair et de sang, ô dieux de terre et de poussière, ne vous laissez pas éblouir par cette divinité passagère et empruntée; « car enfin vous mourrez comme « des hommes, et vous descendrez du

[1] Orat. XL. — [2] Ps. LXXXI. 6, 7.

« trône au tombeau : » *Verumtamen sicut homines moriemini, et sicut unus de principibus cadetis*. La majesté, je l'avoue, n'est jamais dissipée ni anéantie, et on la voit tout entière aller revêtir leurs successeurs. Le roi, disons-nous, ne meurt jamais ; l'image de Dieu est immortelle ; mais cependant l'homme tombe, meurt, et la gloire ne le suit pas dans le sépulcre. Il n'en est pas de la sorte des citoyens immortels de notre céleste patrie : non-seulement ils sont des dieux, parce qu'ils ne sont plus sujets à la mort ; mais ils sont des dieux d'une autre manière, parce qu'ils ne sont plus sujets au mensonge, et ne pourront plus tromper ni être trompés.

David a dit en son excès : « Tout « homme est menteur [1] ; » tout homme peut être trompeur et trompé ; il est

[1] Ps. cxv. 2.

capable de mentir aux autres et de mentir à soi-même. Vous donc, ô bienheureux esprits, qui régnez avec Jésus-Christ, vous n'êtes plus simplement des hommes, puisque vous êtes tellement unis à la vérité, qu'il n'y aura plus désormais ni aucune ambiguïté, aucune ignorance qui vous l'enveloppe, ni aucun nuage qui vous la couvre, ni aucun faux jour, aucune fausse lumière qui vous la déguise, ni aucune erreur qui la combatte, ni même aucun doute qui l'affoiblisse. Aussi dans cet état bienheureux ne faudra-t-il point la chercher par de grands efforts, ni la tirer de loin comme par machines et par artifices, par une longue suite de conséquences, et par un grand circuit de raisonnements. Elle s'offrira d'elle-même; et toute pure, toute manifeste, sans confusion, sans mélange, « nous « rendra, dit saint Jean, semblables à

« Dieu, parce que nous le verrons tel « qu'il est : « *Quum apparuerit, similes ei erimus, quia videbimus eum sicuti est*[1].

Mais écoutez la suite de ce beau passage : « Celui qui a en Dieu cette espé- « rance, se conserve pur, ainsi que « Dieu même est pur[2] : » *Omnis qui habet hanc spem in eo sanctificat se, sicut et ille sanctus est.* Rien de souillé n'entrera dans le royaume de Dieu. Il faudra passer par l'épreuve d'un examen rigoureux ; afin qu'une si pure beauté ne soit vue, ni approchée que des esprits purs : et c'est ce qui

[1] I. Joan. III. 3.

[2] Bossuet suit ici le texte grec dans sa version française, comme il paraît par les deux mots grecs qu'il a écrits en marge, ἁλνίζει, ἁλνὸς, qui signifient, *purificat, purus:* pour lesquels la Vulgate a, *sanctificat, sanctus.* (*Édit. de Déforis.*)

fait dire au Sauveur des âmes dans l'Évangile de ce jour : « Bienheureux ceux « qui ont le cœur pur, car ils verront « Dieu[1] ! » Écoutez, esprits téméraires et follement curieux, qui dites : « Nous « voudrions voir, nous voudrions enten- « dre toutes les vérités de la foi. » C'est ici le temps de se purifier, et non encore celui de voir. Laissez traiter vos yeux malades ; souffrez qu'on les nettoie, qu'on les fortifie : après, si vous ne pouvez pas encore porter le grand jour, vous jouirez du moins agréablement de la douceur accommodante d'une clarté tempérée. Que si toutes les lumières du christianisme sont des ténèbres pour vous, faites-vous justice à vous-mêmes. De quoi vous occupez-vous? Quel est le sujet ordinaire de vos rêveries et de vos discours? Quelle corruption! quelle

[1] Matth. v. 8.

immodestie ! Oserois-je le dire dans cette chaire, retenu par le saint apôtre ? « Que ces choses ne soient pas même « nommées parmi vous[1] » Quoi! pendant que vous ne méditez que chair et sang, comme parle l'Écriture sainte, les discours spirituels prendront-ils en vous ? Par où s'insinueront les lumières pures et les chastes vérités du christianisme ? La sagesse, que vous ne cherchez pas, descendra-t-elle de son trône pour vous enseigner ? Allez, hommes corrompus et corrupteurs, purifiez vos yeux et vos cœurs, et peu à peu vos esprits s'accoutumeront aux lumières de l'Évangile.

Vivons donc chrétiennement, et la vérité nous sera un jour découverte. Jamais vous n'aurez respiré un air plus doux ; jamais votre faim n'aura été

[1] Ephes. v. 3.

rassasiée par une manne plus délicieuse, ni votre soif étanchée par un plus salutaire rafraîchissement. Rien de plus harmonieux que la vérité ; nulle mélodie plus douce, nulle concert mieux entendu ; nulle beauté plus parfaite et plus ravissante. Quoi ! me vanterez-vous toujours l'éclat de ce teint ? Vous vous dites chrétienne, et vous étalez avec pompe cette fragile beauté, piége pour les autres, poison pour vous-même, qui se vante de traîner après soi les âmes captives, et qui vous fait porter à vous-même un joug plus honteux. Jetez, jetez un peu les yeux, chrétiens, sur cette immortelle beauté que le chrétien doit servir. Cette beauté divine ne montre à vos yeux ni une grâce artificielle, ni des ornements empruntés, ni une jeunesse fugitive, ni un éclat, une vivacité toujours défaillante. Là se trouve la grâce avec la durée ; là se trouve

la majesté avec la douceur ; là se trouve le sérieux avec l'agréable ; là se trouve l'honnêteté avec le plaisir et avec la joie. C'est ce que nous avons à considérer dans la seconde partie.

DEUXIÈME POINT.

De toutes les passions, la plus pleine d'illusions c'est la joie ; et le Sage n'a jamais parlé avec plus de sens, que quand il a dit dans l'Ecclésiaste, qu'il « estimoit le ris une erreur et la joie « une tromperie : » *Risum reputavi errorem; et gaudio dixi : Quid frustra deciperis* [1] ? Depuis notre ancienne désobéissance, Dieu a voulu retirer à soi tout ce qu'il avoit répandu de solide contentement sur la terre; et cette petite goutte de joie qui nous est restée pour rendre

[1] Eccle. II. 2.

la vie supportable, et tempérer par quelque douceur ses amertumes infinies, n'est pas capable de satisfaire un esprit solide. Et certes, il ne faut pas croire que ce lieu de confusion, où les bons sont mêlés avec les mauvais, puisse être le séjour des joies véritables. « Autres « sont les biens que Dieu abandonne « pour la consolation des captifs; au- « tres ceux qu'il a réservés pour la féli- « cité de ses enfants : » *Aliud solatium captivorum, aliud gaudium liberorum*[1].

Mais pour vous donner une forte idée de ces plaisirs véritables qui enivrent les bienheureux, philosophons un peu avant toutes choses sur la nature des joies du monde. Car, mes frères, c'est une erreur de croire qu'il faille indifféremment recevoir la joie, de quelque côté qu'elle naisse, quelque main qui

[1] S. Aug. in Ps. cxxxvi. n. 5. t. IV. col. 1516.

nous la présente. Que m'importe, dit l'épicurien, de quoi je me réjouisse, pourvu que je sois content? Soit erreur, soit vérité, c'est toujours être trop chagrin que de refuser la joie, de quelque part qu'elle vienne. Ceux qui le pensent ainsi, ennemis du progrès de leur raison, qui leur fait voir tous les jours la vanité de leurs joies, estiment leur âme trop peu de chose, puisqu'ils croient qu'elle peut être heureuse sans posséder aucun bien solide, et qu'ils mettent son bonheur, et par conséquent sa perfection, dans un songe. (Remarquez qu'il ne faut pas distinguer le bonheur de l'âme d'avec sa perfection : grand principe!) Mais le Saint-Esprit prononce au contraire que celui-là est insensé, qui se réjouit dans les choses vaines; que celui-là est abandonné, maudit de Dieu, qui se réjouit dans les mauvaises; et qu'enfin on est malheu-

reux, quand on n'aime que les plaisirs que la raison condamne ou qu'elle méprise.

Il faut donc, avant toutes choses, considérer d'où nous vient la joie, et quel en est le sujet. Et premièrement, chrétiens, toutes les joies que nous donnent les biens de la terre sont pleines d'illusions et de vanité. C'est pourquoi, dans les affaires du monde, le plus sage est toujours celui que la joie emporte le moins. Écoutez la belle sentence que prononce l'Ecclésiastique : « Le fou, dit-il, indiscret, inconsidéré, « fait sans cesse éclater son ris ; et le « sage à peine rit-il doucement : » *Fatuus in risu exaltat vocem suam; vir autem sapiens vix tacite ridebit*[1]. En effet, quand on voit un homme emporté, qui, ébloui de sa dignité ou de

[1] Eccli. xxi. 23.

sa fortune, s'abandonne à la joie sans se retenir ; c'est une marque certaine d'une âme qui n'a point de poids, et que sa légèreté rendra le jouet éternel de toutes les illusions du monde. Le sage, au contraire, toujours attentif aux misères et aux vanités de la vie humaine, ne se persuade jamais qu'il puisse avoir trouvé sur la terre, en ce lieu de mort, aucun véritable sujet de se réjouir. C'est pourquoi il rit en tremblant, comme disoit l'Ecclésiastique ; c'est-à-dire qu'il supprime lui-même sa joie indiscrète par une certaine hauteur d'une âme qui désavoue sa foiblesse, et qui, sentant qu'elle est née pour des biens célestes, a honte de se voir si fort transportée par des choses si méprisables.

Après avoir regardé d'où nous vient la joie, il faut encore considérer où elle nous mène. Car, ô plaisirs, où nous me-

nez-vous? à quel oubli de Dieu et de nous-mêmes? A quels malheurs et à quels désordres? Ne sont-ce pas les plaisirs déréglés qui ont conseillé tous les crimes? car quel en est le principe universel, sinon qu'on se plaît où il ne faut pas? Donc la raison nous oblige à nous défier des plaisirs : flatteurs pernicieux, conseillers infidèles, qui ruinent tous les jours en nous l'âme, le corps, la gloire, la fortune, la religion et la conscience.

Enfin il faut méditer combien la joie est durable : car Dieu, qui est la vérité même, ne permet pas à l'illusion de régner longtemps. C'est lui, dit le Roi prophète, qui se plaît, pour punir l'erreur volontaire de ceux qui ont pris plaisir à être trompés, « d'anéantir dans « sa cité sainte toutes les félicités imagi- « naires, comme un songe s'anéantit « quand on se réveille, et qui fait suc-

« céder des maux trop réels à la courte « imposture d'une agréable rêverie : *Velut somnium surgentium, Domine, in civitate tua imaginem ipsorum ad nihilum rediges*[1].

Concluons donc, chrétiens, que si la félicité est une joie, c'est une joie fondée sur la vérité, *Gaudium de veritate*, comme la définit saint Augustin[2]. Telle est la joie des bienheureux, non une joie seulement, mais une joie solide et réelle, dont la vérité est le fond, dont la sainteté est l'effet, dont l'éternité est la durée.

Telle est la joie des bienheureux, dont la plénitude est infinie, dont les transports sont inconcevables et les excès tout divins. Loin de notre idée les joies sensuelles qui troublent la rai-

[1] Ps. LXXII. 20. — [2] Confess. lib. X. cap. XXIII. t. I. col. 182.

son, et ne permettent pas à l'âme de se posséder, en sorte qu'on n'ose pas dire qu'elle jouisse d'aucun bien, puisque, sortie d'elle-même, elle semble n'être plus à soi pour en jouir. Ici elle est vivement touchée dans son fond le plus intime, dans la partie la plus délicate et la plus sensible; toute hors d'elle, toute à elle-même; possédant celui qui la possède; la raison toujours attentive et toujours contente.

Mais, mes frères, ce n'est pas à moi de publier ces merveilles, pendant que le Saint-Esprit nous représente si vivement la joie triomphante de la céleste Jérusalem, par la bouche du prophète Isaïe. « Je créerai, dit le Seigneur, un « nouveau ciel et une nouvelle terre; « et toutes les angoisses seront oubliées « et ne reviendront jamais : » *Oblivioni traditæ sunt angustiæ priores, et non*

ascendent super cor[1]. « Mais vous vous « réjouirez, et votre âme nagera dans « la joie durant toute l'éternité dans les « choses que je crée pour votre bon- « heur : » *Gaudebitis et exsultabitis usque in sempiternum in his quæ ego creo*. « Car je ferai que Jérusalem sera « toute transportée d'allégresse, et que « son peuple sera dans le ravissement : » *Quia ecce ego creo Jerusalem exsultationem, et populum ejus gaudium*. « Et « moi-même je me réjouirai en Jérusa- « lem, et je triompherai de joie dans la « félicité de mon peuple : » *Et exsultabo in Jerusalem, et gaudebo in populo meo*.

Voilà de quelle manière le Saint-Esprit nous représente les joies de ses enfants bienheureux. Puis se tournant à ceux qui sont sur la terre, à l'Église militante, il les invite en ces termes à

[1] Is. LXXV. 16. et seq.

prendre part aux transports de la sainte et triomphante Jérusalem. « Réjouissez-« vous, dit-il, avec elle, ô vous qui l'ai-« mez ; réjouissez-vous avec elle d'une « grande joie, et sucez avec elle par « une foi vive la mamelle de ses con-« solations divines, afin que vous abon-« diez en délices spirituelles ; parce que « le Seigneur a dit : « Je ferai couler sur « elle un fleuve de paix, et ce torrent « se débordera avec abondance : tou-« tes les nations de la terre y au-« ront part ; et avec la même ten-« dresse qu'une mère caresse son enfant, « ainsi je vous consolerai, dit le Sei-« gneur : » *Lætamini cum Jerusalem, et exsultate in ea omnes qui diligitis eam ; gaudete cum ea gaudio ;... ut surgatis et repleamini ab ubere consolationis ejus ; ut mulgeatis et deliciis affluatis ab omnimoda gloria ejus. Quia hæc dicit Dominus : Ecce ego de-*

clinabo super eam quasi fluvium pacis et quasi torrentem inundantem gloriam gentium.... Quomodo si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos[1]. Quel cœur seroit insensible à ces divines tendresses? Aspirons à ces joies célestes, qui seront d'autant plus touchantes qu'elles seront accompagnées d'un parfait repos, parce que nous ne les pourrons jamais perdre. Quittons, mes frères, tous nos vains plaisirs ; c'est la maladie qui les désire. « Hélas! que « cet artisan de tromperies nous joue « d'une manière bien puérile, pour nous « empêcher, malgré toute notre avidité « pour la joie, de discerner d'où nous « vient la véritable joie? » *Heu! quam pueriliter nos ille decipiendi artifex fallit,... ut non discernamus, gaudendi avidi, unde verius gaudea-*

[1] Is. LXVI. 18. et seq.

mus[1]. Que de désirs différents sentent les malades! La santé revient, et tous ces appétits déréglés s'évanouissent. Ne mettons point notre bonheur à contenter ces appétits irréguliers que la maladie a fait naître. Qu'a le monde de comparable à ces ineffables douceurs? Mais s'il se vante de donner des joies, il n'ose pas même promettre de vous y donner du repos : c'est l'héritage des saints, c'est le partage des bienheureux et c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Le repos éternel des bienheureux nous a été figuré dès l'origine du monde, lorsque Dieu ayant tiré du néant ses créatures, et les ayant arrangées dans

[1] Julian. Pomer. de Vit. Contempl. lib. II. cap. XIII. inter Oper. S. Prosp.

une si belle ordonnance durant six jours, établit et sanctifia le jour du repos dans lequel, comme dit la sainte Ecriture, « Il se reposa de tout son ouvrage [1]. » Vous savez assez, chrétiens, que Dieu qui fait tout sans peine par sa volonté, n'a pas besoin de se délasser de son travail ; et vous n'ignorez pas non plus, qu'en consacrant ce jour de repos, il n'a pas laissé depuis d'agir sans cesse. « Mon « Père, dit le Fils de Dieu, agit sans relâche [2]. » Et s'il cessoit un moment de soutenir l'univers par la force de sa puissance, le soleil s'égareroit de sa route, la mer forceroit toutes ses bornes la terre branleroit sur son axe ; en un mot toute la nature seroit en un moment replongée, je ne dis pas dans l'ancien chaos, mais dans une perte totale et dans le non-être. Quand donc il

[1] Gen. II. 2. — [2] Joan. II. 2.

a plu à Dieu de sanctifier le septième jour, et d'y établir son repos, il a voulu nous faire comprendre, qu'après la continuelle action par laquelle il développe tout l'ordre des siècles, il a désigné un dernier jour qui est le jour immuable de l'éternité, dans lequel il se reposera avec ses élus : disons mieux, que ses élus se reposeront éternellement en lui-même. Tel est le sabbat mystérieux, tel est le jour de repos qui est réservé au peuple de Dieu, selon la doctrine de l'apôtre. *Itaque relinquitur sabbatismus populo Dei*, dit la savante épître aux Hébreux [1].

Le fondement de ce repos des prédestinés, c'est que l'éternité leur est assurée. Car, mes frères, l'Éternel médite des choses éternelles; et tout l'ordre de ses conseils, par diverses révolutions et par divers changements, se doit en-

[1] Hebr. IV. 9.

fin terminer à un état immuable. C'est pourquoi après ces jours de fatigue, après ces jours de l'ancien Adam, jours pénibles, jours laborieux, jours de gémissement et de pénitence, où nous devons subsister et gagner le pain de vie par nos sueurs; nous serons conduits à « la cité sainte, que Dieu, dit « le même apôtre, nous a préparée [1], » et où le Saint-Esprit nous assure que « nous nous reposerons à jamais de « toutes nos peines [2]. »

C'est en vue de l'éternité de cette cité triomphante, que saint Paul l'appelle « une cité ferme et qui a un fondement: » *Fundamenta habentem civitatem* [3]. Nul fondement sur la terre. Nous pensons nous reposer; et cependant le temps nous enlève, et nous sommes la proie de

[1] Hebr. XI. 16. — [2] Ap. XIV. 13. — [3] Hebr. XI. 10.

notre propre durée. Fixez un peu vos yeux, et vous verrez tout en mouvement autour de vous. Est-ce donc que tout tourne, ou bien si nous-mêmes nous tournons? Tout tourne, et nous tournons tout ensemble, parce que la figure de ce monde passe. Et si nous ne sentons pas toujours cette violente agitation, c'est que nous sommes emportés avec tout le reste par une même rapidité. Où est donc la solidité et la consistance ! En vous, ô sainte Sion, cité éternelle « dont Dieu est l'archi« tecte et le fondateur : » *Cujus artifex et conditor Deus*[1]. En vous est la consistance, parce que sa main souveraine est votre soutien immuable, et sa puissance invincible votre inébranlable fondement.

« Efforçons-nous donc, dit le saint

[1] Hebr. XI. 10.

apôtre, d'entrer dans ce repos éternel[1]. » Qui de nous ne désire pas le repos ? Et celui qui agit dans sa maison, et celui qui travaille à la campagne, et celui qui navigue sur les mers, et celui qui négocie sur la terre, et celui qui sert dans les armées, et celui qui s'intrigue et s'empresse dans les cours : tous aspirent de loin à quelque repos ; mais nous le voulons honnête ; mais surtout nous le voulons assuré.

S'il est ainsi, chrétiens, ne le cherchez pas sur la terre. « Levez-vous, « marchez sans relâche, dit le prophète « Michée, parce qu'il n'y a point ici de « repos pour vous : » *Surgite et ite, quia non habetis hic requiem*[2]. Entrez un peu avec moi en raisonnement sur cette matière importante ; ou plutôt entrez-y avec vous-mêmes ; et pendant que je

[1] Hebr. IV. 11. — [2] Mich. II. 10.

parlerai, consultez votre expérience. Je laisse les grandes paroles, j'abandonne les grands mouvements de l'art oratoire pour peser avec vous les choses froidement et de sens rassis.

Dans cette inconstance des choses humaines, et parmi tant de violentes agitations qui nous troublent ou qui nous menacent, celui-là me semble heureux qui peut avoir un refuge; et sans cela, chrétiens, nous sommes trop exposés aux attaques de la fortune pour pouvoir trouver du repos. Par exemple, vous vivez ici dans la cour; et sans entrer plus avant dans l'état de vos affaires, je veux croire que la vie vous y semble douce; mais certes vous n'avez pas si fort oublié les tempêtes dont cette mer est si souvent agitée, que vous osiez vous fier tout à fait à cette bonace. Et c'est pourquoi je ne vois point d'homme sensé qui ne se destine

un lieu de retraite, qu'il regarde de loin comme un port dans lequel il se jettera, quand il sera poussé par les vents contraires. Mais cet asile que vous vous préparez contre la fortune est encore de son ressort ; et, si loin que vous étendiez votre prévoyance, jamais vous n'égalerez ses bizarreries. Vous penserez vous être muni d'un côté, la ruine viendra de l'autre. Vous aurez tout assuré aux environs, l'édifice fondra tout à coup par le fondement. Si le fondement est solide, un coup de foudre viendra d'en haut qui renversera tout de fond en comble. Je veux dire simplement et sans figure, que les malheurs nous assaillent et nous pénètrent par trop d'endroits, pour pouvoir être prévus et arrêtés de toutes parts. Il n'y a rien sur la terre où nous mettions notre appui, enfants, amis, dignités, emplois, qui non-seulement ne puisse manquer,

mais encore ne puisse nous tourner en une amertume infinie; et nous serions trop novices dans l'histoire de la vie humaine, si nous avions encore besoin qu'on nous prouvât cette vérité. Posons donc que ce qui peut arriver, ce que vous avez vu mille fois arriver aux autres, vous arrive aussi à vous-mêmes. Car sans doute, mes frères, vous n'avez point parmi vos titres de sauvegarde contre la fortune : vous n'avez ni de priviléges, ni d'exemptions contre les communes foiblesses. Faisons donc qu'il arrive que l'espérance de votre fortune, que votre bonheur, vos établissements soient troublés, renversés par quelque disgrâce imprévue, votre famille désolée par quelque mort désastreuse, votre santé ruinée par quelque cruelle maladie; si vous n'avez quelque lieu d'abri où vous vous mettiez à couvert, vous essuierez tout du long la fu-

reur des vents et de la tempête. Mais où trouverez-vous cet abri? Jetez les yeux de tout côté; le déluge a inondé toute la terre; les maux en couvrent toute la surface; et vous ne trouverez pas même où mettre le pied. Il faut chercher donc le moyen de sortir de toute l'enceinte du monde.

Il est vrai qu'il y a une partie de nous-mêmes sur laquelle la fortune n'avoit aucun droit, notre esprit, notre raison, notre intelligence. Et c'est la faute que nous avons faite : ce qui étoit libre et indépendant, nous l'avons été engager dans les biens du monde, et par là nous l'avons soumis comme tout le reste aux prises de la fortune. Imprudents! la nature même a enseigné aux animaux poursuivis, quand le corps est découvert, de cacher la tête : nous, dont la partie principale étoit naturellement à couvert de toutes les insultes,

nous la produisons toute au dehors, et nous exposons aux coups ce qui étoit inaccessible et invulnérable. Que reste-t-il donc maintenant, sinon que, démêlant du milieu du monde cette partie immortelle, nous l'allions établir dans la cité sainte que Dieu nous a préparée ?

Peut-être que vous penserez que vous ne pouvez vous établir où vous n'êtes pas, et que je vous parle en vain de la terre et de la sûreté du port, pendant que vous voguez au milieu des ondes. Eh quoi ! ne voyez-vous pas ce navire qui, éloigné de son port, battu par les vents et par les flots, vogue dans une mer inconnue ? Si les tempêtes l'agitent, si les nuages couvrent le soleil, alors le sage pilote craignant d'être emporté contre des écueils, commande qu'on jette l'ancre ; et cette ancre fait trouver à son vaisseau la consistance parmi les flots, la

terre au milieu des ondes, et une espèce de port assuré dans l'immensité et dans le tumulte de l'océan. Ainsi, dit le saint apôtre : « Jetez au ciel votre espérance, « laquelle sert à votre âme comme d'une « ancre ferme et assurée : » *Quam sicut anchoram habemus animæ tutam ac firmam*[1]. Jetez cette ancre sacrée, dont les cordages ne rompent jamais, dans la bienheureuse terre des vivants ; et croyez qu'ayant trouvé un fond si solide, elle servira de fondement assuré à votre vaisseau, jusqu'à ce qu'il arrive au port.

Mais, messieurs, pour espérer, il faut croire. Et c'est ce qu'on nous dit tous les jours : « Donnez-moi la foi, et je quitte « tout; persuadez-moi de la vie future, « et j'abandonne tout ce que j'aime « pour une si belle espérance. » Eh

[1] Hebr. VI. 19.

quoi! homme, pouvez-vous penser que tout soit corps et matière en vous? Quoi! tout meurt, tout est enterré? Le cercueil vous égale aux bêtes, il n'y a rien en vous qui soit au-dessus? Je le vois bien, votre esprit est infatué de tant de belles sentences, écrites si éloquemment en prose et en vers, qu'un Montaigne, je le nomme, vous a débitées; qui préfèrent les animaux à l'homme, leur instinct à notre raison, leur nature simple, innocente et sans fard, c'est ainsi qu'on parle, à nos raffinements et à nos malices. Mais, dites-moi, subtil philosophe, qui vous riez si finement de l'homme qui s'imagine être quelque chose, compterez-vous encore pour rien de connoître Dieu? Connoître une première nature, adorer son éternité, admirer sa toute-puissance, louer sa sagesse, s'abandonner à sa providence, obéir à sa volonté, n'est-ce rien

qui nous distingue des bêtes? Tous les saints, dont nous honorons aujourd'hui la glorieuse mémoire, ont-ils vainement espéré en Dieu, et n'y a-t-il que les épicuriens brutaux et les sensuels qui aient connu droitement les devoirs de l'homme? Plutôt ne voyez-vous pas que, si une partie de nous-mêmes tient à la nature sensible, celle qui connoît et qui aime Dieu, qui conséquemment est semblable à lui, puisque lui-même se connoît et s'aime, dépend nécessairement de plus hauts principes? Et donc! que les éléments nous redemandent tout ce qu'ils nous prêtent, pourvu que Dieu puisse aussi nous redemander cette âme qu'il a faite à sa ressemblance. Périssent toutes les pensées que nous avons données aux choses mortelles; mais que ce qui étoit né capable de Dieu soit immortel comme lui. Par conséquent, homme sensuel, qui ne renoncez à la

vie future que parce que vous craignez les justes supplices, n'espérez plus au néant; non, non, n'y espérez plus : voulez-le, ne le voulez pas, votre éternité vous est assurée. Et certes il ne tient qu'à vous de la rendre heureuse : mais si vous refusez ce présent divin, une autre éternité vous attend; et vous vous rendrez digne d'un mal éternel, pour avoir perdu volontairement un bien qui le pouvoit être.

Entendez-vous ces vérités? Qu'avez-vous à leur opposer? Les croyez-vous à l'épreuve de vos frivoles raisonnements et de vos fausses railleries? Murmurez et raillez tant qu'il vous plaira; le Tout-Puissant a ses règles qui ne changeront ni pour vos murmures ni pour vos bons mots; et il saura bien vous faire sentir, quand il lui plaira, ce que vous refusez maintenant de croire. Allez, courez-en les risques, montrez-vous brave et in-

trépide, en hasardant tous les jours votre éternité. Ah! plutôt, chrétiens, craignez de tomber en ses mains terribles. Remédiez aux désordres de cette conscience gangrenée. Pécheurs, il y a déjà trop longtemps que « l'enflure de « vos plaies est sans ligature, que vos « blessures invétérées n'ont été frottées « d'aucun baume : » *Vulnus et livor, et plaga tumens; non est circum ligata, nec curata medicamine, neque fota oleo*[1]. Cherchez un médecin qui vous traite; cherchez un confesseur qui vous lie par une discipline salutaire : que ses conseils soient votre huile! que la grâce du sacrement soit un baume bénin sur vos plaies! Ou si vous vous êtes approchés de Dieu, si vous avez fait pénitence dans une si grande solennité; allez donc désormais et ne péchez plus.

[1] Is. I. 6.

Quoi! ne voulez-vous rien espérer que dans cette vie? Ah! ce n'est point la raison, c'est le dépit et le désespoir qui inspirent de telles pensées. S'il étoit ainsi, chrétiens, si toutes nos espérances étoient renfermées dans ce siècle, on auroit quelque raison de penser que les animaux l'emportent sur nous. Nos maladies, nos inimitiés, nos chagrins, nos ambitieuses folies, nos tristes et malheureuses prévoyances qui avancent les maux, bien loin d'en empêcher le cours, mettroient nos misères dans le comble. Éveillez-vous donc, ô enfants d'Adam; mais plutôt éveillez-vous, ô enfants de Dieu, et songez au lieu de votre origine.

Sire, celui-là seroit haï de Dieu et des hommes, qui ne souhaiteroit pas votre gloire même en cette vie, et qui refuseroit d'y concourir de toutes ses forces par ses fidèles services. Mais

certes je trahirois Votre Majesté, et je lui serois infidèle, si je bornois mes souhaits pour elle dans cette vie périssable. Vivez donc toujours heureux, toujours fortuné, victorieux de vos ennemis, père de vos peuples; mais vivez toujours bon, toujours juste, toujours humble et toujours pieux, toujours attaché à la religion, et protecteur de l'Église. Ainsi nous vous verrons toujours roi, toujours auguste, toujours couronné, et en ce monde, et en l'autre. Et c'est la félicité que je vous souhaite, avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit.







TABLE

DES SERMONS DE BOSSUET

CONTENUS DANS CE VOLUME.



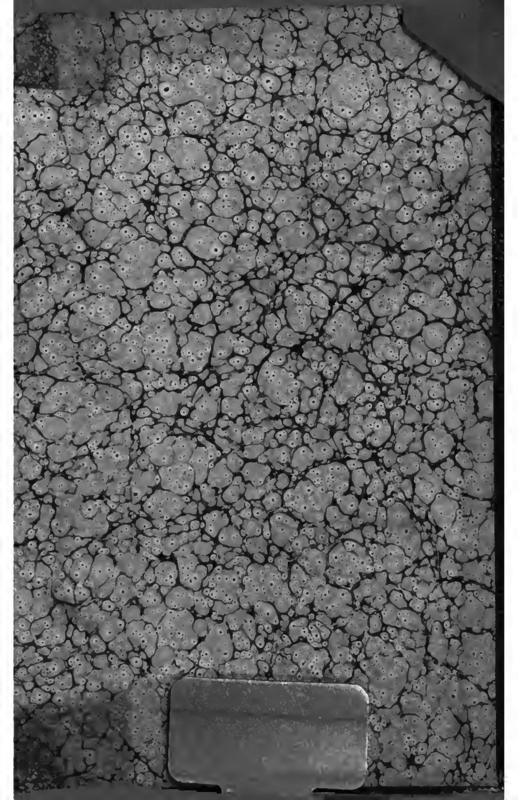
Typographie de Ch. Lahure et Cie, rue de Vaugirard, 9.



CETTE ÉDITION
DÉDIÉE AVX BIBLIOPHILES FRANÇOIS
A ÉTÉ IMPRIMÉE AVEC LES CARACTÈRES DE
CH. LAHVRE AVX FRAIS ET PAR LES
SOINS DE J. TECHENER LIBRAIRE
DEMEVRANT RVE DE L'ARBRE-
SEC PRÈS LA COLON-
NADE DV LOVVRE
M DCCC LIX








BIBLIOTECA